

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 24
MONTREAL, 13 NOVEMBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

PLAISIRS TRANQUILLES



LES BULLES DE SAVON.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 13 NOVEMBRE 1897

BONNE EXCUSE



Madame. — Entio, pourrais-tu m'expliquer pourquoi tu veux toujours boire ?
Monsieur. — Pas possible... tu comprendrais pas. Tu n'as jamais eu... de femme... toi.

BOUQUET DE PENSÉES

A en croire l'utarque, il n'y a pas fort longtemps qu'on a inventé le blé et que, par conséquent, on se nourrissait de glands. Combien de contemporains qui ne devraient pas avoir d'autre nourriture !

x

S'il faut en croire les géographes, le globe est peuplé d'un milliard d'êtres humains. Sur ce nombre il en est, haut la main, cent millicens qui, a eux tous, n'ont pas un mouchoir de poche.

x

De quel sexe, au juste, est le diable ? Nul n'en a jamais rien su. La légende hébraïque en a fait un serpent, mais on a quelque raison de supposer que ce reptile était une vipère.

x

En général, on ne trouve pas de femme qui ne regrette de n'être pas un homme. En revanche, vous ne rencontreriez pas un seul homme souhaitant d'être une femme.

x

Les pessimistes s'écrient : "Tout passe ! Tout finit !" Ce n'est pas vrai, puisque le dénigrement et l'impuissance sont impérissables.

x

Z*** a-t-il du talent ? — Mon cher, les pattes de mouche qu'il tire de son écritoire lui rapportent cinquante mille francs par an.

x

Jamais on n'a imprimé autant de prose ni autant de vers. Ça pourrait bien annoncer qu'on va prochainement voir arriver Omar.

x

En 1897, dans le monde de l'argent, on s'efforce de s'enrichir, non pour mieux vivre, mais pour être plus riche.

x

Chère madame, le plus charmant amour est celui qui ne dure qu'une minute.

BONHOMME CRYSALÉ.

CADEAU UTILE

Louis (6 ans). — Dis, papa, mon petit frère a deux semaines, n'est-ce pas ?

Le papa. — Oui.

Louis. — Si tu veux, papa, on va se mettre tous les deux ensemble pour lui faire un cadeau ?

Le papa (riant). — Tu veux faire un cadeau à ton petit frère ? C'est bien, ça, Louis ; mais que voudrais-tu lui acheter ?

Louis. — Une perruque, si tu veux ; il y en a de très jolies chez Ponton et le pauvre petit bébé a bien besoin de ça.

UNE INDIGNE TRICHERIE

La maman. — Pourquoi as-tu frappé ta petite sœur ? méchant enfant que tu es.

Henri (pleurant). — Pourquoi qu'elle a voulu me tricher, aussi ?

La maman. — Comment cela !

Henri. — Nous jouions à Adam et Ève dans le Paradis terrestre et elle avait la pomme pour me tenter avec.

La maman. — Eh bien ?

Henri (éclatant). — Elle est partie avec et elle l'a mangée !

UN AUTRE MOYEN

Un magicien qui reproduisait le vieux tour consistant à faire sortir des œufs d'un mouchoir, demanda à un des spectateurs, un petit garçon qui le regardait avec attention : "Dis donc, mon ami, ta maman ne peut pas avoir d'œufs sans poules, n'est-ce pas ?

— Si, monsieur, répondit l'enfant.

— Et comment donc fait-elle, je te prie ?

— Elle en prend sous les oies. (Tout le monde se tord. Tête du magicien.)

UNE TRISTE AFFAIRE

La visiteuse. — Et pourquoi êtes-vous en prison, mon pauvre homme ?

Le prisonnier. — Ah ! madame, pour pas grand chose : pour avoir pris un pain et un morceau de jambon.

La visiteuse (attendrie). — C'est bien triste.

Le prisonnier. — Ah, oui, bien triste ! Figurez-vous qu'à côté du pain il y avait une douzaine de bouteilles de bière et un flacon de whisky et que je ne les ai pas vus !

UNE TRÈS MAUVAISE HABITUDE

Catherine. — J'ai entendu dire, aujourd'hui, que vous aviez épousé monsieur Riboulard afin de le réformer ! Est-ce vrai ?

Mme Riboulard. — C'est parfaitement vrai.

Catherine. — Mais je ne savais pas du tout qu'il eut, avant de se marier, de mauvaises habitudes !

Mme Riboulard. — Une terrible ! Il était célibataire.

EVIDENT

Le magistrat. — Encore saoul ? \$1.00 ou huit jours !

Le prisonnier. — Oh ! monsieur le juge, je n'ai que cinquante centins en poche !

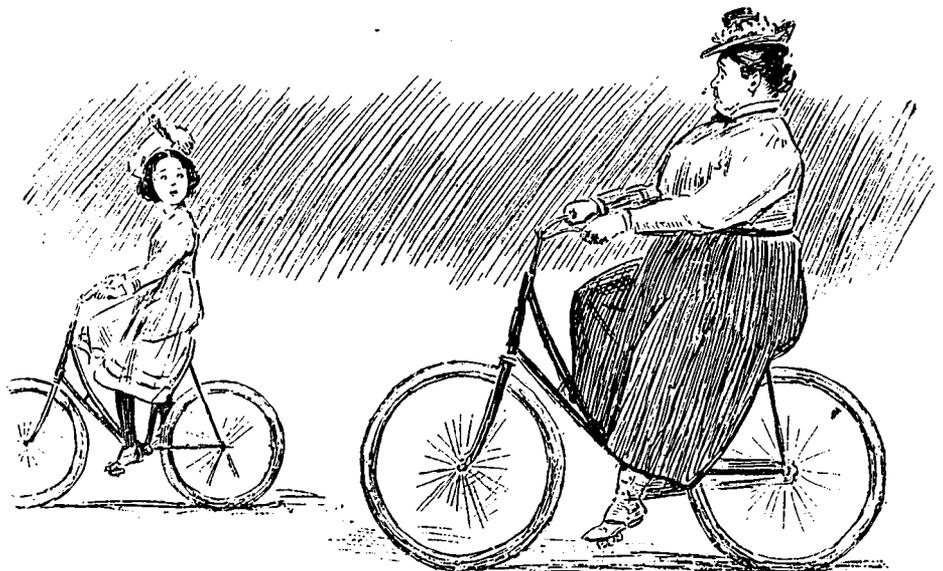
Le magistrat. — Eh bien, vous irez huit jours en prison. Si vous ne vous étiez pas saoulé avec votre argent, vous en auriez suffisamment pour payer votre amende.

DEUX HÉROS

Le vieux soldat. — Oui, monsieur, pendant trente ans j'ai été soldat et j'ai traversé bien des combats. Je suis encore en vie, après avoir bravé les mâchoires de la mort.

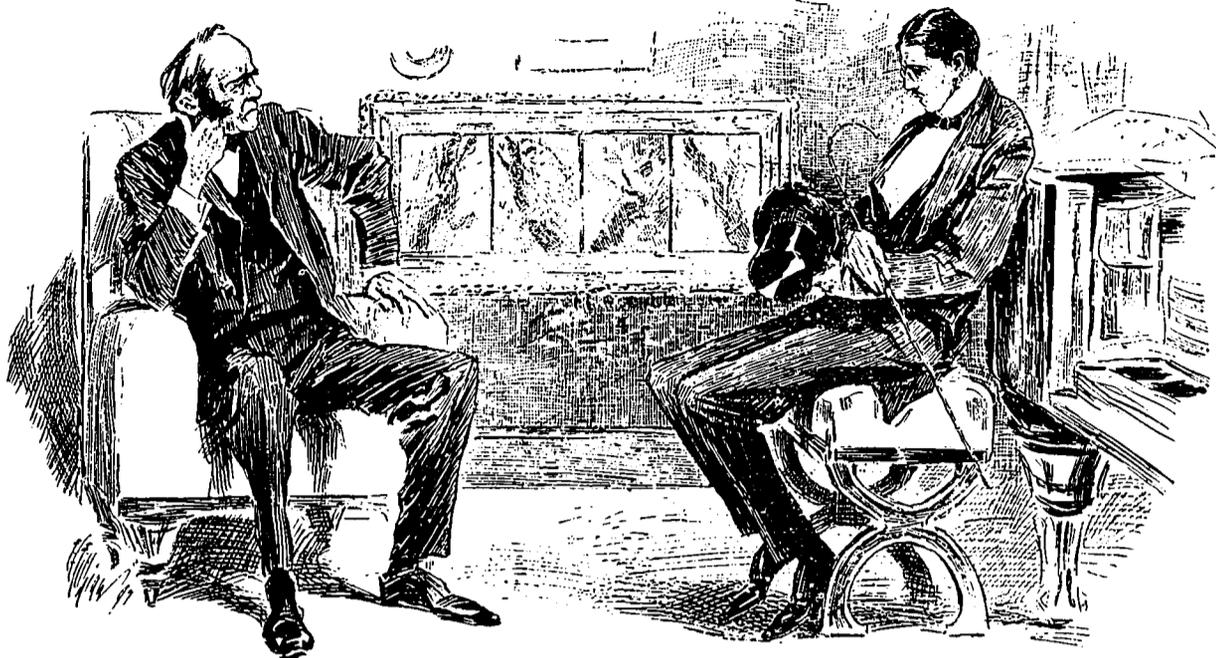
Le vieux civil. — Moi, monsieur, j'ai été trente ans marié bravant celles de ma femme. Donnez-moi la main.

SIMPLE RECOMMANDATION



Juliette. — Ne va pas trop vite, maman, voilà un homme de police.

GENDRE VS BEAU-PÈRE



Mr Leriche. — Et alors, vous avez l'espérance que si vous épousiez ma fille, je ferais un effort pour elle et pour vous ?
Mr Fines siècle. — Dame, je l'espérais. Vous l'aimez, n'est ce pas ?
Mr Leriche. — Certainement !
Mr Fines siècle. — Ne voudriez-vous pas mourir pour elle ?

TOUT ENTIÈRE

Biffin. — Tiens, te voilà ! D'où sors-tu donc ?
Lapitule. — De nulle part ; seulement, depuis que je t'ai vu, je me suis marié.
Biffin. — Marié ! C'est donc ça, qu'il y a quinze jours, je t'ai rencontré avec une dame. C'était ta tendre moitié ?
Lapitule. — Ma tendre moitié ! Ne dis donc pas des bêtises, elle est toute la chose.

AU RESTAURANT

Le client (montrant son assiette au garçon). — Voilà un bien petit morceau de steak !
Le garçon (philosophiquement). — Oui, monsieur, c'est vrai ; mais je suis sûr que vous allez trouver qu'il faut beaucoup de temps pour le manger.

LA RAISON

L'ami de la maison. — Et toi, Charles, que voudrais-tu faire quand tu seras grand ?
Charles. — Moi, monsieur, je voudrais bien être maçon.
L'ami de la maison. — Très bien, ça, mon enfant ! Mais pourquoi préfères-tu l'état de maçon à un autre ?
Charles. — C'est parce qu'il y a bien des jours dans l'année où les maçons ne peuvent pas travailler.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXV

LA BOUCHE ET L'OREILLE

La bouche disait à l'oreille :
 "Tout vous caresse et vous sourit.
 Vous êtes l'aurore vermeille."
 Et l'oreille s'ouvrit.

La bouche disait à l'oreille :
 "Tout l'univers vous applaudit
 Comme la huitième merveille."
 Et l'oreille entendit.

La bouche disait à l'oreille :
 "Et patati et patata,
 Vous n'avez pas votre pareille."
 Et l'oreille écouta.

La bouche disait à l'oreille :
 "Pour vous le charme de l'esprit
 Et le miel choisi de l'abeille."
 Et l'oreille comprit.

La bouche disait à l'oreille :
 "J'ai guidé Socrate et Numa :
 Voulez-vous que je vous conseille ?"
 L'oreille se ferma.

GUSTAVE NADAUD.

ÇA DOIT ÊTRE ÇA

Madame. — Dis moi, Arthur, pourrais-tu me dire pourquoi une femme prend toujours plus de soin de sa robe de noce que de n'importe quelle autre qu'elle pourra avoir plus tard ?
Monsieur. — C'est sans doute parce que celle-là elle est obligée de la payer elle-même.

UNE PRÉDICTION PAR MOIS

LE SAGITTAIRE

Ce signe du Zodiaque (21 novembre au 20 décembre) c'est Chiron le Centaure qui apprit à Achille à tirer de l'arc. Il procure l'amour de la chasse, des voyages et des explorations dans le domaine matériel comme dans celui des sciences.

Les hommes nés sous cette constellation s'enrichissent par des voyages maritimes. Doués d'un tempérament vigoureux, d'une grande agilité, d'un esprit actif, ils se font facilement des amis dont ils dissipent la fortune. Intrépides amateurs de tous les genres de sport : chasse, pêche, canotage, équitation, vélocipède, gymnastique, armes, boxe, lutte, etc., ils y excellent presque toujours. Justes, constants, sociables, laborieux, leur amour-propre égale leurs bonnes qualités.

Les femmes ont l'esprit inquiet et remuant ; elles aiment le travail et les voyages. Naturellement pieuses, elles sont obligeantes et ont le cœur bon. La pré-omption est leur défaut capital. Vers leur 19^e année, elles ont chance de contracter un très beau mariage. Elles deviennent d'excellentes mères de famille.

MAGE.

INSTANTANÉS PARISIENS

VI. — GRISAILLE

Comme a si bien dit le poète Rimbaud :

Il pleut doucement sur la ville.

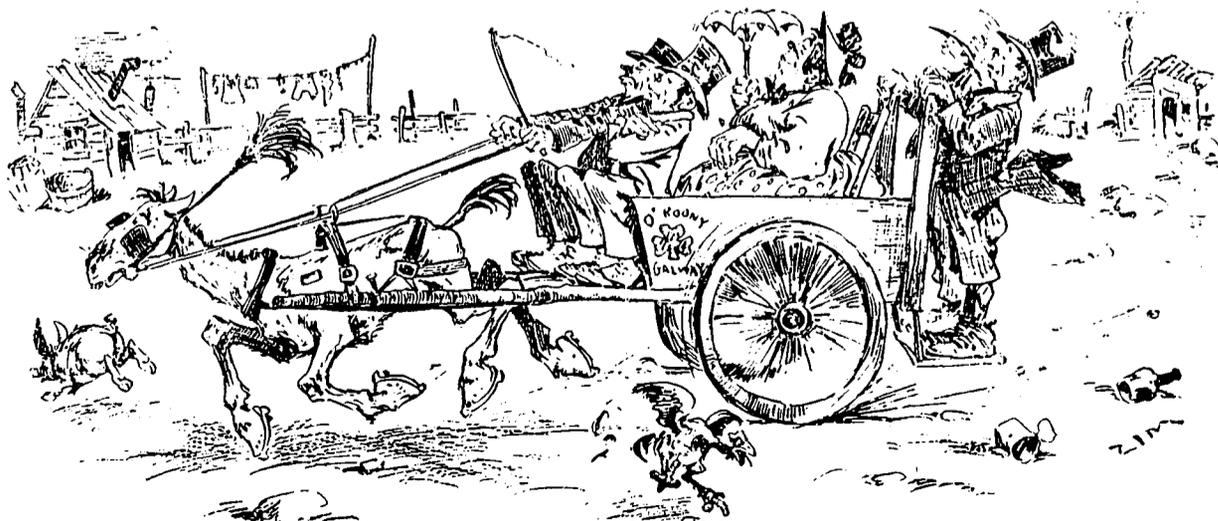
Doucement, oh ! si doucement, qu'on ne peut pas même distinguer les raies de la pluie, tant elles sont fines et ténues. Et pourtant elles sont serrées, serrées l'une contre l'autre, de sorte qu'entre la vitre de la fenêtre et les arbres du jardin elles tendent une trame de fils, une légèreté et presque impalpable batiste qui intercepte tous les tons colorés de la nature. Les fleurs elles-mêmes adoucissent leurs nuances les plus vives à travers cette brume qui les détrempe. L'incarnat des roses blêmit comme celui d'un lavis vingt fois lavé et patiemment étendu d'eau. Il s'efface, se fonde, se dégrade insensiblement, de plus en plus exsangue, jusqu'au moment où lui-même il s'évanouit. Et tout devient alors d'un gris monotone, délicat, mélancolique, que nulle peinture ne pourrait rendre, et que le poète Rimbaud a si bien exprimé quand il a dit :

Il pleut doucement sur la ville.

JEAN RICHPIN.

Il faut que la femme qui épouse un artiste sache qu'elle voue sa vie au sacrifice. — MEISSONIER.

PAS POSSIBLE AUTREMENT



Madame Pat O'Roony. — Eh, maintenant, Pat, mène-nous voir près les McGintys ; en nous voyant dans un aussi bel agrès, ça va pour sûr leur faire envie.

QU'EST-CE QU'UN BIGAME



Louissette. — Dis, mon oncle Joe, qu'est-ce que c'est donc qu'un bigame ?
L'oncle Joe. — Un bigame ! C'est un homme qu'on envoie en prison pour avoir pensé qu'il était capable de conduire deux femmos à la fois.

REGARDE...

Regarde autour de toi : tout invite à l'amour,
Les fleurs, l'une vers l'autre, inclinent leurs corolles ;
Les feuilles, sous le vent, se frôlent tour à tour
Et les herbes des prés daudent comme des folles.

Regarde, sur les eaux, des bulles éclater.
Elles ont pour auteurs les goujons qui badinent
Ou les gardons d'argent qui se laissent aller
Au tiède courant que les roseaux lutinent.

Sur l'arbre qui s'incline au-dessus de nos fronts
Vois ces chardonnerets : ils se flattent de l'aile,
Ils font de petits cris, ils font de joyeux bonds.

Voici qu'il se rapproche auprès de son oiseau ;
Qu'il lui prend sur le bec un baiser amoureux...
Dis, mignonne, veux-tu que nous fassions comme eux ?

EMILE DE GOEY.

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE

LE DOCTEUR TANT POUR CENT

LE SAVANT DOCTEUR RAPPASS, cinquante-cinq ans ; trapu, solide ; le teint fleuri ; l'œil souriant ; la bouche serrée ; les oreilles plates et très collées à la tête ; mains fines ; pieds énormes ; chirurgien de grand talent. Compte parmi les "princes de la science" ; ceux de qui les journaux disent en parlant d'eux : *Le savant docteur un tel.*

LE DOCTEUR DÉCHAR, quarante ans ; long, maigre, l'air fatigué, les tempes ridées ; beaucoup de cheveux blancs. L'œil très doux ; les lèvres épaisses ; tournure élégante ; mal habillé. Très réellement instruit. Médecin de quartier.

(Ils descendent l'escalier d'une belle maison de la rue de Monceau.)

LE DOCTEUR DÉCHAR. — Ouf !... je suis content que ça soit fini !...
LE DOCTEUR RAPPASS, remettant ses gants. — Pourquoi ?...

GRRRANDE REPRÉSENTATION



Le jeune Galuchet. — Arrivez vite, mesdames et messieurs. C'est l'instant et le moment de voir papa battu par maman. Une représentation qui vaut deux fois son pesant d'or. Entrez, c'est ouvert.

LE DOCTEUR DÉCHAR, étonné. — Mais... parce que le malade était tellement faible que je craignais de le voir succomber pendant l'opération...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Moi aussi, je le craignais !

LE DOCTEUR DÉCHAR. — Vraiment ?... Vous avez cependant déclaré sans hésiter qu'il fallait opérer...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Sans doute !... il faut toujours opérer... sans ça... on a des regrets... (Il s'arrête pour boutonner son gant). On se dit : "Si j'avais marché carrément, le malade serait guéri..."

LE DOCTEUR DÉCHAR, timidement. — On peut aussi se dire le contraire ?...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Oh !... le contraire... on ne se le dit pas !...

LE DOCTEUR DÉCHAR. — Ah !...

LE DOCTEUR RAPPASS, regardant autour de lui. — Belle maison !... Ils sont bien logés, ces gens-là !... J'aurais dû demander la forte somme !... C'est votre faute, aussi !... Pourquoi n'avez-vous prié de faire la chose pour six mille francs ?...

LE DOCTEUR DÉCHAR. — Mais... parce que la mère du jeune homme m'a dit qu'elle ne pouvait pas donner davantage...

LE DOCTEUR RAPPASS. — On dit toujours ça !... et puis quand la vie du monsieur est au bout, on donne tout ce qu'on demande... J'ai été un imbécile de vous croire...

LE DOCTEUR DÉCHAR, décontenancé. — Je suis vraiment désolé de...

LE DOCTEUR RAPPASS. — D'ailleurs, vous y perdez comme moi...

LE DOCTEUR DÉCHAR, surpris. — J'y perds !... moi ?...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Dame !... (Ils arrivent dans la rue). Montez donc dans ma voiture... nous ferons nos comptes...

LE DOCTEUR DÉCHAR, interloqué. — Nos comptes ?

LE DOCTEUR RAPPASS, continuant. — La vôtre suivra... (Il regarde dans la rue). Tiens !... vous n'avez plus de voiture ?...

LE DOCTEUR DÉCHAR, embarrassé. — Si, mais... c'est que ma femme...

LE DOCTEUR RAPPASS, narquois. — C'est elle qui s'en sert !... parfaitement !... Alors, vous allez à pied ?...

LE DOCTEUR DÉCHAR. — Je prends le plus souvent un fiacre...

LE DOCTEUR RAPPASS. — C'est la même chose !...

LE DOCTEUR DÉCHAR, à part. — Je ne trouve pas !...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Dans tous les cas, raison de plus pour monter avec moi !... (Il ouvre la portière et fait monter le docteur Déchar qui se confond en remerciements). Où allez-vous ?

LE DOCTEUR DÉCHAR, timide. — Mais... je... où vous irez...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Je vais chez le duc de Granton...

LE DOCTEUR DÉCHAR. — Moi aussi !... (Mouvement du docteur Rappass). C'est à dire... je vais à la porte... je descendrai en même temps que vous... (Un temps). A quelle heure verrez-vous notre malade demain ?...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Notre malade !... C'est vrai, au fait !... il faut que je le voie !... au moins demain... (Bourru). C'est bien embêtant !...

LE DOCTEUR DÉCHAR, suppliant. — Oh !... cher maître !... vous le verrez, n'est-ce pas ?...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Demain à cinq heures... Je ne peux pas faire autrement... une visite est indispensable...

LE DOCTEUR DÉCHAR, terrifié. — Une seule ?... c'est que la mère...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Eh bien, quoi, la mère ?... Elle ne pense pas que je vais apporter au petit son café au lait tous les matins, je présume ?...

LE DOCTEUR DÉCHAR, effaré. — Mais...

LE DOCTEUR RAPPASS. — C'est déjà bien gentil d'avoir fait l'opération au rabais...

LE DOCTEUR DÉCHAR. — Au rabais !...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Oui, au rabais !... On vous en fera des opérations pareilles pour six mille francs !... C'est à dire que c'est donné !...

LE DOCTEUR DÉCHAR. — I ! I ! I !

LE DOCTEUR RAPPASS. — Hier, j'ai fait la même pour dix mille... A la bonne heure !... Ça me fait penser qu'il faut que j'aille voir si le malade... (Il fait un mouvement.)

LE DOCTEUR DÉCHAR, avec intérêt. — Ah !... Est ce que ?...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Oui... hier, je croyais bien que ça y était !... Impossible de le faire revenir !... C'est X... qui m'avait appelé... c'est lui qui donnait le chloroforme... Alors, en voyant que le malade ne bougeait pas plus qu'une souche, je me disais : "Il en a trop donné..."

LE DOCTEUR DÉCHAR, saisi. — Oh !...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Dame !... ça se voit tous les jours !...

LE DOCTEUR DÉCHAR, protestant timidement. — Mais...

LE DOCTEUR RAPPASS. —... Ou du moins très souvent... Il faut bien que ça arrive, une fois ou l'autre, ces accidents-là !...

LE DOCTEUR DÉCHAR, ahuri. — Est ce bien nécessaire ?...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Nécessaire n'est pas le mot... mais enfin, ça arrive... on n'y peut rien !... (Un temps). Alors, comme ça, mon pauvre Déchar, vous voilà à pied !... C'est Mme Déchar qui prend la voiture ?...

UNE CONSOLATION



— Tu sais, mon papa y peut battre ton père !

— Comment sais-tu ça ?

— Parce que j'ai vu ta maman le battre, donc !

— Eh bien, alors, ta maman peut pas battre la mienne.

C'ÉTAIT ELLE QUI L'ÉTAIT



Mlle Maul. — Et vous dites que votre mari ne boit, ne fume ni ne joue ?
 Mme Jeunemarié — Parfaitement, mademoiselle, il n'a aucun de ces vices-là.
 Mlle Maul — Alors, c'est un vrai modèle !
 Mme Jeunemarié — Il ne l'est pas, il est artiste peintre. C'est moi qui suis le modèle.

Je comprends ça, d'ailleurs !... En bonne conscience, une aussi jolie femme ne peut pas aller à pied... ça serait scandaleux... (Riant), et dangereux !... Car il n'y a pas à dire, elle est tout bêtement ravissante, votre femme, mon pauvre ami !...

LE DOCTEUR DÉCHAR, étonné. — Vous la connaissez ?...

LE DOCTEUR RAPPASS — Mon Dieu, oui... j'ai eu le plaisir d'apercevoir quelquefois Mme Déchar à l'Opéra, dans sa loge, le lundi... C'est son jour, n'est-ce pas ?...

LE DOCTEUR DÉCHAR, vivement. — Ma femme n'a pas de loge !... elle va dans celle d'une amie... Ma très modeste situation ne me permettrait pas de...

LE DOCTEUR RAPPASS, bonhomme, avec intérêt. — Comment, comment, votre modeste situation ?... Ça ne va donc pas cette clientèle ?...

LE DOCTEUR DÉCHAR — Mon Dieu... je suis certainement très occupé... trop même, car il y a des jours où je suis sur les dents... Mais ma clientèle est de classe moyenne... je suis peu payé... souvent pas... je suis rarement appelé près de malades comme celui que vous venez d'opérer... Il a fallu un accident... Je passais... j'ai fait le premier pansement... et comme le médecin habituel était aux eaux... le jeune homme a désiré me conserver...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Cependant, vous habitez un quartier riche... un bon quartier...

LE DOCTEUR DÉCHAR. — Oui... mais d'autres médecins l'habitaient avant moi... Ils ont la belle clientèle...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Tant pis !... tant pis !... On a toujours besoin d'argent !... surtout pour une jeune femme... La jeunesse aime à dépenser... et elle a raison... Avez-vous des enfants ?...

LE DOCTEUR DÉCHAR, tristement. — Non !...

LE DOCTEUR RAPPASS — A la bonne heure !... Vous êtes un homme d'esprit !... Ça coûte les yeux de la tête, les enfants !... j'en sais quelque chose... Non pas que j'en aie, moi ! Ah ! non !... mais j'ai des neveux... et je sais l'agrément qu'ils procurent à ma sœur !... Combien gagnez-vous par an ?...

LE DOCTEUR DÉCHAR, les yeux baissés. — Dix ou douze mille francs...

LE DOCTEUR RAPPASS — Bigre !... c'est court ! A propos !... si nous réglions nos comptes avant d'arriver chez le duc ?...

LE DOCTEUR DÉCHAR. — Mais quels comptes ?... Déjà, tout à l'heure... vous avez prononcé ce mot... que je ne m'explique pas ?... (Inquiet.) Est-ce que je vous devrais quelque chose ?...

LE DOCTEUR RAPPASS, prenant son portefeuille dans la poche intérieure de son paletot. — Au contraire... c'est moi qui vous suis redevable de... (Il compte les six billets de mille francs qu'il vient de recevoir et en retire deux qu'il remet au docteur Déchar.) de ceci...

LE DOCTEUR DÉCHAR, saisi. — A moi ?... vous me devez ça !... à moi ?...

LE DOCTEUR RAPPASS — Mais naturellement, puisque c'est vous qui m'avez fait appeler...

LE DOCTEUR DÉCHAR. — Oui... mais...

LE DOCTEUR RAPPASS. — Eh bien, mon cher, j'ai l'habitude... ainsi que la plupart de mes confrères... de remettre le tiers de la somme à celui qui me la fait gagner... C'est assez juste, il me semble !...

LE DOCTEUR DÉCHAR, embarrassé. — Mais... j'ai appelé quelques fois, dans des cas graves, le docteur X..., le docteur **, le docteur B..., et jamais...

LE DOCTEUR RAPPASS — Bien, ça prouve qu'ils sont rats, voilà tout !...

LE DOCTEUR DÉCHAR, tortillant toujours les deux billets. — En vérité... je... ne sais si...

LE DOCTEUR RAPPASS, remettant son portefeuille dans sa poche. — Allons donc, mon cher !... vous me contrarieriez beaucoup !... Et puis... une autre fois... quand vous m'appelleriez... je ne viendrais plus !... Je suis très carré, moi, en affaires... Je veux bien me déranger... perdre mon temps comme aujourd'hui...

LE DOCTEUR DÉCHAR, à part. — Il appelle ça perdre son temps !... six mille francs l'heure !... Peste !...

LE DOCTEUR RAPPASS, continuant. — ... Mais j'entends n'être l'obligé de personne... (Au docteur Déchar, qui tortille toujours les billets), Cachez donc ça ?...

LE DOCTEUR DÉCHAR, mettant les billets dans sa poche. — Je suis vraiment confus de...

LE DOCTEUR RAPPASS — De quoi ?... de toucher ce qui vous est dû ?... Ah ça !... mes confrères ont une singulière façon d'agir !... Ça ne m'étonne pas du reste !...

LE DOCTEUR DÉCHAR. —

LE DOCTEUR RAPPASS. — Il est inutile de le leur dire... enfin de leur apprendre les usages... Ils auraient l'aplomb de crier au scandale... de dire que nous gâtons le métier !...

LE DOCTEUR DÉCHAR. —

LE DOCTEUR RAPPASS. — Je regrette que vous n'ayez touché qu'une somme aussi légère...

LE DOCTEUR DÉCHAR, à part. — Il appelle ça une somme légère !... Et moi, je trime deux mois pour gagner ça !...

LE DOCTEUR RAPPASS, continuant. — Mais, comme je vous le disais tout à l'heure : c'est un peu votre faute... Si j'avais demandé dix mille francs au lieu de six mille... votre commis... (Se reprenant), votre part eût été plus forte... J'espère qu'une autre fois nous serons plus heureux !...

LE DOCTEUR DÉCHAR —

LE DOCTEUR RAPPASS. — Il y a quelquefois des opérations très difficiles... et partant très chères... Ainsi, l'autre jour, cet animal de C..., vous savez bien, le petit C..., m'a fait appeler pour un de ses clients... un petit jeune homme... qui s'était fichu par terre au manège... Une vraie chute !... Fracture crânienne, enfoncement des os, compression cérébrale... Enfin, tout le tremblement !... Impossible de s'en tirer sans trépaner... Le petit C... avait bien envie d'opérer lui-même... Il ne doute de rien, le petit matin !... Mais les parents n'ont pas eu confiance... et C... m'a appelé... J'ai fait la chose... Le gosse était solide, il a résisté !... J'ai demandé quinze mille... Les parents m'ont envoyé la somme dans un colport épatant... J'aurais dû demander davantage !...

LE DOCTEUR DÉCHAR —

LE DOCTEUR RAPPASS — Bref, j'ai donné six mille à C... qui, s'il avait fait lui-même l'opération, n'aurait pas eu le toupet de demander ça !... Il a donc gagné à m'appeler... (La voiture s'arrête.)

LE DOCTEUR DÉCHAR, machinalement. — Evidemment !... (Ils descendent.)

LE DOCTEUR RAPPASS, entrant dans la maison. — Quand vous aurez besoin de moi... tout à votre service !... Vous y gagnerez toujours... et vos malades y gagneront peut-être quelquefois... On ne sait pas !...

G.V.

Pour accomplir de grandes choses, il ne suffit pas d'agir, il faut rêver ; il ne suffit pas de calculer, il faut croire. — ANATOLE FRANCE.

Avec une attention soignée, une vilaine barbe ou moustache peut être rendue propre et d'une couleur égale en employant la Teinture Buckingham pour la Barbe.

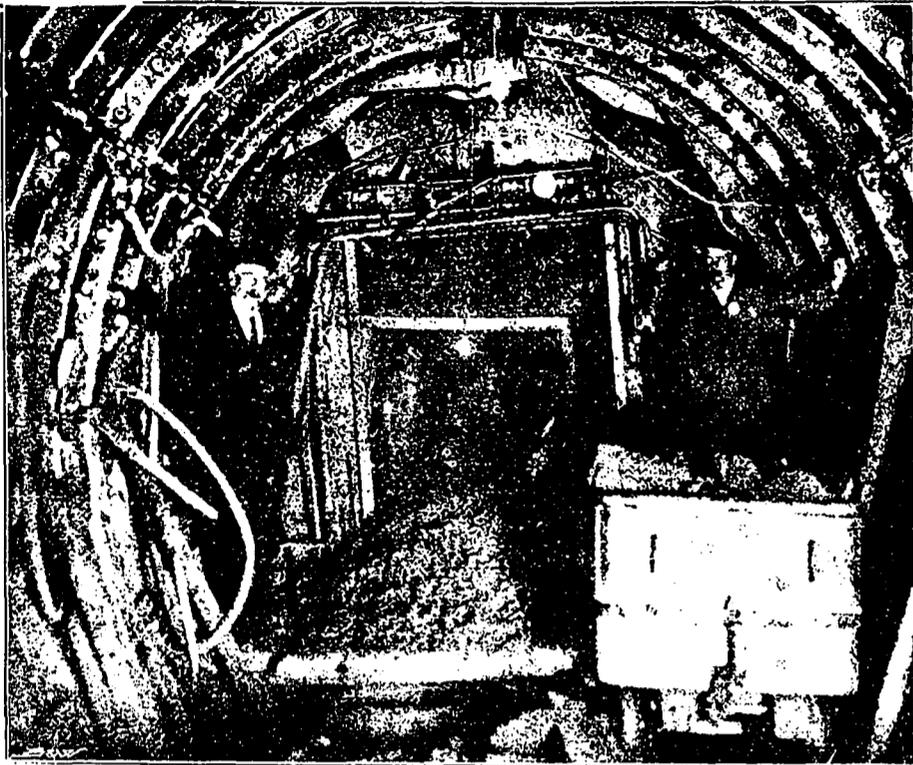
ELLE NE SAVAIT PAS...



Madame Jérémie. — Ah, mada Oboam, que vous avez donc de jolis bas ! Est-ce que li se lavent ?

Madame Roboam. — Je n'en sais rien, mada Jéemie, voilà seulement quatre semaines que mé li pote.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



VUE INTÉRIEURE DU TUNNEL.



Une presse spéciale s'occupe beaucoup, en ce moment, du railway urbain souterrain de Londres qui est destiné à mettre l'est et l'ouest de l'immense métropole anglaise, en rapide communication.

La construction de ce railway est remarquable et comprend, sur une distance de 6 milles et demi, 13 stations, reliant entr'eux les principaux édifices.

Il consiste en deux tubes séparés devant contenir chacun une ligne seulement, afin de rendre impossible tout accident provenant de rencontres de trains.

La traction sera entièrement électrique et la vitesse admise de 16 milles à l'heure, y compris les arrêts. Toutes les deux minutes et demie un de ces

trains partira dans l'une ou l'autre direction, ce qui permettra de faire le parcours complet, aller et retour, en vingt cinq minutes. Chaque station comprend un quai d'embarquement de 325 pieds de longueur, permettant l'adaptation de trains considérables pouvant convenir à n'importe quel service, aussi chargé soit-il. Sept wagons composent un train ordinaire pouvant contenir 336 voyageurs. L'orifice, éclairant chacune des stations, a vingt-et-un pieds de diamètre et le plafond du tunnel est à une profondeur moyenne de onze pieds six pouces.

Pour la construction de la ligne et outre les treize puits fournis par les stations, treize autres forages intermédiaires ont été opérés afin de permettre la facile perforation, à droite et à gauche, des travaux du tunnel qui se raccordent à moitié chemin de chacun des puits.

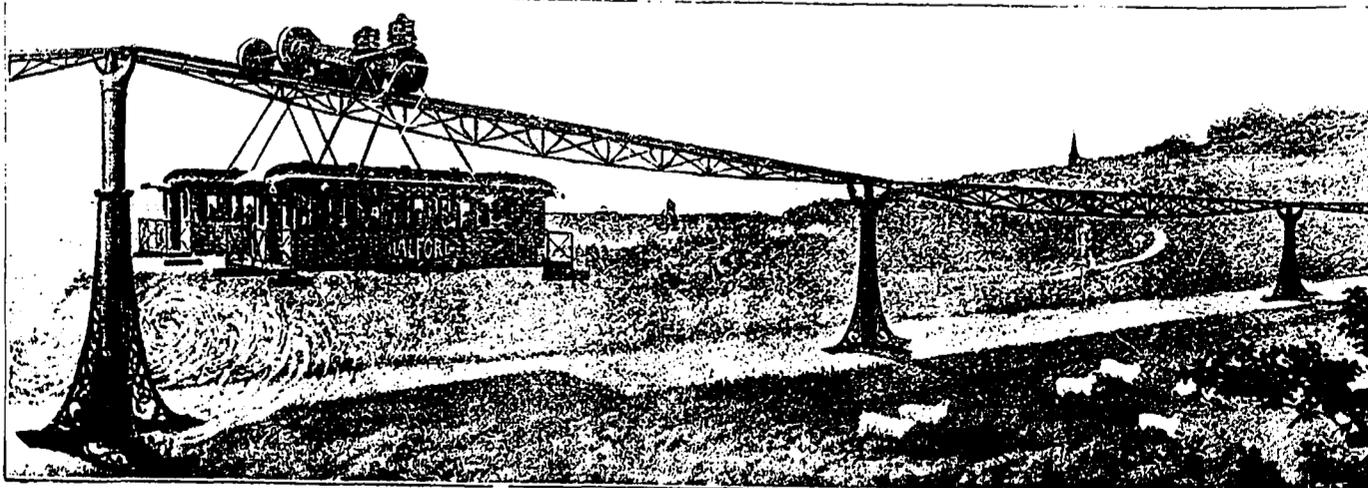
C'est là un des plus intéressants chantiers qu'il soit possible de visiter, et l'ordre est tel que tout s'accomplit mathématiquement, sans encombrement et sans qu'il y ait à redouter aucun danger pour les travailleurs qui y sont employés.

* * *

En ce temps de locomotion à outrance, tout ce qui s'applique au transport des voyageurs comme à celui des marchandises est absolument à l'ordre du jour, et il n'est permis à personne d'ignorer les progrès accomplis.

Après les tramways à chevaux, ceux à vapeur ou électriques, avec ou sans trolley, les chemins de fer élevés, enfin ceux suspendus, tel que celui indiqué dans notre gravure.

Le système se compose essentiellement d'un rail aérien soutenu, de distance en distance, par de forts pylones en acier et suffisamment élevé au-des-



LE RAILWAY AÉRIEN.

sus du sol pour que les wagons, suspendus au-dessous de ces rails par un charriot supérieur à mouvement tracteur, laissent au-dessous d'eux l'espace nécessaire à la circulation des voitures les plus élevées.

Déjà quelques essais, couronnés de succès, avaient été faits en Russie, avec des moteurs électriques. Voici qu'à Londres, un constructeur connu, Mr H. S. Halford, vient, de son côté, de créer le système hydraulique, représenté ci dessous. C'est une chute d'eau qui fournit la force nécessaire à la traction, et deux wagons, un pour l'aller, un pour le retour, sont actionnés par ces tracteurs que Mr Halford estime devoir produire, à bref délai, et quand les derniers perfectionnements seront apportés au système, une vitesse de deux cents milles à l'heure.

Souhaitons que le railway aérien nous transporte bientôt, à ces fantastiques vitesses, dans les régions supérieures où il n'y a ni déraillements, ni rencontres de trains à redouter.

* * *

Parmi les Etats composant la grande république Nord-Américaine, plusieurs ont le don d'attirer, d'une façon toute spéciale, l'attention de la France, par le grand nombre de nos compatriotes qui s'y sont établis et aussi par les attaches du sang avec les descendants des premiers colonisateurs de ces provinces.

C'est la Louisiane, qui fut longtemps française; c'est aussi le Texas, entre la Louisiane et le Mexique.

Au Texas, une grande ville à laquelle est adjointe un grand port, va surtout fixer notre attention, c'est Galveston qui, depuis longtemps, aspire à devenir le Chicago du sud de l'Union Américaine. Créé en 1838 par le Canadien Français Ménard, il lui manquait un instrument indispensable pour que sa prospérité s'accrut d'une manière sensible: un chenal qui, suffisamment profond, put relier son port aux grandes routes commerciales de

l'Océan. Jusqu'en janvier 1895, les navires tirant, au maximum, 13 pieds d'eau pouvaient seuls y aborder. Aujourd'hui, grâce à une dépense de 32 millions de francs, Galveston peut et doit devenir le débouché pratique d'un immense *hinterland* géographique et recevoir des navires de 26 pieds de tirant d'eau, 30 pieds bientôt.

Le port, situé au nord de la ville, comprend deux immenses jetées de chacune 10 kilomètres de longueur, et une grande évolution commerciale est en train de s'accomplir au profit de Galveston. C'est un des ports les plus fréquentés des Etats-Unis où trois lignes anglaises, trois lignes allemandes, sont nées, comme par enchantement, en moins d'une année. Une ligne bi-mensuelle de vapeurs relie également Galveston et le Havre avec lequel s'échange un commerce de quarante millions de francs.

Grâce aux persévérants efforts d'un de nos plus éminents fonctionnaires, Mr Henri Miron, consul de France à Galveston, des cours du soir de français ont été établis; les fêtes du 14 juillet y sont de véritables fêtes populaires, et celle de l'année dernière n'a pas réuni moins de 2,000 personnes, d'origine française ou amies de la France.

On voit, par la gravure représentant l'Ecole Publique Supérieure, que l'instruction est en haute estime à Galveston. Le gracieux monument comprenant le couvent et la chapelle des Ursulines Françaises, montre également que la France y est dignement représentée.

LOUIS PERRON.

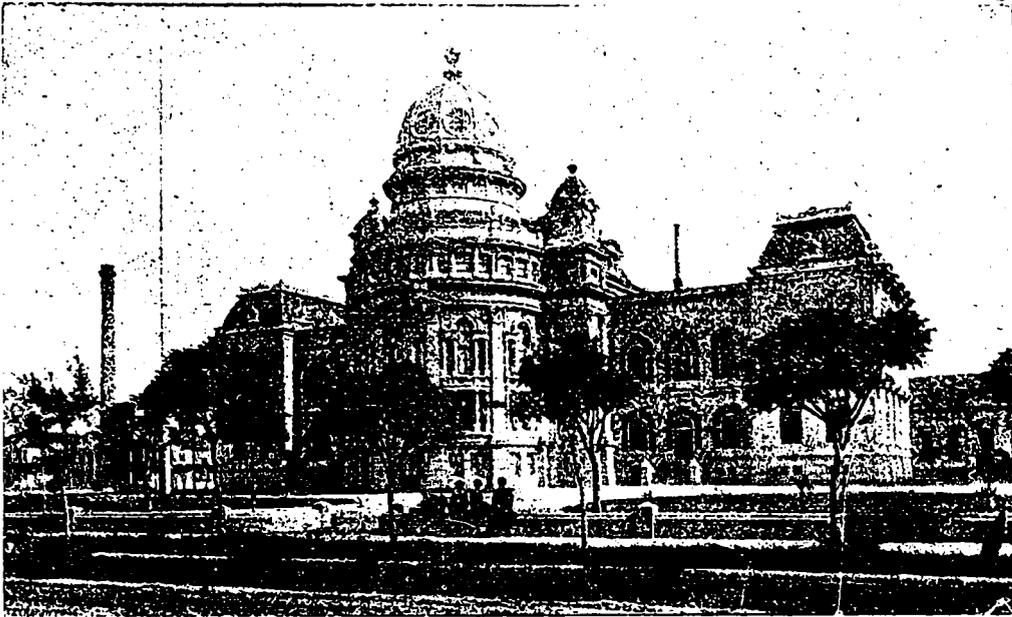
PLUS SUR

Le commis voyageur (regagnant sa chambre).—Garçon, n'oubliez pas de me réveiller, demain matin, à 5 heures, pour que je puisse prendre le train de 6 heures.

Le garçon.—Soyez tranquille, monsieur, et ne craignez rien. Cependant, si vous voulez bien presser le bouton de la sonnette qui est à la tête de votre lit, un peu avant 5 heures, ça sera plus sûr.

La défaite, plus que la victoire, est la pierre de touche des armées.

VALBERT.



ÉCOLE PUBLIQUE SUPÉRIEURE, A GALVESTON.

UN DÉBUT ORAGEUX

La scène se passe au théâtre de la Porte-Saint-Denis

PIEFFROY, dans la coulisse, attendant son entrée.—Quand je songe que dans cinq minutes j'aurai paru devant mon juge, j'en suis malade d'émotion. (*Applaudissements lointains.*) Hein, entendez-vous ? C'est Sarah... Elle joue la fille de Ganelon ; et avec un succès !... Moi, jusqu'ici, j'ai rempli l'humble emploi d'un messager sarrasin ; ça consistait à saluer Charlemagne et à lui remettre une lettre avec toutes les marques de la considération la plus distinguée. Je m'en tirais assez gentiment, mais enfin, comme effet produit, c'était plutôt limité. Or, Ledaim, qui remplit le petit rôle de Roland, s'étant trouvé subitement indisposé, j'ai profité de la circonstance pour faire un petit peu de chahut : je suis allé trouver Dubonnel, directeur de ce théâtre, je lui ai représenté que, depuis dix huit ans, mon mérite avait été tenu sous le boisseau, que cela était ridicule de laisser le talent dans l'ombre en lui refusant systématiquement toute occasion de se produire, et j'ai conclu en sollicitant l'avantage de remplacer Ledaim au pied levé. Dubonnel, qui est bon garçon, a accepté de me mettre à l'épreuve, en sorte que je vais débiter tout à l'heure dans le rôle de Roland : vingt lignes, dont je ne sais d'ailleurs pas la première syllabe ; oh ! mais là, rien ! pas une broque ! C'est même assez curieux, ce manque complet de mémoire chez un homme qui exerce la profession de comédien. Ainsi, voilà huit heures que je potasse mon rôle ; eh bien, il n'y a rien de fait ; sorti de : " Ah ! ah ! voici ma fidèle armée ! ", je ne me rappelle pas un mot. (*Philosophes.*) Ah ! et puis je m'en fiche, je prendrai du souffleur. (*Nouveaux applaudissements au loin.*) Sarah, va !... Pourtant, j'ai encore deux minutes avant de faire mon entrée ; si j'essayais de rassembler mes souvenirs... — Voyons, j'entre en scène et je dis : " Ah ! ah ! voici ma fidèle armée !... " Heu... " Voici ma fidèle armée... ma fidèle armée !... " Parfaitement ; je ne me rappelle pas un mot. Jamais je ne pourrai en sortir.

L'AVERTISSEUR, accourant.—A vous ! A vous !

PIEFFROY.—Voilà ! (*A part.*) Ah ! et puis je m'en fiche ; je prendrai du souffleur. (*Il entre en scène. Claque. Mouvement de curiosité. On entend : " C'est le débutant. Joli garçon ; joli costume ; belle tenue ", etc. Mélodrame à l'orchestre.*)

PIEFFROY, jouant.—" Ah ! ah ! voici ma fidèle armée !... " Euh...

LE SOUFFLEUR, à mi-voix.—Voici mes vieux compagnons d'armes ; salut, ô mes preux !

PIEFFROY.—" Voici mes vieux compagnons d'armes ; salut aux nez creux. (*Rires dans la salle.*)

LE SOUFFLEUR.—" O mes preux ! "

PIEFFROY.—Quoi ?

LE SOUFFLEUR.—" O mes preux ! "

PIEFFROY, rectifiant.—" Aux lépreux ! Salut aux lépreux ! " Euh.

LE SOUFFLEUR, qui y renonce.—" Roland, venant à l'avant-scène et posant la main gauche sur le pommeau de l'épée : " Je suis le fameux paladin ! "

PIEFFROY.—Ah ! oui. (*D'une voix éclatante.*) " Je suis le fameux Paul Adam ! "

LE SOUFFLEUR.—" Paladin ! Paladin ! "

PIEFFROY, se reprenant.—" Peladan ! " Pardon : " Je suis le fameux Peladan ! "

LE SOUFFLEUR.—" Autour de mon nom brille une légende illustre. "

PIEFFROY.—" Auteur de *Mon Nombril*, légende illustrée. "

LE SOUFFLEUR.—" Par cent faits. "

PIEFFROY.—" Par Sanfourche. " Euh... euh... (*A part*) Je ne me rappelle pas un mot, c'est épatant. Avec ça, le public commence à faire une tête !... Tout à l'heure, ça va se gâter. (*Haut*) Heu... heu... (*Tumulte à l'orchestre*)

LE SOUFFLEUR.—" Eh bien ! mes preux. "

PIEFFROY.—" Eh bien ! lépreux. "

LE PUBLIC.—Assez ! à la porte !

LE SOUFFLEUR.—" Aussi vrai que je suis Roland. "

PIEFFROY.—" Aussi vrai que je suis Laurent... euh... Durand ! non, pas Durand... Chos ! "

LE SOUFFLEUR.—" Aussi vrai que je suis neveu de Charlemagne. "

PIEFFROY.—" Aussi vrai que je suis le vieux Charlemagne... "

LE SOUFFLEUR.—" Je suis content. "

PIEFFROY, avec autorité.—" Je suis Gontran. "

LE SOUFFLEUR.—" Avoir tant de vaillance... "

PIEFFROY.—" Avorton de Mayence ! euh... "

euh... je suis Gontran, avorton de Mayence !... euh... euh... Salut aux lépreux ! " (*Dans la salle, potin indescriptible. Hutes, sifflets aigus, cris d'oiseaux. — Conspuez le débutant ! A la porte ! Le rideau !*)

PIEFFROY, justement indigné.—Oh ! vous pouvez faire du pétard si vous voulez, ça ne change rien à la question ! (*Tres affirmatif.*) " Je suis Gontran, je suis Gontran, vous dis-je, et je suis également Laurent, et même l'empereur Charlemagne ! " Honte et mépris à la cabale ! C'est une indignité de s'opposer ainsi à l'explosion des talents jeunes !

LE PUBLIC.—Au rideau ! Des excuses ! On insulte les spectateurs !

LE SOUFFLEUR, qui tient bon.—" Sus aux Sarrasins ! "

PIEFFROY.—" Suce un Sarrasin ! "

LE PUBLIC.—Assez ! assez donc !

LE SOUFFLEUR.—" Je veux voir tournoyer au-dessus de leurs têtes l'épée immense du grand empereur ! "

PIEFFROY.—" Je veux voir tournoyer au-dessus de leurs têtes les pieds immenses du grand empereur ! "

LE RÉGISSEUR, paraissant en scène.—Retirez-vous !

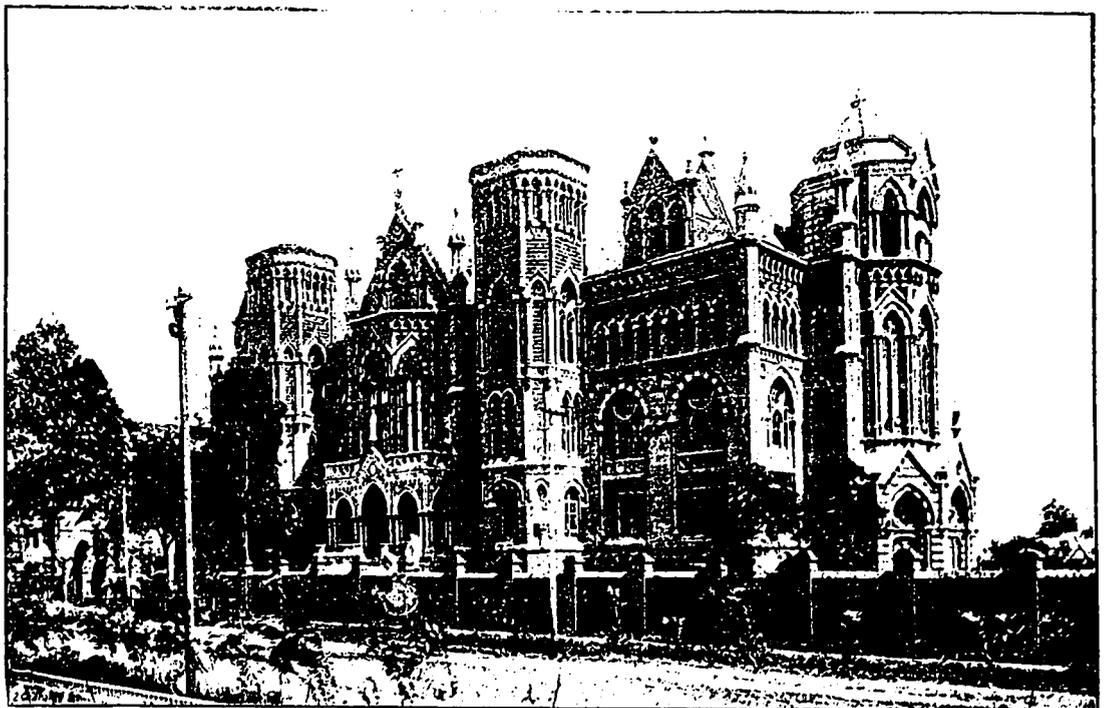
PIEFFROY.—Jamais !

LE RÉGISSEUR.—A moi ! (*Entrent des machinistes, des pompiers, des garçons d'accessoires, lesquels s'emparent de Pieffroy. Hurlements dans la salle.*)

PIEFFROY, soulevé de terre et emmené à bout de bras.—" Je n'ai pas fini, je n'ai pas fini ! C'est ignoble ! On veut m'empêcher de me produire !... " Salut aux lépreux ! Salut aux lépreux ! Je suis... euh... Je suis (Gaiswinthe...) (*Il disparaît.*)

GEORGES COURTELINE.

Quand un monsieur est de l'Académie, on ne le lit plus en parfaite sécurité, on tend à trouver ses œuvres meilleures ou moins bonnes qu'elles ne sont.—GASTON DESCHAMPS.



COUVENT DES URSULINES, FONDÉ PAR DES RELIGIEUSES FRANÇAISES, A GALVESTON.

LA BEAUTÉ DU MAGNÉTISME



Gabuchot. Eh bien, Fouinard, que fais-tu donc là ?
Fouinard. — Chut, je viens d'endormir ma femme et je lui suggère l'envie de s'aller coucher de suite. Cinq minutes et je suis à toi. Nous allons au théâtre, hein ?

NOVEMBRE

Sonne, sonne toujours de tes notes funèbres,
 O Cloche, glas des morts. Novembre du cercueil
 N'est-il sorti vivant, qu'en faisant les ténébreux,
 Qu'en recouvrant l'azur d'un grisâtre linceuil.
 Oui, si son bras spectral dessine sur la nue
 Des fantômes blanchis, c'est pour frapper les cœurs,
 Il vient en justicier, mais s'il frappe, s'il tue,
 C'est qu'il doit dans les Cieux terminer des douleurs.
 Novembre, sans pitié, voit une mère pâle
 Tendre pour ses petits aux pesants les deux mains ;
 Il fait froid, son sein tremble et son front sous le hâle,
 Se glace aussi... Donnez aux pauvres orphelins !

HENRY VERDUN.

LE GÉNÉRAL HOCHÉ

Une bien jolie histoire—inédite—montrant le savoir-vivre et la tenue galante des jeunes généraux de la première République.

C'était en 1796. L'armée de Sambre-et-Meuse, éloignant l'invasion, repoussait les ennemis à travers la Belgique. Aux environs de Mons, dans une petite ferme que les Autrichiens venaient de quitter, un détachement de troupes françaises fit un jour irruption. Seule, une jeune fille était là pour les recevoir.

Un des cavaliers, qui paraissait le chef, la salua gracieusement et lui demanda quelques indications sur le meilleur chemin à prendre pour gagner rapidement une localité voisine. Puis, il ajouta :

—Rendez-nous un autre service, mademoiselle. Donnez-nous à boire..... Nous mourons de soif.

—Hélas ! monsieur, répondit la jeune fille, nous n'avons plus rien ici. Les Autrichiens étaient là hier... Maintenant la cave est vide.

—Mais, de l'eau, simplement ?

—Oh ! pour cela, avec grand plaisir. Je vais aller vous en chercher moi-même.

Et, légère, la jeune fille s'en alla à travers champs, sans vouloir même qu'on l'accompagne, vers une fontaine assez éloignée, d'où elle rapporta une énorme cruche qui circula rapidement de mains en mains.

Réconfortés, les Français se remirent en selle. Ils remercièrent la jeune fille et disparurent bientôt au détour de la route, lui envoyant des baisers du bout des doigts.

Quelques semaines après, un paquet mystérieux fut apporté à la ferme par un voiturier de Mons, qui ne sut ou ne voulut dire de qui il le tenait. On l'ouvrit donc. Il renfermait une pièce de soie brochée pouvant faire une robe magnifique. Un billet laconique s'y trouvait épinglé :

A MADEMOISELLE X...

De la part du général Hoche

La jeune fille connut ainsi le nom du bel officier à qui elle avait fait la charité simple et évangélique du verre d'eau. Elle ne se fit point faire de robe avec l'étoffe qu'elle en avait reçue en guise de remerciements. Elle la conserva en pièce, comme une relique du héros, et la transmit intacte à ses héritiers.

C'est de son fils même, notaire dans les environs de Mons, qu'un de nos plus aimables abonnés, M. J. Sarramia de Père, tient cette curieuse anecdote qu'il a bien voulu nous communiquer.

X...

UN PIÈGE A VOLEUR

Le curé d'une petite commune des environs de Saint-Denis s'était aperçu que, depuis quelque temps, des vols se commettaient chez lui pendant que son ministère l'appelait au dehors. Fatigué de ces vols continus, le bon curé chargea un habitant de sa commune de surveiller sa maison pendant la grand'messe. La cloche avait à peine appelé les fidèles à l'église, que le surveillant vit une échelle se dresser contre le mur du jardin du presbytère, puis un inconnu paraître sur le mur et descendre doucement dans le jardin. L'homme suspect s'introduisit dans la maison ; puis, quelle fut sa stupéfaction quand il se vit en tête-à-tête avec un habitant de la commune !

—Que venez-vous faire ici ? demanda le surveillant.—Mais qu'y faites-vous vous-même ? reprit le voleur.—Moi, dit le premier, avec une apparence de bonhomie et d'abandon, ma foi, je viens...—Ah ! sans doute pour voler le curé, alors nous sommes ici pour la même chose. Sans rien affirmer, puisqu'il en est ainsi, dit le surveillant, la messe ne fait que de commencer, si nous buvions d'abord une bouteille à la santé de monsieur le curé !... Nous ferons notre affaire après.—Tiens, pas mal pensé, ça." Et l'on se dirige vers la cave : mais la porte une fois ouverte, le faux voleur pousse rudement le véritable, lui fait descendre rapidement les escaliers et ferme la porte à double tour. Une heure après, le piège était ouvert, et le voleur passait de la cave au... violon.

PAS LA MÊME CHOSE DU TOUT

Le citadin.—Et quelle a été la chose la plus désagréable dont vous avez souffert au Klondike, est-ce le froid, la faim ?

Le mineur.—Non, monsieur, c'est le terrible silence qui règne, là-bas, constamment. C'est épouvantable.

Le citadin.—Néanmoins vous y retournez, n'avez-vous dit ?

Le mineur.—Oui ; mais, cette fois j'emène ma femme avec moi.

GROSSIÈRE INSULTE

Le major Duflacon.—Mon cher, j'ai été insulté tout à l'heure, grossièrement insulté, et cela ne se passera pas comme ça !

L'ami.—Comment ! Que vous a-t-on dit ?

Le major.—Un imbécile m'a dit que je buvais comme une baleine, mon cher !

L'ami.—Eh bien ? Vous buvez beaucoup, n'est-ce pas ?

Le major.—Certainement, mais pas comme une baleine ! Les baleines ne boivent que de l'eau, je pense.

MODESTIE



Louise.—Oh, mon pauvre Charles, tu t'es fait bien mal, hein ?
Charles (héroïquement).—Oui...



Louise.—Et où ça ?
Charles.—Je ne suis pas pour te le dire.

COUP DE TÊTE



Suzette est une petite bonne femme pas plus haute que ça... mais quand une idée est entrée dans sa tête, le diable lui-même ne l'en ferait pas sortir.

Combien de fois Nounou lui a-t-elle dit : " Suzette, si vous vous éloignez encore de moi, je prends votre ballon et je le garde toute la journée." Alors, mademoiselle, vexée, se jetait sur sa balle et la serrait sur sa poitrine, les bras croisés, pour en affermer la possession. Mais Nounou avait eu l'imprudences d'ajouter : " Voyez comme ce petit bébé, dans les bras de sa nourrice est bien plus gentil, et plus obéissant. Venez jouer près de lui."

L'idée qu'on la comparait à un bébé qui ne marchait pas encore et qu'on l'invitait à s'amuser en telle compagnie avait révolté son amour-propre. Elle, Suzette, âgée de quatre ans, qui ne tétait plus depuis si longtemps qu'elle ne s'en souvenait même pas ! Elle qui marchait comme une " personne !" C'était trop fort ! Aussi, était-elle bien décidée. Elle apprendrait, elle, à Nounou, comment on se comporte avec une personne de quatre ans !

Après avoir serré son ballon sur son cœur, elle le jeta de toutes ses forces aussi loin qu'elle put, eourut le ramasser pour le jeter plus loin encore, et fit trois fois de suite, résolument, la même opération. Suzette rayonnait de voir lui obéir dans les airs le gros ballon rouge et jaune, semblable à une grenade sortie de quartiers d'orange.

Tout de même, elle se retourna pour regarder si elle voyait sa nourrice. Mais quoi ! plus de Nounou ! Elle se dirigea vers les orangers où celle-ci était assise tout à l'heure. Nounou n'y est pas !

Alors, la peur la prend, la rage et le dépit s'en mêlent. Et, les bras en ailes, les pieds en dedans, la bouche ouverte pour orier, elle ressemble tout à fait à un petit canard mécontent. Elle se croit perdue, abandonnée, et la grande personne de tout à l'heure n'est plus qu'un bébé pleurnichant. Mais Nounou a pitié. Doucement, elle avance, et plus doucement encore, elle appelle : " Suzette !" derrière l'oranger. D'un bond, Suzette va se jeter sur le tablier blanc, y cacher son visage et sécher ses pleurs.

" Comme vous m'avez fait peur, Suzette !" dit Nounou. " Je croyais que des méchantes gens, comme il y en a dans les jardins, vous avaient enlevée. Car il arrive toujours malheur aux enfants désobéissants."

" Nounou," dit Suzette suppliante, " il ne faudra pas le dire à maman !"

A. L.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 16 OCTOBRE 1897

SALTIMBANQUE !

DEUXIÈME PARTIE

I

(Suite)

Miss Edith, demeurée seule, resta pensive un moment à la même place.

Devant la chaise que Fil-d'Acier venait de quitter, et la petite table encore chargée des apprêts du café, elle avait une sensation de vide, d'un vide immense, et pour un peu, elle se fût mise à pleurer.

Ces quatre semaines qu'avait duré la maladie du jeune homme avaient passé comme une ombre, avec une rapidité, lui semblait-il, inconcevable.

Dans cette angoisse de la séparation, qui surexcite l'imagination, elle revoyait mille petits détails, se rappelait des riens et se retrouvait en sortant de ces souvenirs plus amèrement seule.

—Allons, fit-elle au bout d'un moment, en redressant sa tête d'un geste audacieux et franc qui lui était familier, . . . les filles de mon pays ne s'assoient pas au coin de la fenêtre en attendant que le bonheur passe. Elles vont le chercher s'il le faut. En attendant, ajouta-t-elle après avoir dit ces derniers mots d'un ton de mystérieuse assurance, dès demain occupons-nous des gens de Lagny.

II

Nous retrouvons la troupe des Mareksy.

C'était un samedi, et dans la petite ville de Compiègne pittoresquement bâtie entre la rive gauche de l'Oise et la forêt, une grande animation n'avait cessé de régner tout le jour.

Animation non seulement attribuable au marché hebdomadaire, mais encore à la présence des deux théâtres forains établis depuis la veille sur la place Saint-Jacques.

L'un de ces deux établissements, installé sur la droite de la place, était, ce qu'on est convenu de nommer, un salon de prestidigitation.

Il avait assez bon aspect, sous les toiles peintes qui le décoraient, tout en le cloisonnant ; aussi les badauds toujours avides de spectacles à bon marché s'y étaient-ils entassés toute la journée.

Quant à l'autre théâtre, il n'était rien moins que luxueux.

Adossé au côté gauche de la grande rue, il se composait uniquement d'une vieille roulotte aux ais disjoints, aux roues couvertes de boue, maison roulante horriblement sale et démontée qui suait la misère noire.

Pour théâtre, un vieux tapis usé jusqu'à la corde, et qu'on avait étendu devant la roulotte.

Sur cette loque, aux couleurs effacées, deux hommes et un enfant, couverts de maillots de coton d'un blanc douteux, travaillaient à des équilibres.

Au bout du tapis, une vieille femme, au visage hâlé, couturé, vêtue sordidement et accroupie comme une bohémienne.

Près d'elle, un échafaudage de poids en fonte, quelques chaises, deux cerceaux de bois peint, puis un grand plat d'étain.

Ces forains étaient les Rouquin ; l'enfant, Gaston de Serlay.

Il avait bien changé depuis qu'il était devenu la proie, en même temps que l'instrument de ces saltimbanques.

Si, d'une part, son corps et ses membres avaient pris, grâce à la gymnastique qu'il pratiquait journellement, un développement avantageux en somme, d'une part son visage s'était empreint d'une expression habituelle de tristesse, et aussi de haine dissimulée qui rendait sa physionomie désagréable et dure.

Le contact incessant des Rouquin, personnages grossiers, sans scrupules, affligés de graves défauts dont les moindres étaient la paresse, l'ivrognerie et la brutalité, n'avait pas été non plus sans faire, à la longue, une impression déplorable sur cette fragile âme d'enfant.

Ses instincts généreux s'atrophiaient peu à peu et il était à craindre qu'ils ne fussent un jour remplacés par le germe de la cupidité, de la bassesse et de la fourberie.

Pauvre être que la fatalité semblait vouer au malheur !..

Il venait de terminer son travail par l'exécution de quelques sauts périlleux, lorsque, d'un ordre bref, l'ainé des Rouquin lui ordonna la quête.

Docile, l'enfant courut ramasser le plateau gisant près de la vieille, dont le regard mauvais ne le quittait presque jamais, puis il se mit en devoir de faire le tour du cercle des curieux assez clairsemés d'ailleurs, qui avaient suivi les exercices de la troupe.

Mais au fur et à mesure qu'il s'approchait des gens, faisant sonner dans son plateau les deux ou trois gros sous que quelques compatisants y avaient laissés tomber, la plupart d'entre eux se retiraient d'un air indifférent ou gêné.

Bientôt il arriva devant un homme âgé, très correctement vêtu de noir, d'aspect grave, presque solennel, et qui le regardait avec une bienveillante attention.

Instinctivement, l'enfant s'arrêta, un peu intimidé par le regard

profond de ce grand vieillard, qui le considérait avec une si étrange insistance.

Pourtant, dans l'espoir sans doute d'une rare aubaine, il demeura devant lui, remuant toujours son plateau, et disant de l'accent traînant et nasillard qu'il avait contracté maintenant :

—Je vous en prie, mon bon monsieur, n'oubliez pas les artistes.

Mais le vieillard ne parut pas l'entendre, il continua de le regarder attentivement, comme s'il cherchait sur ce visage souffreteux la trace d'un lointain souvenir.

—Allons, le gosse, passe donc ! cria rudement le Rouquin. Tu vois bien que tu perds ton temps avec ce vieux-là !

Ces mots insolents semblèrent rappeler le spectateur au sentiment de la réalité ; il fouilla dans le gousset de son gilet, en sortit une poignée de sous et les laissa tomber dans le plateau.

Au tintement métallique du bronze, aussi généreusement octroyé, une lueur de convoitise s'alluma dans les yeux du forain qui, pour réparer son insolence, salua très bas plusieurs fois.

En même temps, la vieille femme se leva pour venir considérer de près l'étonnant spectateur qui donnait tant de sous à la fois.

Quant à l'enfant il demeura ébahi, les yeux ouverts et avidement fixés sur le donateur.

Or, ce vieillard était M. Dubois, le juge d'instruction, qu'une affaire de justice avait appelé à Compiègne et que le hasard cruel plaçait ainsi brusquement en face de son petit-fils.

Animé d'un sentiment intérieur indéfinissable, doux et pénible à la fois, et qui sans doute le rendait pitoyable à cette heure, il questionna doucement le petit saltimbanque.

—Dis-moi, mon enfant, comment te nommes-tu ?

Le petit eut un regard subitement attristé, ouvrit la bouche, glissa un coup d'œil vers le Rouquin qui l'observait, et, tout d'un coup, modifia l'expression de sa physionomie.

D'une voix traînante, ironique, il répondit :

—On m'appelle le gosse !

—Mais c'est un surnom cela ?

—Peut-être bien, en tous cas, je n'ai pas d'autre nom pour le moment.

Plus tard, on verra...

Ils s'interrompit soudain, comme s'il avait peur d'en trop dire.

—Et de quel pays est-tu ? reprit le vieillard.

—Oh ! je suis de la campagne, je suis pas d'ici, je suis de l'Aisne.

A ce mot le juge d'instruction tressaillit légèrement, puis il reprit :

—Voyons, voyons, mon enfant, si je te questionne ainsi, c'est peut-être dans ton intérêt ?

Je ne te veux point de mal, au contraire ; réponds-moi gentiment, veux-tu ?

Il ajouta plus bas, et la voix subitement changée :

—Si j'étais tout seul avec vous... mais vous voyez bien que le patron me regarde tout le temps.

—Ah ! ah ! fit M. Dubois intéressé.

Puis il reprit plus bas aussi, et en montrant la famille des Rouquin, qui, tout en paraissant s'occuper à ranger le matériel d'exercices, ne perdait point de vue le groupe étrange :

—Ces gens ne sont pas tes parents ?

—Non.

—Depuis combien de temps es-tu avec eux ?

—Depuis plus d'un an déjà.

—Et où sont tes vrais parents ?

—Oh ! je ne sais pas. Maman est partie pour Paris il y a deux ans, et je ne l'ai jamais revue.

—Comment se nommait-elle donc, ta maman ?

Mais au moment où l'enfant allait répondre, et où peut-être allait se révéler la mystérieuse puissance de la Providence, l'aîné des Rouquin s'approcha vivement :

—Allons, allons, dit-il brutalement à Gaston, et avec un accent soupçonneux, pas tant de bavardage, hein ?

Il le dans la roulotte pour éplucher les pommes de terre, si tu veux manger ce soir.

Puis s'adressant à M. Dubois qui le regardait avec une attention singulière :

—Je vous demande pardon, monsieur, mais c'est si flâneur les enfants !

Il passerait sa journée à bavarder si on ne le secouait pas un peu.

Le juge d'instruction eut un semblant de geste approbateur.

Cependant, poussé par je ne sais quel besoin de curiosité bienveillante qu'il n'avait peut-être jamais ressenti encore, il glissa une pièce d'or dans la main du saltimbanque et lui demanda :

—Dites-moi, mon ami, cet enfant m'intéresse ; voudriez-vous me donner quelques renseignements sur lui ?

Le forain, tout en s'inclinant obséquieusement, dévisagea son interlocuteur d'un rapide coup d'œil en dessous, comme pour deviner sa pensée, puis avec un demi-sourire énigmatique il répondit :

—Ma foi, monsieur, je ne demande pas mieux que de vous renseigner si je le peux,

Vous êtes si bon !... Que voulez-vous savoir ?

—Tout d'abord, cet enfant est-il à vous ?

—Pas précisément, mais presque.

—Comment ! il n'a donc plus de parents ?

—Oh ! il y a bien longtemps ; je l'ai recueilli qu'il n'avait pas encore trois ans ; il était haut comme ça, tenez.

—Vraiment, fit d'un air singulier M. Dubois.

Il continua, affectant une certaine indifférence :

—Et de quel pays est-il ?

—Du Cher ; c'est sur une route que je l'ai trouvé.

Sa mère, une paysanne aussi pauvre que nous, était morte deux mois auparavant, et il se trouvait sans famille, d'après ce qu'il nous a raconté.

—Vraiment ! fit le juge d'instruction vaguement étonné de cette différence entre les réponses de l'enfant et celles de l'homme.

Mais êtes-vous certain que la mère de ce pauvre petit n'existe plus ?

—Autant qu'on peut l'être en cas semblable.

D'ailleurs, voyez-vous, monsieur, si elle existait encore, elle n'en voudrait peut-être plus.

—Pourquoi cela ?

—D'abord, parce que si elle est pauvre, cet enfant serait pour elle une charge, et puis, si elle y avait tenu, ne l'aurait-elle pas fait rechercher ?

Enfin, il n'est pas bon à grand chose, et lui-même ne paraît pas s'inquiéter beaucoup de sa mère.

—Mais, en admettant que cette pauvre femme fût réellement décédée, cet enfant ne pouvait-il avoir d'autres parents, une famille ?

Ces questions multipliées commençaient à embarrasser le Rouquin.

Sans savoir où voulait en venir celui qui l'interrogeait, il trouvait son insistance singulière.

Peut-être flairait-il un piège.

En tous cas, il résolut de redoubler de prudence et d'astuce pour mieux dérouter le vieillard.

Après être demeuré silencieux un instant, les yeux à terre comme s'il réfléchissait profondément à la dernière question de son interlocuteur, il releva la tête et reprit avec un accent d'indifférence affectée :

—Ah !... de la famille... c'est pas probable.

Cette femme-là, devait être une malheureuse, une pas grand-chose, qui avait mal tourné.

A ces mots cruels, M. Dubois ressentit un douloureux choc intérieur.

Le souvenir de sa pauvre fille lui vint à l'esprit plus amer, plus cuisant.

Où était-elle maintenant, la pauvre Marguerite ?

Sans doute, on la traitait aussi de malheureuse, de pas grand-chose, et peut-être son fils errait-il, comme celui-ci, sur les grandes routes, à la remorque de saltimbanques sans aveu.

Ah ! décidément, il s'était montré trop dur envers elle. Oui, il avait été trop cruel, sans pitié, sans cœur.

Et maintenant que le poids des années devenait au fur et à mesure plus lourd à porter, maintenant que son esseulement le rongait de tristesse pour ainsi dire, il sentait renaître en son cœur blessé de tardives aspirations affectueuses.

Il aurait voulu pouvoir pardonner, il aurait voulu revoir encore son unique enfant, connaître même le fruit de cet amour coupable qu'il avait si durement châtié, car cet enfant n'était-il pas de sa race.

L'honneur, la dignité, la morale, des mots que tout cela... des mots creux, lorsqu'il s'agissait, comme maintenant, de la chair de sa chair, des seuls êtres qui lui tinssent au cœur.

Profondément attristé par ces douloureuses pensées, il était resté là absorbé, sans s'apercevoir que les saltimbanques avaient rangé prestement leur matériel et s'étaient enfermés dans leur misérable roulotte.

Autour de lui plus personne, la place était redevenue déserte et silencieuse.

Lentement, et dans la crainte de paraître trop original, il se dirigea vers l'hôtel où il était descendu.

Pendant ce temps, l'aîné des Rouquin, après avoir donné au petit Gaston une occupation qui le retenait à l'autre bout de la voiture, avait fait un signe d'intelligence à sa mère et à son frère qui vivement s'étaient approchés de lui.

Ainsi groupés, ils se parlaient bas à l'oreille, et d'un air si mystérieux que Gaston, dont la curiosité était toujours en éveil, se douta qu'il se tramait quelque chose d'insolite.

Le saltimbanque racontait brièvement son entretien avec le vieillard, et, en terminant, il exprima les craintes qu'il avait conçues.

N'ayant pas la conscience nette, il redoutait les incidents les plus futiles en apparence et tous ceux qui l'approchaient devenaient l'objet de sa méfiance.

Or, les questions réitérées de l'inconnu ne lui disaient rien qui vaille.

Il ne s'était produit qu'une bonne chose au cours de cet interrogatoire, c'est l'obtention de la pièce d'or qui avait servi d'exorde au discours.

Donc, il estimait qu'il serait de la plus élémentaire prudence de s'éloigner sans tarder.

Ce vieux-là avait une tête de magistrat qui ne lui revenait pas, mais pas du tout. Malheureusement la mère Rouquin ne fut pas de cet avis, ce qui donna matière à discussion.

Sa cupidité, surexitée par la première générosité du singulier vieillard, l'incita à la résistance.

Elle espérait une nouvelle conversation accompagnée d'un remerciement métallique non moins agréable à recevoir que le premier, et elle s'obstinait dans cette idée.

Quant au plus jeune des Rouquin, il n'émit qu'une opinion flottante, se réservant de réfléchir et de se décider après le repas.

La vieille essaya pourtant de lui faire partager son espoir.

Elle développa notamment cette hypothèse que le vieux était peut-être, et tout simplement, un philanthrope que l'air souffreteux de Gaston avait ému et qui, dans le dessein de secourir l'enfant, allait inconsciemment leur venir en aide à eux les Rouquin.

Quant à Gaston, il profiterait de la bonté du bonhomme s'il en restait.

Charité bien ordonnée commence par soi-même.

Mais ces arguments ne produisirent point sur l'esprit de son fils l'effet qu'en attendait la vieille femme.

Au contraire, le saltimbanque, énérvé de cette résistance, se fâcha tout rouge, et, dans sa colère, devint imprudent.

—Allons, cria-t-il brutalement, tais-toi, la vieille, et laisse-moi agir à ma guise, dans ce cas comme dans les autres. C'est toujours moi qui vous ai sauvé la mise, n'est-ce pas ? Sans moi, vous seriez à l'ombre.

Ah ça ! les femmes vont-elles se mêler maintenant de faire la loi aux hommes, de les conduire ?

Puis se tournant vers son frère qui semblait demeurer indifférent, il continua :

—Cette vieille sorcière, avec son amour de l'argent, nous ferait couper le cou si on l'écoutait ; et le diable m'emporte si elle ne mangerait pas le morceau.

Et pour un méchant gosse qui n'en vaut pas la peine !

Et comme la mère faisait mine de protester encore, il frappa de son poing sur la table et se leva brusquement.

—Assez, n'est-ce pas ? je ne veux plus rien entendre.

Cette nuit nous partirons d'ici, parce que je le veux, parce qu'il le faut !

Gaston, en entendant cela, s'était redressé, et, tout en ayant l'air de ne prêter aucune attention à la scène, il n'en avait pas perdu un mot.

Aussi forma-t-il, à cet instant précis, un projet hardi qu'il essaya de mettre à exécution le soir même dès que le repas fut terminé.

Il profita pour cela du moment que les Rouquin descendaient, comme à leur habitude, prendre le frais en s'asseyant devant la roulotte.

Le soir tombait, déjà les ombres, à la fois traîtresses et protectrices de la nuit, noyaient de contours vagues les maisons de la place qu'éclairaient mal deux réverbères placés à chacune de ses extrémités et qui en laissaient le centre dans une obscurité complète.

L'enfant descendit près des saltimbanques, s'assit un instant, puis quand il vit ses maîtres bien occupés à fumer et à causer, il se leva tranquillement, et avec une nonchalance affectée, se mit à flâner sur la place.

Il allait, revenait, les mains dans ses poches comme un désœuvré, mais à chaque fois, il s'éloignait toujours un peu plus de la roulotte.

Tout à coup, il disparut dans la rue qui s'ouvrait à gauche, et là se mit à marcher très vite dans la direction de l'hôtel de ville.

Il allait un peu au hasard, se fiant à ce qu'il avait appris de la topographie de la petite cité par des bribes de conversations entendues depuis deux jours.

Son plan était d'essayer de retrouver le vieux monsieur qui l'avait questionné, de lui apprendre ce qu'il savait de lui-même, de sa mère, de ses parents nourriciers, puis de le supplier de l'emmener avec lui.

Décidément il en avait assez de la misère morale et physique qu'il endurait depuis plus d'un an chez les Rouquin.

Et, dans son faible cerveau d'enfant, il se rendait compte qu'il y avait mieux à faire sur la terre que d'être saltimbanque.

Tout en réfléchissant, il marchait dans les rues noires, s'arrêtant seulement lorsqu'il voyait briller la lanterne d'un hôtel.

Alors, il entra dans le bureau et demandait si on ne logeait pas un vieux monsieur qu'il essayait de dépeindre.

Il venait d'être déçu pour la troisième fois, et continuait son chemin, lorsqu'il lui sembla tout à coup entendre marcher derrière lui,

D'abord il eut peur, et, subitement paralysé s'arrêta, ne sachant ce qu'il allait devenir.

Puis il se remit un peu, et osa se retourner pour essayer de voir qui le suivait.

Mais il n'eut pas le temps de s'appesantir sur la pensée.

Un homme bondit sur lui, le saisit rudement par le bras et l'entraîna vers la place, en lui disant ces seuls mots :

—Si tu cries, si tu appelles, je te fais ton affaire immédiatement.

C'était le Rouquin qui attentif, l'avait vu s'enfuir, l'avait suivi et ressaisi.

Glacé d'épouvante, Gaston n'osa pas résister. Un quart d'heure plus tard, il était réintégré et enfermé dans la roulotte.

Pendant ce temps M. Dubois s'était rendu, pensif et troublé, à l'hôtel où il était descendu.

Bientôt vint l'heure du dîner, et force lui fut de se mettre à table, mais il mangea fort peu et distraitement, l'esprit toujours occupé des mêmes pensées tristes.

Puis, son repas achevé, il compulsait les notes qu'il avait prises dans la journée relativement à l'affaire judiciaire qui l'amenait à Compiègne, avec l'espoir de chasser ainsi l'obsession dont il souffrait maintenant.

Il terminait à peine que l'antique coucou, placé dans la salle à manger de l'hôtel, laissa tomber lentement dans le silence, qui peu à peu s'était établi, onze coups de son timbre grêle.

On eût dit que cette sonnerie ramenait tout à coup le magistrat aux pensées intimes dont la préoccupation juridique l'avait un moment distrait.

Il se leva brusquement, prit son chapeau, son pardessus et sortit en priant la bonne de l'hôtel d'attendre son retour.

Dès qu'il fut dehors, il prit sans hésiter le chemin de la place Saint-Jacques et, tout en marchant, il ruminait le plan qu'il venait de former et la décision qu'il avait prise.

Tout d'abord, la discordance des réponses faites à ses questions par l'enfant d'une part et le saltimbanque de l'autre, avait fait naître en lui de vagues soupçons.

L'accent mystérieux de Gaston, en dernier lieu, l'avait aussi frappé.

Enfin la pitié aidant, et quelque chose de plus fort, mais d'incompréhensible encore, un sentiment tout particulier, un pressentiment plutôt, qui le poussait instinctivement à s'occuper de ce gamin seulement entrevu, tout cela l'avait décidé à revoir les saltimbanques.

Peut-être allait-il essayer de leur reprendre, de leur acheter plutôt, le pauvre enfant dont il devinait les souffrances.

Sa décision ferme dépendait certainement des réponses qu'allaient lui donner les Rouquin.

Tout en réfléchissant ainsi, il arriva sur la place Saint-Jacques absolument obscure.

Heureusement il savait l'endroit où s'étaient cantonnés les forains.

Il s'y dirigea tout droit, mais, arrivé là, il eut un haut-le-corps d'étonnement, et pendant un instant demeura immobilisé par la stupéfaction.

Plus de roulotte, les Rouquin avaient disparu !

III

Georges Montbréal rentrait chez lui vers neuf heures du soir après une journée exceptionnellement chargée.

Il avait l'air préoccupé et marchait très lentement quand, au moment de sonner à la grille, il se heurta à quelqu'un qu'il n'avait pas remarqué dans l'ombre.

Il allait s'excuser, mais une voix qu'il connaissait bien lui fit vivement lever la tête.

—Comment ! c'est vous, monsieur Latouche ?

—Mais oui, moi qui vous regarde venir, depuis deux minutes, le long du trottoir, avec une attitude de Roméo mélancolique. Comme il y a pas mal de temps que je ne vous ai vu, je vous attendais pour vous serrer la main.

—Vous êtes donc revenu de Vichy ? Je vous y croyais encore.

—Non, ma cure étant terminée, comme je m'ennuyais là-bas, j'ai hâté mon retour, et suis ici depuis avant-hier.

—Ma foi, dit Georges, je suis bien aise de vous rencontrer. J'ai différentes choses qui me préoccupent, et comme je vous sais homme de bon conseil, je vous en parlerai volontiers.

—Cela tombe à merveille ; justement je rentrais ; vous montez avec moi ?

—Si vous voulez.

Quelques instants après, M. Latouche faisait entrer Georges dans un petit cabinet-salon, meublé d'un bureau empire en acajou à galeries de cuivre, d'un canapé, de quelques fauteuils recouverts de velours rouge, et d'une bibliothèque.

La plus grande propreté régnait dans l'appartement, se trahis-

sait dans les détails. Des carrés de drap traînaient à terre pour circuler sans rayer le parquet ciré.

Tout était rangé avec le soin méticuleux qui convient à l'intérieur d'un vieux garçon méthodique et ponctuel.

—Là, essayez-vous, mon cher ami, fit M. Latouche, en avançant un siège au jeune homme.

Je vous dirai que je ne me couche jamais sans prendre ma tasse de thé ; m'accompagnez-vous ?

Oui, n'est-ce pas ?

Pendant que Georges acquiesçait à l'invitation, M. Latouche apprêtait, avec la sollicitude d'un vieux gourmet, l'infusion odorante ; puis ayant allumé un réchaud à l'esprit de vin, il apporta un plateau chargé de deux tasses et d'un sucrier.

—Eh bien ! voyons, fit-il en s'asseyant en face de Georges, à proximité de l'appareil qu'il surveillait du coin de l'œil, contez-moi vos histoires ?

D'abord, sans vouloir me faire passer pour perspicace, je crois savoir d'avance ce dont il s'agit.

Et comme Georges levait la tête.

—Des Delaroche, n'est-ce pas ? ajouta-t-il, en désignant par la fenêtre ouverte le pavillon voisin.

—Vous ne vous trompez pas, fit le jeune homme en inclinant la tête.

—Que s'est-il donc passé de nouveau ?

—Étiez-vous là le jour où M. Delaroche a eu son attaque ?

—Non, j'étais invité ailleurs.

—En effet, je me rappelle. Bref, vous savez qu'après cette attaque notre voisin a traîné pendant des semaines.

—Oui, le pauvre homme avait l'air bien malade. Mais ne lui est-il pas arrivé une rechute quelque temps après ?

—Précisément. Un matin, la bonne est venue me chercher, précipitamment, et j'ai trouvé M. Delaroche les traits convulsés, les yeux hagards. Il avait eu paraît-il, le délire pendant toute la nuit.

J'ai reproché à Mme Delaroche de ne point m'avoir fait prévenir. Mais elle me répondit qu'elle avait cru à une indisposition passagère et sans gravité, et qu'alors elle avait craint de me déranger.

A mesure que je l'interrogeais sur la façon dont ils avaient passé la soirée la veille, je remarquais dans ses réponses un certain embarras. Plusieurs fois, elle me parut se contredire.

—Ah !

—Plaît-il ?

—Rien, je dis : ah ! tout simplement. Continuez, votre récit m'intéresse énormément.

Et M. Latouche eut sur ses lèvres minces un imperceptible sourire.

—Je reprends. Ces incidents m'avaient impressionné péniblement. Je sentais à des détails, à des attitudes, à des riens qu'il m'eût été impossible de préciser que l'on cherchait dans cette maison à cacher quelque chose. J'y retournerai plusieurs fois ; et toujours avec la même idée, M. Delaroche ne se rétablissait que lentement.

Pourtant, ma visite semblait chaque fois lui faire un bien extrême ; il me prenait la main avec effusion, insistait pour me faire rester le plus longtemps possible. Parfois il commençait une phrase, puis s'arrêtait brusquement, et retombait dans le silence. Mme Delaroche assistait à ces scènes, et je fis même à son sujet une remarque peut être bien hasardeuse.

—Voyons votre remarque ; rien n'est inutile.

—Eh bien ! je me figurais qu'elle faisait peur à son mari. Plusieurs fois, je le vis jeter vers elle des regards craintifs et surnois. Le fait est que la dame n'a pas l'air très tendre. Elle prend, pour lui parler, un ton bref et tranchant ; de plus elle semble sa méfier de la loquacité du bonhomme, et jamais il ne lui est arrivé de nous laisser seuls.

Quand elle s'éloignait un peu, ce n'était jamais que pour chercher quelque menu objet dans la pièce voisine.

—Elle craignait que son mari ne s'oublîât et ne vous en dit trop long.

—C'est à le supposer.

—Et la supposition est exacte, je vous le garantis.

—Mon Dieu, vous dites cela d'un ton !

—Ah ! c'est que moi aussi, moi, le père Latouche, comme on m'appelle...

Et le bonhomme, se penchant avec des lueurs brillantes dans ses petits yeux perçants, allait continuer quand il s'arrêta :

—Non, patience, n'anticipons pas. Gardons cela pour tout à l'heure... Et, pour la seconde fois, reprenez votre récit.

D'abord mon thé est fait. Permettez-moi de vous servir.

Il remplit la tasse de Georges, puis la sienne, et offrit le carafon de rhum.

—Tenez, ce rhum, reprit-il, j'en ai offert un verre à M. Delaroche la dernière fois que je l'ai vu... il y a déjà quelque temps, par exemple ; car depuis un moment, il ne me semble plus être aussi liant qu'autrefois. Dans la rue, il change de trottoir quand il

m'aperçoit de loin. Moi je ne fais semblant de rien, et je n'insiste pas.

—Tout cela est la conséquence de cet état d'esprit où il se trouve maintenant.

—N'allez pas vous froisser de ce que je vais vous dire, mais tous vos remèdes, j'en suis sûr, restent impuissants ; tous, vous m'entendez bien.

—Je suis de votre avis. Le siège du mal est dans le moral, dans une cause mystérieuse que je cherche en vain à découvrir. J'ai cru y arriver une fois.

—Vraiment ?

—Oui, comme j'étais entré en passant prendre des nouvelles, je suis arrivé jusqu'à la chambre, sans rencontrer personne, Mme Delaroche était sortie avec sa fille. Alors je m'arrêtai sur le seuil, car il m'avait semblé, en montant l'escalier, que mon malade parlait tout seul. J'écoutais : il ne m'avait pas entendu venir et marchait d'un mur à l'autre, dans sa chambre, en répétant des phrases d'une voix sourde et hachée, et qui, malheureusement, ne m'arrivaient que par lambeaux confus.

—Vous rappelez-vous quelque passage à demi compréhensible ?..

—A peine... il était question d'une jeune femme.

Si jolie ! Si jolie ! murmura-t-il... Et douce comme l'agneau du bon Dieu... et si blanche ! Oh ! ces éclairs... ce tonnerre ! Mais qu'est-ce que ces misérables sont allés faire ! Ah ! je l'ai salé le militaire.

Et là-dessus il partait d'un gros rire satisfait.

Comme vous voyez, tout cela est bien incohérent. Sans doute parlait-il de sa fille avec cet attendrissement ; puis brusquement il passait à un autre ordre d'idées.

C'est là le désarroi d'un cerceau qui se détraque.

—Moi je crois qu'il ne parlait pas de sa fille.

—Oh ! vous venez de dire cela d'un air qui m'a presque effrayé, fit Georges en regardant M. Latouche, dont les traits prenaient peu à peu une expression à la fois ardente et dure.

—Ne vous rappelez-vous rien de plus ?

—Mon Dieu, c'est bien vague, vous savez... Ah ! si pourtant... Je ne sais pourquoi à la suite d'une phrase toujours la même, qu'il prononçait entre ses dents, un nom revenait obstinément frapper mon oreille... Ah ! sapristi, juste en ce moment, je sens qu'il m'échappe... c'est un nom facile à retenir pourtant, un nom de ville ou de pays.

—Je vais vous le dire, dit froidement M. Latouche.

—Vous !

—Moi.

—Comment cela ? Comment pourriez-vous savoir ?

—C'est mon secret : eh ! bien simple d'ailleurs, comme vous pourrez en juger vous-même.

—Mais c'est pourtant impossible.

—Si peu impossible que le nom que vous cherchez c'est : Merlin.

—C'est vrai ! fit Georges qui recula dans son fauteuil et fixa sur M. Latouche des yeux dilatés de stupeur. Ah ça ! seriez-vous donc sorcier !

—Si vous voulez, à mes moments perdus. Mais je ne veux pas vous faire languir plus longtemps. Voici quelques semaines que, moi aussi, j'observe les Delaroche, auxquels j'avais trouvé des allures équivoques dès le premier moment.

—Tiens, mon beau-père m'avait fait la même réflexion.

—Ah ! monsieur votre beau-père aussi ! Donc, ayant entendu une fois une de leurs connaissances les appeler Merlin, j'ai adressé une fautive lettre, sous ce nom à M. Delaroche, en ayant soin de me trouver là, sans en avoir l'air, quand le facteur la remettait.

Mon truc a marché à souhait, M. Delaroche s'est troublé, et j'ai constaté que son ancien nom, pour des raisons encore à découvrir, lui produisait la plus fâcheuse impression. Voilà tout.

—C'est très fort, fit Georges. Et maintenant, que ressort-il de tout cela ? Car, si je vous ai ainsi parlé, c'est que, par des conversations que nous avons eues à différentes reprises, vous avez eu l'occasion de connaître, en partie, quelle sorte de projets je caresse.

Vous m'aviez un peu plaisanté à ce sujet. Je n'avais pas répondu, vous laissant entendre par là que vous aviez touché juste. J'aime, oui j'aime profondément Mlle Claire, fit Georges, dont la voix malgré l'empire qu'il voulait garder sur lui-même, se mit à trembler légèrement, et se mouilla comme d'une marée de larmes.

Or, tout ce mystère qui flotte dans la maison, ces délires étranges, ces airs épeurés, tout cela me trouble. J'ai beau me dire parfois que c'est moi qui donne de l'exagération à des objets qui n'en comportent pas, je ne puis arriver à chasser cette obsession qui s'est emparée de mon esprit, obsession qui me montre les parents de Claire coupables de quelque chose de sombre et d'inconnu. Je suis bien heureux de vous avoir rencontré pour vous demander franchement votre avis ; j'en ai besoin... Je sens que cette idée m'épuise !

—Hélas ! mon excellent ami, je regrette de ne pouvoir vous faire une autre réponse. Mais vos soupçons sont les miens. Vous avez pu le voir par cet incident que je viens de vous raconter.

—C'est juste. Alors pour vous les Delaroche seraient coupables ?

—Oui... Et je vais plus loin que vous, je précise, j'ajoute coupables d'un crime !

Ce mot redoutable tomba entre les deux hommes avec une sonorité profonde et sinistre.

Georges avait senti un frisson glacé au cœur, et il demeurait légèrement pâle.

—Qui vous fait affirmer cela ? demanda-t-il d'une voix qui tremblait un peu.

—Les délires et les hallucinations de Delaroche. Un vol ou tout autre acte délictueux ne bouleverse point ainsi le moral.

Comme médecin, vous devez facilement me comprendre.

—Vous avez raison, murmura Georges atterré.

—Alors, puisque vous me demandez un conseil, je n'en ai qu'un à vous donner : c'est de vous éloigner d'ici coûte que coûte. Jusqu'à nouvel ordre, comme vous venez de le voir, le mariage que vous avez rêvé est impossible.

Pour vous éviter des déchirements quotidiens et bien des souffrances, abandonnez le pavillon ; louez immédiatement dans les environs, plutôt un peu plus loin d'ici, et de l'autre côté de l'Arc de Triomphe, un nouvel appartement. Vous avez de ce côté la moitié de votre clientèle. Par conséquent, aucun inconvénient. Et pour vous c'est la paix et le repos.

Georges ne répondait pas, la tête baissée sur sa poitrine, tournant une petite cuiller en vermeil dans ses doigts.

—Oui, croyez-moi, reprit M. Latouche, faites ce que je vous dis. Vous me remercirez avant peu, j'en suis sûr. Il n'y a pas d'autre solution. Là, vous attendrez, vous verrez venir les événements ; car, ou je me trompe fort, ou nous aurons sous peu du nouveau.

Ah ! certes, je comprends votre chagrin ; quand on a arrangé sa vie... Et puis, je vous l'accorde, Mlle Claire est adorable, une vraie jeune fille distinguée, modeste, bonne.

Pendant qu'il parlait, Georges écrivait une larme que le nom de la jeune fille prononcé dans un pareil moment, venait de faire monter dans ses yeux.

—Mais aussi pourquoi diable ne m'avez-vous pas parlé tout de suite ? C'est toujours la même chose, ces jeunes gens !

J'aurais pu vous prévenir à temps, vous empêcher de vous engager trop avant... Je vous l'ai dit, j'avais mon opinion faite dès les premiers jours.

Georges l'écoutait vaguement pendant qu'il continuait à parler d'une voix douce, paternelle et apaisante.

Il songeait en lui-même à la terrible vérité pressentie, sinon dévoilée, à ses affreuses conséquences.

A certain moment, une phrase lui jaillit des lèvres, comme instinctivement.

—Mon Dieu ! qu'en pensera mon père ?

—Votre père, fit M. Latouche.

—Oui, M. Dubois.

—M. Dubois ! avez-vous dit ? répéta à son tour M. Latouche, au comble de la stupeur. Il s'était brusquement levé, en repoussant son fauteuil, et se tenait droit devant Georges.

—Le nom que je viens de prononcer est bien celui de mon beau-père, dit le jeune homme.

—Oh ! ce serait une rencontre vraiment extraordinaire, et dont je doute encore ; aussi est-ce avec une impatience fébrile que je vous demanderai maintenant ce que fait M. votre beau-père ?

—Il est juge d'instruction.

—C'est bien cela ! s'exclama M. Latouche.

Ah ! voilà bien la chose la plus inattendue qui me soit arrivée de ma vie ! Vous êtes le fils de M. Dubois, de ce magistrat si noble et si haut de caractère, de cet homme à l'intelligence supérieure, au savoir si étendu, qui, pendant quinze ans, a fait l'objet de mon admiration.

—Pendant quinze ans ? Que voulez-vous dire ?

—A mon tour de vous faire des confidences. Oui, j'ai approché votre père, j'ai vécu dans son rayon, j'ai exécuté ses ordres ; car je vous le dis maintenant, moi le bonhomme Latouche qui vais tranquillement faire ma partie de dominos au café du Centre, et qui ai l'air, n'est-il pas vrai, d'un rentier bien pacifique, j'ai été pendant vingt-cinq ans l'inspecteur Latouche, celui qui a arrêté Prado, Menesclou, Ravachol, la bande de Schefer, etc... etc...

Il avait dit ces paroles avec une émotion croissante et une rougure d'orgueil lui était montée aux pommettes.

—Ah ! je comprends tout, maintenant, fit Georges, ce flair avec lequel vous aviez deviné un mystère chez nos voisins, ces combinaisons étranges, cette perspicacité de coup d'œil.

—Que voulez-vous ? On n'a pas pendant la moitié de sa vie dépisté le gibier, sans qu'il en reste quelque chose.

Mais expliquez-moi donc comment vous, Georges Montbréal, avez pour beau-père M. Dubois.

—Volontiers.

Alors, le jeune homme, en quelques mots rapides, le mit au cou-

rant de l'union du magistrat avec la veuve du commandant Montbréal.

—Je comprends maintenant. Et M. Dubois est-il toujours aussi vert. Porte-t-il toujours aussi droit sa belle tête de vieux parlementaire.

—Oh ! vous le trouveriez bien changé.

—Pourquoi donc ? Des malheurs ?...

—Oui un deuil intime qui le ronge depuis des années, et qui dans, ces derniers temps, a pris des proportions plus graves.

Mon beau-père avait une fille, qui à dix-huit ans, s'est mariée contre son gré. Avec l'inflexibilité de son caractère, il ferma impitoyablement sa porte à l'enfant rebelle.

Mais peu à peu, la solitude dans laquelle il avait ainsi volontairement muré sa vie lui devint de plus en plus pesante. Il y a quelque mois, je crus le moment venu ; je plaidai chaudement en faveur de ma malheureuse sœur, et je sentis que, cette fois, le bronze s'amollissait. Mais la détente d'une rigidité de tant d'années amena sa réaction, et maintenant mon beau-père, qui avait un instant entrevu des lueurs de bonheur, est retombé dans la sombre tristesse.

—Pourquoi donc ? Sa fille refuserait-elle de se jeter dans ses bras ?

—Non, mais cette fille, dont il avait pendant une longue période dédaigné de lire les lettres, est en ce moment introuvable. Il a tenté quelques démarches qui n'ont pas abouti. M. Bernard, le notaire de ma sœur, n'a pu donner que des indications assez vagues et M. Dubois, à la fois père et grand-père, se désole et glisse au désespoir, en songeant que pour le peu de temps qui lui reste à vivre, il n'aura pas la consolation d'embrasser les siens.

—Tout cela est fort triste, en effet, dit M. Latouche. Ah ! la vie est terriblement noire pour certains ! Voyez-vous souvent votre beau-père ?

—Je vais autant que je peux chez lui ; une ou deux fois par mois.

—Verriez-vous quelque inconvénient à me permettre de vous y accompagner un de ces jours prochains ?

—Je m'en ferai, au contraire, un plaisir.

—Je suis sûr qu'il me reconnaîtra tout de suite. Et puis, dans l'affaire dont nous parlions tout à l'heure, ses conseils seraient du plus grands poids, et je serais très désireux d'échanger avec lui quelques vues à ce propos.

—C'est entendu... je vous prévendrai et nous prendrons un jour.

—Sans tarder ?

—Sans tarder, et maintenant je vais vous laisser.

En disant ces mots le docteur se leva, tendit la main à M. Latouche qui le reconduisit jusqu'au seuil en lui réitérant ses recommandations.

Georges, rentré chez lui, ne put dormir de toute la nuit.

Les idées les plus tristes passaient et repassaient dans son cerveau livré à toutes les fièvres de l'insomnie. Il sentait que la raison avait parlé par la bouche du voisin, mais il se demandait avec angoisse s'il aurait le courage de lui obéir.

S'il ne se fût agi que de lui, il eût été homme à prendre son parti, mais il songeait avec douceur à la pauvre enfant sacrifiée par la vie, à Claire qu'il adorait de tout son cœur, et à laquelle son abandon causerait une souffrance affreuse. Avec sa nature débile, à peine sortie des dernières crises d'une laborieuse adolescence, aurait-elle la force de supporter ce poids de chagrins ?

Ce serait la responsabilité d'une catastrophe possible, oui possible... il le sentait, la sûreté de ses diagnostics lui interdisant tout subterfuge vis-à-vis de lui-même.

Affreux dilemme, terrible étau qui lui broyait à la fois le cerveau et le cœur !

De solution, en dehors de celle indiquée par M. Latouche, il n'y en avait pas.

Néanmoins, l'espoir est si profondément enraciné au cœur de l'homme qu'il se cramponnait à ce faible appui en dépit de tout.

C'était la tenacité du noyé qui, jusqu'au bout, serre de ses doigts crispés la fragile touffe d'herbes qui ne peut prolonger que d'une seconde son affreuse agonie.

Le malheureux jeune homme essaya de se persuader, contre toute évidence, que les choses n'étaient pas encore aussi désespérées qu'il voulait bien le dire M. Latouche ; sans doute, son ardeur instinctive de limier l'entraînait trop loin.

Dans le prévenu il voyait déjà, par une anticipation irrésistible, l'accusé de demain.

Lui, Georges, voulait encore se réserver, attendre les événements.

Plus d'une fois, on avait vu un concours d'apparences accabler des gens tout à fait innocents au fond.

S'il en était ainsi, quel serait son désespoir, plus tard, d'avoir perdu son bonheur par une fatale précipitation ; il se leva donc sur des pensées moins sombres, résolu néanmoins à éviter jusqu'à nouvel ordre toute rencontre. En conséquence, il s'arrangea de façon à partir de très bonne heure le matin, et à ne rentrer que le plus tard possible dans la soirée.

Il accepta des dîners en ville qu'il remettait depuis longtemps, visita quelques amis.

C'était un notable changement dans ses habitudes, car il était devenu, ces derniers mois, tout à fait casanier, la pensée d'échanger quelques mots avec la jeune fille le ramenait presque chaque soir au logis.

Ces distractions forcées l'arrachaient pour un instant à ses pensées, mais, une fois seul dans sa chambre, ses tristesses le reprenaient, et il sentait qu'à ce jeu-là il ne tarderait pas à épuiser ses forces.

Un soir qu'il venait d'allumer sa lampe, un volume rouge posé sur son bureau attira son attention : C'était la partition de *Roméo et Juliette* qu'il avait, deux mois auparavant, prêtée à Claire.

Comment se trouvait-elle là ? il était trop tard pour questionner sa femme de ménage.

— Mon Dieu, c'est bien simple, se dit Georges, Claire m'aura renvoyé ma partition dans la journée par sa bonne. Mais pourquoi ?

En se posant ce point d'interrogation, il prit machinalement le volume sur son bureau.

Comme il le soulevait ainsi, des feuilles entr'ouvertes quelque chose de blanc s'échappa et tomba sur le tapis.

Georges, avec l'intuition de ceux qui aiment, sentit un frisson lui courir jusqu'au cœur.

Rapidement il se baissa. C'était une lettre dont il fit nerveusement sauter l'enveloppe.

Alors, le cœur battant, il lut, penché sur la lampe, le billet qui tremblait dans ses mains.

“ Cher monsieur,

“ Voilà déjà toute une grande semaine que je ne vous ai point vu. Je ne sais quo penser.

“ Vous n'êtes cependant pas parti ; car je me suis renseignée près de votre bonne, et puis, pourquoi ne l'avouerez-vous pas, j'ai moi-même constaté la nuit votre présence à la lumière qui filtrait entre les rideaux de votre chambre.

“ Alors que puis-je imaginer ? J'ai essayé de patienter, me disant qu'avec le caractère sérieux et délicat que je vous connais, vous deviez obéir en agissant ainsi à des motifs d'ordre supérieur.

“ Mais maintenant je n'en puis plus !

“ Cette incertitude me fait un mal affreux, il ne faut qu'un mot de vous, j'en suis sûre, pour me rassurer ; écrivez-moi ce mot... ou plutôt, si cela vous est possible, venez me le dire vous-même. Ce que je fais est incorrect, je le sais ; et vous le jugerez peut-être avec sévérité ; mais il n'en faut pas trop montrer, voyez-vous, vis-à-vis de ceux qui souffrent.

“ Votre petite malade,

“ CLAUDE DELAROCHE. ”

Pendant qu'il lisait ces quelques lignes qu'un brouillard faisait danser devant lui, et qui se confondant à tous moments, s'enchevêtraient l'une dans l'autre, rendant la lecture impossible, Georges éprouvait au cœur la sensation aiguë d'une lame d'acier qu'on y aurait enfoncée.

De lourdes larmes brûlantes tombaient coup sur coup sur le papier, noyant les mots.

Brusquement, il pressa le billet contre ses lèvres avec un sanglot, et l'y maintint collé éperdument.

Il tournait dans la chambre, suffoqué, pris comme d'un besoin de se jeter à genoux, de demander pardon.

Il ouvrit la fenêtre.

La nuit était noire et chaude. En face, le pavillon des Delaroches découpait sa masse sombre flanquée d'une tourelle.

Il se tourna du côté où il savait que se trouvait la chambre de la jeune fille, et tendant les bras d'un geste à la fois passionné et impuissant :

— O mon pauvre ange, murmura-t-il, je t'adore, je t'adore !

Et sa voix prenait une sonorité ardente et contenue dans la nuit lourde.

A ce moment, il lui sembla apercevoir une blancheur immobile dans l'ombre à la fenêtre de la tourelle.

Son cœur se gonfla jusqu'à briser sa poitrine.

Il oublia toute prudence, et à demi-voix jeta dans l'obscurité :

— Claire, est-ce vous ?

Mais, à ce moment, la fenêtre jusque-là sombre s'éclaira brusquement de la flamme d'une bougie, et la jeune fille apparut à Georges, vraiment idéale dans ce cadre inattendu.

Elle le regardait, un sourire suave aux lèvres, puis elle mit l'index en travers de ses lèvres pour recommander le silence.

Georges la dévorait des yeux, la trouvant plus belle après cette longue absence.

A ce moment, de son bras étendu elle désigna le jardin.

Georges comprit... Cela voulait dire, sans doute, qu'elle allait y descendre, et qu'il eût à faire de même de son côté.

En effet, la bougie se retira presque aussitôt, s'éloigna au travers de la chambre et tout retomba dans l'ombre.

Le jeune docteur, soulevé d'impatience, descendit, ouvrit avec

précaution la porte du jardin, car il fallait prodiguer la prudence dans des circonstances aussi ténébreuses.

Il s'avança dans les allées sombres jusqu'à l'endroit où, dans une courbe de la haie qui séparait les deux propriétés, on avait placé un banc circulaire. C'était là qu'il avait l'habitude dans les premiers temps de bavarder avec Claire et sa mère.

Rapidement, il fit un retour sur lui-même.

Comme tout cela était loin déjà ! Comme la vie met peu de temps à compliquer les choses, et combien rapidement l'abîme se creuse entre les bonheurs de la veille et les angoisses de demain.

Il était à peine arrivé... Une robe blanche se distingua dans les ténèbres.

Il se pencha, l'âme palpitante... puis une même exclamation jaillit :

— Georges !

— Claire !

Ce fut tout, et ils se tinrent un moment éperdument enlacés, dans cette pureté d'abandon que connaît seul le grand amour !

La minute pendant laquelle dura cette étreinte ils crurent certainement l'avoir vécue hors de la terre, dans les profondeurs mêmes du ciel !

— Enfin !... fit la jeune fille qui la première se ressaisit et put sortir ce mot de sa gorge suffoquée.

En même temps elle retenait les mains de Georges dans ses mains, en les attirant vers elle d'une pression lente et douce, comme si elle avait besoin de se bien pénétrer encore de la réalité.

— Pourquoi m'avoir fait tant de peine ? reprit-elle.

Si vous saviez ce que j'ai enduré ! Chaque matin, chaque soir, vers l'heure à laquelle j'avais l'habitude de vous voir, la fièvre me prenait, je grelottais, des sueurs me couraient sur le corps, et j'étais si faible que j'étais obligée de m'asseoir presque à chaque pas.

— Chère petite adorée !... s'écria Georges en l'inclinant doucement vers lui, et en la baisant sur ses cheveux d'or cendré, d'où émanait une odeur subtile et vague de violette lointaine qui lui brisait l'âme.

— Que pensez-vous de la lettre que je vous ai écrite ? C'est très mal, n'est-ce pas ? Je le sais, mais je n'avais pas d'autres moyens. J'ai bien fait, voyez-vous, puisque maintenant je suis heureuse. Oh ! heureuse plus que tout.

D'autres vous demanderaient peut-être des explications, Georges ; mais il me semble à moi quand on aime que l'âme a des pressentiments qui rendent inutile toute phrase. Tout à l'heure, à la façon dont vous m'avez serrée sur votre cœur, j'ai senti avec toute la force de la vérité que vous m'aimiez.

Eh bien, moi je ne demande pas autre chose...

C'était une musique, le glissement d'un archet d'or sur un violon de cristal, cette voix d'enfant tendre et pure, qui racontait dans la nuit son amour.

Georges s'en enivrait, et, à demi penché sur la haie qui les séparait, se sentait bercer sur les flots d'un rêve qu'il aurait voulu infini.

A ce moment, une lumière qui s'alluma dans la façade des Delaroches les fit trembler.

— Si l'on nous voyait... Laissez-moi, Georges, il faut que je rentre.

— Je ne vous retiendrai pas, mon ange, j'ai autant et plus que vous souci de vous-même. Un mot seulement avant de nous séparer. Oui, vous avez eu raison tout à l'heure, Claire, de croire en moi, sans me demander d'explications. Le battement de mon cœur vous a suffi. Merci !

Ces explications, d'ailleurs, je n'eusse pu vous les donner, il s'agit de choses auxquelles vous devez rester étrangère. Mais, écoutez, quoi qu'il en soit, quoiqu'il arrive, promettez-moi solennellement de ne jamais douter de moi, comme je vous jure devant Dieu que je suis à vous pour toujours.

Notre amour verra peut-être des jours difficiles, mais, forts de notre foi, nous pourrons tout braver, jusqu'à la mort s'il le fallait.

— Je vous le promets, Georges, fit gravement Claire, que la voix vibrante et mystérieuse du jeune homme avait pénétrée d'un frisson étrange et profond.

Leurs mains dans l'ombre se serrèrent.

Rapidement la séparation se faisait.

Un instant, ils demeurèrent immobiles ; puis d'un même élan spontané tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Mais ce n'était plus l'ivresse de tout à l'heure ; l'adieu prochain les enveloppait d'angoisse, la vie avec ses inconnues menaçantes venait de les ressaisir, et ce fut tristement qu'ils échappèrent un baiser...

Dans un glissement de blancheur, Claire s'en alla.

Georges, le front penché, remonta à pas lents dans sa chambre.

Le surlendemain du jour où avait lieu cette scène d'amour, pleine de sombres appréhensions, les Delaroches s'étaient mis à table vers sept heures. Une place restait encore vide, celle de Claire.

— Pourquoi ne descend-elle pas, fit M. Delaroches, elle sait bien que c'est l'heure.

—Oh ! ce n'est pas son estomac qui pourrait le lui dire, elle n'a jamais faim.

—Comme toutes les jeunes filles d'aujourd'hui.

—C'est-à-dire qu'elle allait mieux dans le temps, mais avec toutes les scènes que tu lui ménages, sa santé s'est encore une fois détraquée.

—Est-ce ma faute ?

—Oui, c'est ta faute. Ce n'est pas la peine d'être un homme pour manquer à ce point d'énergie. Il y a des jours où tu me fais pitié.

—Que veux-tu, je ne peux pas. C'est toujours la chose... C'est plus fort que moi.

—Alors il ne fallait pas la faire.

—Ah ! si ce n'avait pas été toi qui...

—C'est cela, défendez-vous, maintenant.

—Oui, je me défendrai. C'est toi qui m'as poussé, jour par jour, en me sifflant aux oreilles comme une vipère... Je t'ai écouté, et, maintenant, j'ai une vie affreuse... je tremble jour et nuit... j'entends et je vois des choses à faire dresser les cheveux.

—Tais-toi, la voilà, fit Mme Delaroche en poussant violemment du coude son mari.

C'était Claire, en effet, qui entra, d'une pâleur de cierge, la démarche languissante, les yeux très brillants.

Elle avait entendu dès l'antichambre, à la rumeur des voix, que ses parents se disputaient et elle remarqua l'altération des traits de son père.

Elle en éprouva une souffrance si vive qu'elle ne put s'empêcher de lui dire en se penchant pour l'embrasser :

—Tu souffres, père ?

—Non... rien... mon enfant, répondit Delaroche avec un sourire forcé.

Ce baiser pur de vierge, imprimé sur son front, faisait descendre au fond de son âme rude de simple des fraîcheurs infinies. Une seule de ces caresses avait parfois brusquement chassé des affres qui duraient depuis des heures !

D'une entente commune, les deux époux parlèrent d'autre chose.

On mit la conversation sur les prochaines fêtes du Bois, annoncées par les journaux ; puis on parla des œuvres pieuses auxquelles participait Mme Delaroche, et des menus pots du jour.

Un mot mit la conversation sur Georges Montréal.

Tout de suite Mme Delaroche prit un air d'hostilité. Elle était étonnée de la façon dont ce jeune homme, qui semblait bien élevé, en agissait avec les gens chez lesquels il était reçu.

—C'est vrai, on ne le voit plus, avança lourdement Delaroche.

—Oh ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, il peut avoir des empêchements momentanés.

—Alors que veux-tu dire, mère ? fit Claire qui pâlit légèrement.

—Ceci : que j'ai rencontré deux fois M. Montréal cette semaine, et que j'ai vu clairement qui m'évitait.

—Tu t'imagines sans doute...

—Je ne m'imagine rien. Il y a des airs qui ne trompent pas ; et ta mère est une fine mouche. Tu peux t'en rapporter à elle.

—Pourquoi gratuitement commettrait-il une impolitesse ?

—Est-ce que je sais moi ? Peut-être sommes-nous de trop petites gens pour lui ; Monsieur le docteur est fier. Cela l'ennuie de saluer une pauvre femme comme moi qui ne porte pas des falbalas de grande dame.

—Oh ! ma mère, tu es ingrate, fit Claire d'un ton révolté.

—Oui, je comprends, tu le défends... Et bien ! tu as tort. Pourquoi ferions-nous des platitudes ? Dieu merci, nous ne sommes pas gens à supplier à genoux un monsieur d'épouser notre fille.

Libre à lui de chercher ailleurs, s'il croit trouver mieux ; nous ne serons pas gênés, pour le remplacer. La porte est ouverte, il peut s'en aller. Bon voyage ; seulement, je ne serais pas fâchée de lui dire ma façon de penser quand je le verrai...

—Maman, je t'en supplie !

Claire avait écouté jusque-là, mais ses forces le trahissaient, elle n'en pouvait plus.

Ce brutal piétinement du sentiment sacré qu'elle portait au cœur l'avait déchirée d'une souffrance aiguë.

—Tu ne vois donc pas que tu lui fais de la peine, cria Delaroche à sa femme, d'une voix bourrue.

—Oh ! ma pauvre enfant ! fit Mme Delaroche subitement transformée ; et elle se précipita vers sa fille, qu'elle voulut enlacer dans ses bras.

Mais la jeune fille la repoussa doucement.

—Permettez-moi, ma mère de monter dans ma chambre, je suis un peu faible ce soir, dit-elle d'une voix froide, et se levant lentement, elle traversa la salle à manger et se retira.

Arrivée dans sa chambre, une immense tristesse la saisit. Elle posa la bougie sur le guéridon voisin, et se laissa tomber dans un fauteuil, les bras pendants. Là elle pensa.

Mille sentiments confus se pressaient dans son cœur agité, et elle se laissait emporter dans ce tourbillon de pensées sombres sans avoir la force de réagir.

Elle demeura longtemps ainsi.

Tout à coup il lui sembla entendre monter d'en bas un bruit de voix irritées.

C'était sans doute la scène de tout à l'heure, interrompue par son entrée, qui reprenait maintenant.

Les éclats de voix devinrent plus violents.

Saisie, elle se leva, entr'ouvrit la porte, tendit l'oreille.

Alors des lambeaux de phrases étranges, lancés d'une voix rauque par son père, lui parvinrent à travers l'escalier ténébreux.

—Non, non, entends-tu, je n'en veux plus !... Croire que tout le monde lit votre secret... S'attendre à toute heure à une catastrophe... S'imaginer, en voyant certaines gens, qu'ils vont vous arrêter... se réveiller la nuit comme dans un cauchemar, quand une voiture s'arrête devant la porte et ramène un voisin... Cette vie-là, c'est l'enfer !... Je ne peux plus rester ici, je ne peux plus !... Demain, nous partirons, tu entends, demain.

La voix se tut.

Claire écoutait encore, béante de stupeur.

Alors elle passa la main sur son front qui lui semblait près d'éclater, et rentra dans sa chambre.

La bougie éclairait en plein le christ d'ivoire suspendu à la muraille, au-dessus de son lit.

Alors, défaillante, elle s'abattit sur les genoux, et tendant les bras vers le Sauveur, dans un élan de terreur et d'éperdue supplication :

—Mon Dieu, mon Dieu, Seigneur de miséricorde et de bonté, ayez pitié de moi !... Ayez pitié de moi !...

Et, glissant sur le parquet, elle s'évanouit.

IV

Cependant la tristesse qui depuis quelque temps s'était emparée de M. Dubois s'accroissait chaque jour, devenait l'état latent de son âme esseulée.

L'impression qu'il avait ressentie tout à coup à Compiègne, en constatant la disparition des saltimbanques dont il voulait avoir l'enfant, s'était greffée sur celle déjà éprouvée dans l'après-midi du même jour, et avait gravé en son esprit un sillon profond.

L'isolement dont il souffrait maintenant qu'il était vieux et las de la vie, lui paraissait plus cruel encore.

Il considérait cette souffrance un peu comme le châtiment mérité de son intransigeance, de ses duretés d'autrefois, et il aurait voulu pouvoir racheter ces fautes de cœur.

La perspective de quitter cette terre de misères, un jour prochain peut-être, sans qu'une main aimée lui fermât les yeux l'épouvantait presque, à cette heure sombre.

Et, en cette journée inoccupée, pendant cet après-midi que, tristement assis dans un fauteuil bas de son salon vide et silencieux, le ressouvenir amer des joies familiales éprouvées jadis lui revenait encore avec plus d'acuité, maintenant qu'elles n'existaient plus, il se sentait envahir par une tristesse plus douloureuse cent fois que la mort même.

La mort, n'est-ce point la fin des souffrances, des misères humaines, des deuils, de tout enfin ?

En cet instant, où par la fenêtre entr'ouverte, il laissait errer son regard morne sur tout ce qui souffrait, aimait et vivait autour de lui, il sentait mieux sa détresse morale, son isolement, il aurait voulu disparaître, mourir tout d'un coup.

Oh ! oui, mourir pour ne plus penser, pour ne plus souffrir ; mourir, puisqu'il n'avait plus d'enfant !

Un coup de sonnette le tira subitement de ces amères réflexions.

Il se leva précipitamment, fiévreux, et comme agité d'un pressentiment.

Deux minutes plus tard, la gouvernante qui avait autrefois servi de femme de chambre à sa fille annonça MM. Latouche et Montréal.

M. Latouche, ce nom, présentement, ne lui rappelait rien de précis.

Cependant il lui semblait l'avoir entendu prononcer déjà autrefois, il y avait longtemps de cela.

Mais il avait, dans sa difficile carrière de magistrat, coudoyé tant de gens qu'il ne savait plus.

Cependant, dès qu'il vit entrer, derrière son beau-fils, le voisin des Delaroche, son visage s'éclaira tout à coup d'une lueur de souvenir.

L'allure quelque peu militaire du rentier, son apparence robuste encore, ses traits fins et énergiques, son regard perçant, et aussi le ruban rouge qui ornait sa boutonnière, tout cela précisa subitement le personnage dans l'esprit du juge d'instruction.

Il s'avança, la main tendue, et, avec l'affabilité du supérieur pour un inférieur, justement et particulièrement estimé, il dit :

—Comment, vous, mon cher Latouche ? car c'est bien vous, n'est-ce pas, qui m'avez autrefois si souvent aidé, je ne me trompe pas ?

—Oh ! vous avez bonne mémoire, monsieur, une mémoire de juge

d'instruction, répliqua finement M. Latouche, car c'était lui, en effet.

Il reprit, plus cérémonieusement :

—J'ai eu l'honneur, effectivement, de vous être adjoint bien souvent autrefois, et je suis particulièrement heureux que vous ayez bien voulu vous le rappeler.

—Mais, fit M. Dubois l'interrompant presque, et se tournant vers son beau-fils, comment se fait-il que vous veniez avec Georges ? Vous vous connaissiez donc ?

En disant cela, il indiqua des sièges à ses visiteurs, et reprit sa place dans son fauteuil, enchanté de cette diversion qui, tout d'abord, le distrayait, et qui, peut-être, allait aussi fournir à l'activité dévorante de son esprit fiévreux des aliments nouveaux, un dérivatif puissant à sa tristesse.

Le jeune médecin prit alors la parole lentement :

—Mon Dieu, il serait sans doute superflu, mon cher père, de vous expliquer longuement à cette heure, comment M. Latouche et moi nous sommes entrés en relations.

Qu'il vous suffise de savoir que monsieur — et il désigna l'ex-inspecteur de police — est mon proche voisin à Passy.

Comme moi, il a fait connaissance avec les gens dont je vous avais parlé déjà, chez qui vous avez, d'ailleurs, dîné une fois, et qui ont, vous vous en souvenez, une fille charmante, Mlle Claire.

—Mais je ne vois pas bien quel rapport cela peut avoir avec la visite, agréable, d'ailleurs, que M. Latouche me fait aujourd'hui, riposta M. Dubois.

—Attendez, mon père.

Le hasard, qui se mêle de bien des choses, a mis, comme je vous le disais tout à l'heure, M. Latouche en relations avec les Delaroche, puis avec moi.

Et naturellement, comme a tout le monde, et comme tous ceux qui aiment, j'ai parlé chaleureusement à M. Latouche de Mlle Claire. J'ai laissé entendre que, volontiers, je l'épouserais.

—Oui, vous m'en aviez, en effet, manifesté l'intention sérieuse.

—Malheureusement, j'ai dû, depuis cette époque, réserver, ou plutôt ajourner, la décision que j'étais tout prêt à prendre.

—Vraiment ? et pourquoi cela ?

—Voici la chose en quelques mots, fit l'ancien inspecteur de police, qui reprit alors la parole sur un ton bas et confidentiel, absolument comme s'il lisait un rapport criminel :

Vous savez, monsieur le juge, que lorsqu'on a été, comme moi, policier pendant trente ans, on renonce difficilement à cette habitude d'observation, de curiosité, si vous le voulez, et même d'enquête mystérieuse, qu'on a contractée dans la pratique journalière d'une profession attachante entre toutes.

Le chien de chasse, bien qu'il vieillisse, sent toujours le gibier.

Or, sans le vouloir, presque inconsciemment, par routine de métier, et ma foi, non sans plaisir, on observe, on étudie les gens qui vous entourent, on cherche le gibier enfin.

Fidèle à cette coutume, et sans pouvoir vaincre ou refréner mes instincts professionnels j'avais donc observé mes voisins, sans rien trouver ou pressentir d'intéressant dans leur vie, lorsque le hasard me fit tomber, il y a dix mois environ, chez les Delaroche.

Tout d'abord, j'eus comme la prescience de quelque chose d'anormal ; ni l'homme ni la femme ne me revenaient absolument.

Je voulus savoir, fixer mon incertitude, donner un corps à mes préventions :

M'introduire chez eux, me lier avec le mari fut un jeu pour moi, vous le pensez bien.

Mais, en dépit de toutes mes observations, je ne découvrais rien, lorsque tout à coup une circonstance futile sembla me mettre sur une piste.

—Ah ! ah ! vraiment vous croyez ? ne put s'empêcher de dire M. Dubois dont les instincts de chasseur d'homme reprenaient le dessus, et que l'histoire racontée par l'ex-inspecteur commençait à intéresser beaucoup.

—Oui, oui. Et pour me résumer, voici ce que j'ai appris, ou plutôt découvert :

Les Delaroche qui, en somme, vous intéressent particulièrement, puisque le docteur, votre beau-fils, veut entrer dans leur famille, ne se nomment pas en réalité Delaroche, mais bien Merlin.

—Oh ! mais avez-vous la certitude de ce que vous avancez là ?

Un changement de nom aussi radical a toujours une cause grave.

—Parfaitement, je suis sûr de cela maintenant.

De plus, ils ont quitté ce nom pour prendre celui de Delaroche juste au moment où ils abandonnent tout à coup les environs de Paris, où ils possèdent une propriété, et cela, pour venir habiter ici.

Ensuite pendant sa maladie, M. Delaroche, dans ses accès de délire, répétait souvent ce nom de Merlin, cela vous le savez bien, docteur, et vous en avez été frappé comme moi.

—C'est vrai, fit Georges Montbréal.

—Puis, en quittant Nogent, ils ont paru devenir subitement beaucoup plus riches,

Leur aisance s'est notablement accrue du jour au lendemain, et cela s'explique toujours difficilement.

Enfin, questionnés adroitement, et à plusieurs reprises, au sujet de la propriété qu'ils habitaient autrefois, ils feignent de ne point comprendre, et aussi de ne point savoir ce qu'on veut leur dire lorsqu'on prononce le nom de Merlin.

En somme tout cela n'est pas clair, ces gens-là ont certainement quelque chose de grave à cacher.

—Peut-être, fit M. Dubois, dont le front se barra d'une ride profonde, sous l'effort de la pensée.

—D'ailleurs, reprit M. Latouche, je n'aurais peut-être pas poussé plus loin mon enquête si le docteur Montbréal ne m'avait fait part de ses projets matrimoniaux.

Les recherches que j'avais commencées par habitude, je les ai continuées par sympathie pour votre fils, et maintenant je voudrais les compléter par amour de la justice, et un peu aussi de la police !...

—Vous avez absolument raison, dit M. Dubois, et peut-être allez-vous, non-seulement éclairer la justice, et l'aider à punir des coupables, mais aussi rendre à notre famille un important service en empêchant la mésalliance de l'un de ses membres.

Comme il achevait, la porte s'ouvrit, et la gouvernante annonça Me Bernard et M. Fil-d'Acier.

A ce nom bizarre, le juge d'instruction leva la tête, étonné, attendant avec une curiosité inquiète l'entrée du personnage ainsi dénommé.

Elle eut bientôt lieu. Derrière le vénérable Me Bernard, type du parfait notaire, apparut la franche et loyale figure de l'ex-sergent de chasseurs.

Il était vêtu, ce jour-là, très simplement de vêtements sombres, d'une coupe sérieuse ; et, vraiment, il n'avait pas mauvaise tournure, sous ses habits de pékin qu'il était peu habitué à porter.

Tout d'abord, et ce qui porta l'étonnement du juge d'instruction à son comble, il s'avança vers Georges Montbréal et lui pressa la main.

Le docteur lui rendit cette pression en l'accompagnant de cette phrase sympathique :

—Eh bien, mon brave Fil-d'Acier, vous allez donc tout à fait bien ?... Ce bras ?...

—Oh ! solide comme avant, grâce à vous, docteur.

—Ah ça ! mais vous vous connaissez donc tous ? demanda M. Dubois, stupéfait maintenant.

—Je me flatte, en effet, de connaître ce brave et loyal cœur, répliqua chaleureusement Georges,

—Et moi aussi, amplifia Me Bernard.

—Ah ! vraiment, mais alors je suis heureux à mon tour que vous m'ayez amené monsieur.

En disant cela, le juge d'instruction se leva et vint spontanément serrer la main de Fil-d'Acier.

Puis il reprit, se tournant vers le notaire :

—Mais dites-moi, cher maître, quel motif vous amène ?

—Je vais vous le dire, sans perdre un instant.

Et je vous recommande, cher monsieur, de m'écouter avec attention, car, bien qu'un peu long, le récit que je vais vous faire vous intéresse tout particulièrement ; peut-être même touche-t-il de près à vos affections.

Ici, le notaire fit une pause, s'installa très confortablement dans le fauteuil qu'il avait choisi et commença en racontant succinctement l'histoire de Fil-d'Acier, que d'ailleurs nos lecteurs connaissent déjà.

Après avoir établi de quelle façon Pierre Lorrain était le frère nourricier de Gaston de Serlay, le fils de Marguerite Dubois, il en arriva au récit de l'enlèvement de l'enfant, puis à l'exposé de la résolution généreuse qu'avait prise le jeune homme de retrouver le gamin.

Il dit ses recherches dans les villes où il séjournait en qualité de saltimbanque, ses renseignements relativement aux gens chez qui Mme de Serlay avait pris pension.

Il énuméra les démarches successives du jeune homme pour informer la jeune mère du rapt de Gaston, son étonnement en apprenant le départ subit des propriétaires de Nogent et la disparition de la jeune femme, enfin ses craintes et ses soupçons.

Il parla aussi de la visite domiciliaire nocturne faite par Fil-d'Acier en compagnie de Zanzibar, visite qui s'était tragiquement terminée par la blessure du jeune homme.

A ce moment, le juge d'instruction, profondément troublé par ce récit, où il était à chaque instant question de la fille adorée qu'il pleurait maintenant tous les jours, devint pâle comme un mort, et d'une voix qui tremblait il demanda :

—Et où est-elle ?

—Attendez, monsieur, répliqua Fil-d'Acier, et si vous me le permettez, laissez-moi achever ce que M. Bernard a commencé de vous dire.

—Je vous écoute, monsieur, mais par grâce abrégez, car je souffre.

—Eh bien ! lorsque je fus emporté tout sanglant par le brave

Zanzibar qui réussit à sortir de la maison maudite de Nogent, je fus transporté d'abord chez les Marckesy, où j'étais employé.

Mais le lendemain, une jeune Américaine richissime, à qui j'ai rendu un léger service, et qui veut bien me porter intérêt, prévenue par mon compagnon, vint me chercher en voiture, et m'emmena chez elle, à Paris, rue Pierre-Charron, où elle me fit soigner.

Le médecin qui me guérit ce fut M. Montbréal, et jamais je ne saurais trop le remercier.

En disant cela Fil-d'Acier désigna Georges.

—Ceci vous explique, mon cher père, comment j'ai connu ce brave garçon, dit celui-ci.

Fil-d'Acier continua :

—Un jour pendant ma convalescence j'entendis parler des Delaroches, puis des Merlin ; ces deux noms m'avaient frappé, vous saurez tout à l'heure pourquoi.

—J'ai peur de commencer à comprendre, dit M. Dubois d'une voix altérée.

—Or, une fois guéri, je mis à exécution un plan conçu pendant mon inaction forcée.

Je partis chez moi, d'abord pour revoir mes parents, que je n'avais pas embrassés depuis de longs mois déjà, et aussi pour essayer d'obtenir d'eux quelques renseignements touchant Mme de Serlay.

C'est ainsi que j'appris le nom de Me Bernard, notaire à Paris.

Je revins en hâte, et j'eus vite fait de trouver l'adresse de monsieur.

Reçu par lui, je lui racontai ce que vous venez d'entendre, je lui fis part de mes soupçons et j'implorai son aide.

Or, M. Bernard pouvait justement compléter mes renseignements, et devait, malheureusement aussi, donner plus de corps à mes craintes.

Il m'apprit notamment que deux ou trois jours avant sa disparition Mme de Serlay avait retiré de chez lui une somme de quatre-vingt-dix mille francs en valeurs au porteur et en espèces.

—Que vous disais-je ? s'écria M. Latouche s'exaltant.

—Oh ! attendez ! fit Georges, vous allez trop vite.

—Que non ! Les faits sont évidents et parlent d'eux-mêmes.

Mme de Serlay retire quatre-vingt-dix mille francs, retourne à Nogent — car nous savons maintenant que c'était là — montre cet argent à ses propriétaires, les Merlin, et trois jours plus tard, elle disparaît.

Or, singulière coïncidence, à cette époque même ces gens déménagent précipitamment, en abandonnant leur propriété, leur mobilier, le linge, la vaisselle, etc., etc.

Puis ils changent de nom, ceci est à peu près prouvé, et enfin viennent s'installer à Passy, où ils mènent plus grand train qu'autrefois, ce qui leur suppose plus d'argent.

Après cela, ils ne reconnaissent plus personne, font même les ignorants quand on leur parle des Merlin, ou de Nogent.

Cependant, ils se rendent de nuit dans leur propriété, et dans leur affolement, en y trouvant quelqu'un, tirent des coups de revolver et blessent un brave garçon.

Enfin et semez-vous bien de ceci, monsieur Dubois, c'est d'ailleurs votre beau-fils qui m'en a instruit : le jour où vous êtes fatalement appelé par l'amour du docteur à entrer en relations avec ces gens, il se produit un événement bizarre.

Au dessert, attendri par l'image d'une jeune fille que vous trouvez charmante, et qui l'est, en effet, vous parlez en termes émus de votre enfant disparue, vous la nommez ; aussitôt, le mari, M. Delaroches, ou mieux Merlin, pâlit, perd contenance et, finalement, tombe frappé de congestion.

Puis, votre beau-fils le soigne, et, pendant les accès de délire, le malade prononce inconsciemment et à plusieurs reprises : Merlin, ... Marguerite, ... Nogent, fortune, fortune ! ...

Eh bien ! en présence de ces faits indéniables, et qui paraissent devoir s'enchaîner avec une logique douloureuse, mais indiscutable, je ne crains pas d'affirmer que Mme de Serlay a été la victime d'un crime !

—C'est aussi ma conviction, maintenant appuya Fil-d'Acier.

—Oh ! vous employez-là, monsieur Latouche, un bien grand mot fit le docteur Montbréal, qui semblait mal à l'aise.

D'autant plus que s'il y avait crime, il faudrait en accuser les parents de celle que... de Mlle Claire enfin !

En disant cela il se leva brusquement, en proie à une exaltation pénible.

—Et, je ne puis y croire, en vérité ; non, non, je me refuse à croire, continua-t-il véhémentement, qu'une créature si bonne, si douce et si loyale soit la fille d'un assassin !

Vous êtes, vous, messieurs, des policiers... et vous avez un peu trop l'habitude de transformer les soupçons en certitude immédiate.

Il vous suffit que telles apparences graves s'élèvent contre un homme pour que, aussitôt, cet homme devienne un coupable.

Mais, arrêtez, je vous en prie, pour celle que j'aime et que vous outragez, pour moi aussi, car je souffre... je souffre horriblement !

Surpris par cette violente sortie, les assistants étaient demeurés muets, observant anxieusement le jeune homme qui, ainsi qu'il venait de le dire, paraissait souffrir réellement.

Aussi M. Dubois jugea-t-il prudent d'adoucir, sinon d'effacer, l'impression douloureuse qu'avait produit sur l'esprit du docteur l'affirmation trop nette de M. Latouche, bien qu'il éprouvât lui-même une véritable angoisse de cœur.

—Sans doute, dit-il, faisant un effort de volonté pour paraître calme, M. Latouche exagère, bien qu'il y ait quelques présomptions.

—Et puis, interrompit vivement Georges, qui vous dit, messieurs, que ma sœur, très malheureuse, n'a pas voulu, de son propre gré, qu'on ignorât toujours le lieu de sa retraite ?

Cette hypothèse qui, au fond, contenait un reproche indirect à l'adresse de M. Dubois, parut un instant convaincre les auditeurs du jeune médecin.

—En effet, cela est possible, dit M. Latouche, tout en lançant à Me Bernard un regard significatif.

En même temps, il se leva comme pour prendre congé, et chacun imita son exemple.

Mais ce n'était qu'une manœuvre qui, d'ailleurs, réussit à merveille.

Georges, croyant l'entretien terminé, serra la main à tout le monde et sortit en disant :

—Vous pouvez compter, messieurs, que je vais essayer d'éclaircir tout cela ; j'y suis d'ailleurs trop intéressé pour rien négliger.

Dès qu'il fut parti, le notaire, qui avait compris la secrète pensée de l'ancien inspecteur de police, reprit la parole :

—Je n'ai pas voulu, dit-il, en présence du chagrin que causait au docteur notre discussion, m'appesantir sur ces choses douloureuses ; mais je tiens à vous soumettre maintenant une nouvelle idée qui m'est venue.

Ne pensez-vous pas, mon cher Dubois, qu'il pourrait y avoir séquestration de personne ?

—Oui, oui, cela est encore possible, appuya Latouche.

—En tout cas, ajouta Fil-d'Acier, il faudrait savoir.

—C'est mon plus cher désir, croyez-le, messieurs, répliqua le juge d'instruction d'un accent ému.

Aussi vais-je vous charger, mon cher monsieur Latouche, d'une mission délicate qui, tout en vous offrant l'occasion d'employer utilement votre intelligence et votre science professionnelle, vous permettra de me rendre un service inappréciable.

Je ne puis, vous le comprenez, mêler officiellement, du moins quant à présent, la justice à ces choses qui me touchent de si près ; mais je vous donne officieusement tous pouvoirs possibles pour mener activement l'enquête nécessaire et découvrir la vérité.

Je mettrai des agents à votre disposition, si vous le désirez.

Je vous prie, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Fil-d'Acier, de faire tout le possible de votre côté pour aider M. Latouche.

Déjà vous avez droit à ma reconnaissance, elle ne fera donc que s'augmenter, et j'espère bien pouvoir la manifester un jour.

Puis il se tourna vers le notaire, et continua d'une voix fatiguée, un peu tremblante même :

—Quant à vous, mon cher maître, je ne puis que vous remercier de m'avoir amené ce brave garçon. Tout en vous priant de continuer à recueillir tous renseignements qui vous parviendraient touchant cette affaire.

—Comptez sur moi, cher monsieur, répondit Me Bernard, en serrant longuement la main fiévreuse du juge d'instruction.

Ensuite, les trois hommes prirent congé ensemble.

En sortant Fil-d'Acier retrouva sur la porte son fidèle Zanzibar, et sur l'invitation de M. Latouche, tous trois se dirigèrent vers un café voisin pour y causer, tandis que le notaire, soucieux, retournait à son étude.

Pendant ce temps, et dès que ses visiteurs l'eurent laissé à lui-même, M. Dubois se rendit dans son cabinet de travail, et tout en réfléchissant, écrivit lentement quelques notes.

Les faits racontés par Fil-d'Acier l'avaient étrangement frappé. Il semblait maintenant pressentir la cruelle vérité, et s'efforçait, tout en écrivant, de relier le plus possible les assertions, les hypothèses et les événements divers dont chacun lui avait fait part.

Puis, tout à coup, une idée bizarre vint se greffer, pour ainsi dire, se rattacher d'elle-même aux autres.

L'enfant vu à Compiègne, son air craintif, mystérieux aussi, quand il avait cru pouvoir répondre sans être épié, puis le départ subit des saltimbanques ; et cette chose qu'il avait apprise, que le soir même de son séjour dans la petite ville un enfant avait demandé dans plusieurs hôtels à voir un vieux monsieur dont le signalement répondait au sien très exactement.

Et voilà que, subitement, à force de penser à toutes ces choses, mais sans qu'il osât encore y croire, la vérité lui apparut, claire, lumineuse et puissante, comme un rayon de soleil transpercé et dissipé tout à coup les ténèbres après l'orage.

Oui, cet enfant, c'était sans doute celui de sa fille regrettée, disparue ! ...

Celle-ci était séquestrée, ou bien elle avait été assassinée, et son enfant, c'est-à-dire son petit-fils à lui, avait été vendu à des saltimbanques.

Horrible hypothèse, cruelle énigme qui maintenant torturait, déchirait son cœur, martelait son cerveau, et qu'il voulait éclaircir au plus vite.

Ah ! si c'était vrai, malheur, malheur aux coupables !

Oui, malheur à eux, car il les atteindrait, fût-ce au bout de la terre !

Et il continua de songer, entassant déductions sur réflexions, rebâtissant à l'aide des quelques documents apportés, par des collaborateurs de bonne volonté, tout un sombre roman, un drame terrible, où la seule créature qui lui tint vraiment au cœur avait joué le triste rôle de victime.

Puis il fut ramené à penser à ces collaborateurs, suscités pour ainsi dire par la Providence.

L'un d'eux, surtout, sollicitait son esprit d'observation, c'était ce Fil-d'Acier, cet être tout d'élan, de courage et de loyauté ; cette âme d'élite, issue du peuple, et qui s'était affinée d'elle-même.

Un saltimbanque !... Voilà qui réduisait à néant la thèse des hiérarchies sociales.

Un saltimbanque !...

Ce garçon valait qu'on l'étudiât.

V

Il était à peu près cinq heures du soir.

Dans le petit pavillon qu'habitait les Delaroche, à Passy, tout était bouleversé.

Les meubles ouverts laissaient bâiller leurs tiroirs vides ou à peu près.

Sur le plancher gisaient, dans un pêle-mêle étrange, du linge, des chaussures, des cartons à chapeaux, des objets de toilette.

Au milieu du salon et de la salle à manger, deux grandes malles ouvertes, et déjà à moitié pleines, attendaient que l'on complétât leur chargement.

Parmi ces objets qui attestaient d'un départ très prochain, aussi bien que précipité, M. et Mme Delaroche couraient affairés d'une pièce à l'autre, tandis que Claire, seule dans sa chambre, plaçait avec soin dans une valise de cuir tous ses chers bibelots de jeune fille.

Il fallait, sans doute, qu'un événement grave se fût produit inopinément, ou bien que les terreurs du pseudo-Delaroche fussent devenues insupportables, pour qu'ils se décidassent aussi brusquement à ce départ qui ressemblait à une fuite.

Enfin les malles remplies jusqu'aux bords furent fermées, et les courroies bouclées.

Mme Delaroche jeta rapidement un manteau sur ses épaules, se coiffa d'un chapeau noir, et descendit chercher une voiture pendant que son mari achevait sa toilette de voyage.

Cinq minutes plus tard, un fiacre à quatre places s'arrêtait devant la villa.

Aidé de Delaroche, le cocher chargea les malles, et après être remonté sur son siège, attendit que ses voyageurs prissent place dans son véhicule.

Mais au moment précis où Delaroche mettait le pied dans la voiture, le concierge de la villa qui venait de sortir et examinait d'un œil curieux ces préparatifs de départ l'interpella :

—Tiens, vous partez en voyage, monsieur Delaroche ?

—Oui, oui, fit celui-ci d'un air pressé et sentant déjà le trouble l'envahir.

—Et vous allez loin... pour longtemps ? reprit le cerbère avec une singulière insistance, et comme s'il craignait pour son terme.

—Nous allons très probablement à...

Delaroche ne put achever heureusement.

Sans paraître l'avoir fait exprès, sa femme le cogna si maladroitement avec la valise qu'elle portait qu'il faillit tomber à la renverse sur la banquette du fiacre.

Elle lui décocha en même temps, et à mi-voix, cette épithète :

—Imbécile !

Et comme sa fille attendait derrière elle, sa voix se fit mielleuse pour lui dire :

—Allons, Claire, place-toi, mon enfant.

Elle se tourna ensuite vers le concierge pendant que sa fille s'installait, et avec un air heureux, l'accent calme, aimable même, elle reprit :

—Oh ! nous ne resterons pas très longtemps, monsieur Pitois.

C'est un petit voyage d'agrément et de santé, tout simplement.

Gardez nos lettres, n'est-ce pas ?

Le portier salua avec un petit sourire, très rassuré par cette dernière phrase.

Néanmoins, comme il demeurait planté sur le trottoir et à portée d'entendre l'adresse qu'allait donner sa locataire, celle-ci, subitement

inspirée, et toujours sur ses gardes, s'adressa d'une voix forte à l'automédon :

—Cocher, place du Théâtre-Français !

Le fiacre s'ébranla au trot mesuré de ses deux petits chevaux, pendant que Delaroche, blotti dans le fond, se remettait peu à peu de cette nouvelle alerte.

Tout à coup, et comme les voyageurs tournaient le coin de la rue de Passy, Claire devint toute pâle et laissa échapper un cri d'angoisse mal réprimé.

Aussitôt ensuite, elle se pencha vivement à la portière, agita son mouchoir en signe d'adieu, puis se laissa retomber sur la banquette, subitement attristée par la douloureuse rencontre qu'elle venait de faire.

En effet, celui qui venait ainsi d'apparaître brusquement à sa vue, celui qu'elle voyait peut-être pour la dernière fois, c'était l'homme à qui elle avait donné son cœur virginal, en qui elle avait placé tous ses espoirs, toute sa confiance, toute son bonheur futur.

Et, maintenant, elle partait, elle fuyait, ou plutôt on l'emmenait loin de lui.

Où ?

Elle ne le savait pas ; pauvre victime du crime paternel, qu'elle ignorait heureusement d'ailleurs, elle subissait toutes les conséquences d'une faute dont elle était innocente.

Ainsi sacrifiée, elle perdait tout à la fois, et l'homme qu'elle aimait et les illusions, les espérances de son avenir.

Au-dedans d'elle-même, des larmes de regrets s'exhalaient et retombaient en gouttes brûlantes sur son cœur qu'elles rongeaient de douleur.

Pendant ce temps, le jeune docteur qui, à sa vue, s'était arrêté, demeurait immobile et stupéfait, regardant fuir cette voiture qui, il le devinait à son chargement, emportait vers de lointains horizons la ravissante jeune fille, et aussi son amour.

Alors, lui aussi, sentit son cœur se fendre, une angoisse indicible l'étreignit, des sanglots s'étranglèrent dans sa gorge, il porta machinalement la main sur sa poitrine et murmura inconsciemment :

—Claire, mon amour, ma vie, adieu !... adieu !...

Ah ! je souffre !...

Et lentement, il se remit en marche d'un pas pesant, comme écrasé sous le poids croissant de sa douleur.

Quant il rentra chez lui, décidé à s'enfermer, à s'isoler, bien qu'il dût se rendre à une grande soirée, il trouva sur son guéridon une lettre, dont il reconnut immédiatement la chère écriture.

C'était un mot de Claire, mais combien laconique !

Pourtant ces quelques lignes lui firent du bien, beaucoup de bien, en lui prouvant qu'il n'était pas oublié.

La jeune fille disait :

“ Mon ami,

” Obligée de suivre mes parents en voyage, sans avoir pu, hélas ! ni le prévoir, ni vous en informer, sans savoir non plus où je vais, je tiens, avant de m'éloigner, pour longtemps peut-être, à vous affirmer une fois de plus quel inaltérable amour vous m'avez inspiré.

“ Adieu, mon ami, peut-être au revoir. J'emporte en mon cœur votre impérissable souvenir.

“ Georges, à vous, toujours, toujours ! ”

La lecture de cette courte mais si ardente épître fut pour le jeune docteur comme un baume calmant appliqué sur son cœur ulcéré.

Il recouvra un peu du calme qu'il avait perdu, et moins triste que tout à l'heure, il résolut de se rendre à la soirée où il était convié, et à laquelle il avait renoncé tout d'abord.

Non pas qu'il éprouvât le besoin de se distraire, mais parce qu'il espérait y trouver son beau-père M. Dubois, à qui, peut-être, il allait demander un conseil important et décisif.

Il dina légèrement, s'habilla sans hâte et sortit vers huit heures et demie.

Vingt minutes plus tard, alors que tout dans la villa s'assoupissait, que déjà les habitants du pavillon s'étaient enfermés chez eux, trois hommes suivis d'un chien franchirent sans bruit la grille d'entrée encore entr'ouverte.

Bientôt il arrivèrent, sans avoir été aperçus du portier qui sommeillait dans sa loge, devant le pavillon des Delaroche qu'ils examinèrent curieusement pendant un instant.

Puis, l'un d'eux, celui qui paraissait le plus âgé, poussa une exclamation de surprise.

—Tiens, tiens, mais il n'y a de lumière nulle part !

—Et les persiennes ne sont point fermées, fit un autre.

—Partis, peut-être, ou en promenade, ajouta laconiquement le troisième personnage avec un accent guttural prononcé.

A ce moment, le concierge que sa femme venait de réveiller, et qui sortait pour fermer la grille, aperçut les trois curieux.

Il s'approcha, s'apprêtant à les interpeller, mais lorsqu'il fut tout près d'eux, il retira au contraire sa casquette en disant :

—Ah ! pardon, monsieur Latouche, je ne vous avais pas reconnu.

—Mais oui, père Pitois, c'est moi.

Puis essayant de prendre un ton très indifférent :

—Tiens, M. et Mme Delaroché sont sortis, moi qui voulais leur présenter un ami.

—Oh ! sortis pour longtemps peut-être. Il sont partis en voyage ce soir.

—Vraiment ? fit un peu trop vivement M. Latouche, mais il se ressaisit aussitôt, et continua,

—Et sont-ils allés loin, .. à la mer ?

—Ah ! ça, je ne sais pas du tout, je crois même qu'ils ne tenaient pas à le faire savoir.

—Tiens, tiens, et pourquoi ?

Au fait, ceci, n'est pas mon affaire, et quand à la présentation de monsieur, ce sera pour une autre fois, voilà tout.

Merci, père Pitois.

Et, faisant quelques pas pour s'éloigner, il dit à ses compagnons en leur lançant un coup d'œil significatif :

—Eh bien ! entrons chez moi, mes amis, nous allons nous rafraîchir.

Peu après ; les trois hommes étaient installés dans la salle à manger de l'ex-inspecteur de police, et continuaient une conversation commencée à voix basse dans l'escalier.

—Ce qui est certain, dit M. Latouche, c'est que nous avons raté le gibier.

Ces gens-là ont dû avoir vent de quelque chose.

—Peut-être n'est-ce qu'un simple hasard ? répliqua Fil-d'Acier, car c'était lui et Zanzibar qui accompagnaient le voisin des Delaroché.

—Oh ! cela m'étonnerait bien ; partir comme cela, juste au moment où on va s'occuper d'eux, et ce qui est plus fort, partir sans dire où ils vont, me paraît bien peu l'effet d'une coïncidence.

—Ça, c'est juste ! ponctua Zanzibar.

—Donc, reprit l'ex-policier, j'en conclus que, puisqu'ils ont intérêt à se cacher, nous avons d'autre part le droit d'essayer de savoir où ils vont, et pourquoi ils partent.

—Comment cela ? demanda Fil-d'Acier.

—Je vais vous le dire tout de suite. D'ailleurs, le moyen est très simple ; il s'agit tout bonnement de s'introduire chez les Delaroché.

Là seulement, nous pourrions trouver des indices de leur fuite.

—Oui, mais entrer chez eux, pas facile répliqua le nègre.

—Erreur, les pavillons communiquent par les caves.

—Oh ! cela simplifie la besogne, en effet, répliqua aussitôt Fil-d'Acier en se levant d'un air décidé.

—Alors, vous voulez bien ? demanda M. Latouche, en se levant également.

—Oui, sans doute, firent en même temps ses deux compagnons, il faut bien se renseigner.

Aussitôt le propriétaire du logis passa dans sa cuisine, y prit un trousseau de fausses clés, une petite lanterne sourde à volets de tôle, et revint après avoir allumé celle-ci.

—Maintenant, suivez-moi, fit-il mystérieusement.

Les trois hommes redescendirent en silence, et s'engagèrent peu après dans l'étroit escalier qui conduisait aux caves.

Ils allaient avec précaution. M. Latouche, qui tenait la lanterne et qui connaissait les étres, ouvrait la marche.

Bientôt tous trois se trouvèrent arrêtés au fond d'un couloir, par une assez large porte pleine.

—C'est là, fit l'ex-inspecteur de police qui, en même temps, passa la lanterne à Fil-d'Acier.

Puis il saisit son trousseau de clés, et commença à les essayer, mais inutilement, les unes après les autres.

Enfin, il en trouva une qui pénétra dans la serrure, mais elle ne tourna pas, il fallut en chercher une autre.

L'impatience commençait à gagner les trois compagnons, lorsque M. Latouche réussit enfin à faire tourner le pêne.

Il poussa un soupir de soulagement, tout en se préparant à ouvrir la porte, mais il essuya une nouvelle déconvenue.

Bien que la serrure fût ouverte, l'huis ne tourna point sur ses gonds.

—Malheur ! s'écria l'ex-policier furieux, le Merlin se méfiait, il a fait poser des verrous.

—Comment faire ? demanda Fil-d'Acier.

—Enfoncer ! fit laconiquement Zanzibar.

—Oh ! oh ! comme vous y allez, répartit M. Latouche, vous n'avez donc pas regardé cette porte-là ?

C'est du chêne pur, et du vieux encore.

—Ça ne fait rien, dit le nègre avec un sourire dédaigneux, et il gonfla machinalement ses pectoraux puissants.

—Vraiment ? Essayez dans ce cas.

Le colosse nègre, d'un geste, fit reculer les deux hommes, prit champ de quelques pas, et s'élança sur le chêne qui trembla en résonnant sous ce choc puissant.

—Oh ! fit-il, solide ! très solide !

Cependant il recommença deux ou trois fois la même manœuvre, véritable bélier humain qui devait à la longue briser l'obstacle.

En effet, à la quatrième de ces poussées formidables, les ais cra-

quèrent ; quelque chose, un verrou sans doute, éclata de l'autre côté.

—Splendide ! merveilleux ! cria l'ex-policier enthousiasmé par le déploiement vraiment extraordinaire de cette force presque surhumaine.

Cependant Zanzibar se reposait un instant, essuyant son front couvert de sueur.

Bientôt il respira largement, se préparant à recommencer.

Mais cette fois il ne fut pas seul.

Fil-d'Acier, doué, lui aussi, d'une force peu commune, prit son élan, et en même temps que son compagnon se précipita sur la porte.

Sous la double poussée formidable de ces deux épaules, le chêne craqua, se disjoignit, et enfin, la porte s'ouvrit, en s'éroulant à moitié.

Après quelques minutes de repos, les trois compagnons franchirent l'ouverture béante, et se remirent en marche dans les couloirs sombres et humides.

Puis ils gravirent un escalier de pierres effritées, et, enfin, se trouvèrent de nouveau arrêtés et furieux tout à coup devant une porte fermée.

Mais, cette fois, il ne fallut pas songer à enfoncer l'obstacle, qui, d'ailleurs était doublé.

Une grille tournante, faite de forts barreaux, renforçait la porte de la cave des Delaroché, et cette grille indémontable sans un long temps, et un travail pénible, était munie d'une serrure anglaise de sûreté.

A cette constatation, M. Latouche ne put retenir un juron de colère, tandis que Fil-d'Acier disait ironiquement :

—Je m'en doutais... N, i, ni, c'est fini !

—C'est ce que nous allons voir, mon brave, répliqua l'ex-policier piqué au jeu.

—Venez avec moi !

Les trois hommes désappointés reprirent aussitôt le chemin précédemment suivi, replacèrent du mieux qu'ils purent les ais de la porte enfoncée, et bientôt se trouvèrent de nouveau réunis à la porte du pavillon de M. Latouche.

Il faisait nuit noire, dans la villa tout était silencieux et clos ; le concierge, après avoir fermé sa grille, s'était, à son tour, laissé aller dans les bras de Morphée.

Toutes ces circonstances parurent favorables à l'ex-policier qui entraînera ses compagnons vers le pavillon des Delaroché.

Arrivés au pied du mur bas qui servait de clôture mitoyenne aux deux habitations, Fil-d'Acier et M. Latouche, montant sur les épaules de Zanzibar, escaladèrent rapidement le petit mur.

Puis, ce fut le tour de l'hercule nègre qui, sans efforts, s'enleva à la force des poignets et rejoignit ses compagnons.

Ensuite, ils firent le tour de la maison, cherchant une issue, mais tout paraissait hermétiquement fermé.

Tout à coup Zanzibar, qui se promenait le nez en l'air, poussa une exclamation à voix basse.

—Fil-d'Acier, par ici, fenêtre ouverte ! En effet, dans leur précipitation à fuir, les Delaroché avaient seulement poussé la fenêtre de leur chambre à coucher situés au premier étage, oubliant de tourner l'espagnolette.

Le vent peu à peu avait repoussé les ventaux, et, maintenant on voyait très bien cette fenêtre entr'ouverte.

En présence de ce fait qui était une chance inespérée, le parti de M. Latouche fut vite pris.

—Encore une escalade, dit-il d'une voix contenue. Mon brave Zanzibar, prêtez-nous vos épaules !

Puis quand nous nous serons hissés là-haut, vous demeurerez dans le jardin pour faire le guet.

Comme on le lui demandait, le nègre vint s'appuyer contre le mur, et tendit ses mains croisées.

Fil-d'Acier monta le premier, saisit la barre d'appui de la fenêtre, et, d'un bond, sauta dans la pièce.

Puis il se pencha, et tendit ses deux bras à M. Latouche qui, naturellement, moins lesté, trouvait quelque péril à cette façon inusitée de pénétrer dans un intérieur.

Cependant il parvint tant bien que mal à se hisser à genoux sur l'entablement de pierre et enfin à prendre pied près de Fil-d'Acier.

Quant au brave Zanzibar, il demeura tranquillement sous la fenêtre, l'œil au guet, l'oreille attentive, fumant une cigarette.

Pendant ce temps, la perquisition commençait en haut, perquisition lente, très minutieuse.

Tout d'abord M. Latouche prit la précaution de fermer la fenêtre, puis les grands rideaux intérieurs ; ensuite il alluma deux bougies qu'il trouva dans des flambeaux sur la cheminée, et à l'aide de ses fausses clés il ouvrit tous les meubles.

Doucement, avec soin, les deux hommes déplaçaient le linge, les vêtements ; puis replaçaient le tout exactement dans l'ordre primitif.

Mais ils ne trouvaient rien de suspect.

M. Latouche murmurait déjà des paroles de désappointement lorsque Fil-d'Acier, en repliant des draps, aperçut une photographie qu'il saisit vivement.

Puis, il s'approcha de l'ex-policier, et lui montrant la carte-album, il dit :

—Tenez, voilà qui pourrait peut-être servir ? Cette photographie est très ressemblante, et ferait mieux, en certains cas, qu'un signallement banal.

—Très bien raisonné, répliqua M. Latouche, qui, tranquillement, glissa la photographie dans la poche de sa redingote,

Et, comme machinalement il jetait autour de lui un regard scrutateur, il aperçut à terre, près du lit, et à moitié recouverte par un tapis, un brochure ouverte.

Il la ramassa vivement, s'approcha de la lumière et laissa échapper une exclamation de surprise.

Cette brochure était un indicateur des chemins de fer, petit format.

A la page ouverte, et qui avait trait au chemin de fer de Lyon, ligne de Paris à Genève, on remarquait trois ou quatre coups d'ongle.

—Ah ! ah ! les imbéciles, fit M. Latouche en souriant avec dédain, je les tiens maintenant, allez !

—Comment cela ?

—Vous ne devinez pas ?

—Eh bien ! mon cher ami, moi qui ai l'habitude de ces choses-là, je puis vous affirmer presque, à l'heure qu'il est, que nos oiseaux se sont envolés vers Lyon ou la Suisse.

Tenez, voyez ces trois villes marquées, Lyon, Grenoble, Genève ; c'est là qu'il faut chercher.

Evidemment il y a eu discussion entre l'homme et la femme, on a discuté entre ces trois destinations et c'est dans le feu de la discussion que Delaroche, sans doute, a tracé ces coups d'ongle, comme pour préciser sa pensée.

Puis dans leur précipitation à s'enfuir, ils ont oublié cette précieuse brochure ; j'en profite heureusement.

Et maintenant, nous n'avons plus rien à faire ici.

Il faut continuer notre enquête au plus vite ; de notre rapidité d'exécution dépend le succès.

Partons !

—Passez le premier, dit Fil-d'Acier, tout en tirant les rideaux, et après avoir rapidement éteint les bougies.

La fenêtre ouverte, on siffla doucement Zanzibar, qui vint s'appuyer au mur, et la descente commença sans bruit, mais aussi vite que possible.

Les trois hommes se trouvèrent enfin, dix minutes plus tard, dans l'allée principale de la villa, puis dès que la grille se fut ouverte à l'appel de M. Latouche, ils se dirigèrent malgré l'heure avancée vers la place de voitures située près de la gare de la Muette.

Un fiacre fermé s'y trouvait heureusement.

Tous trois y prirent place, et sur la promesse d'un fort pourboire, le cocher lança son cheval au galop dans la direction de la gare de Lyon.

Mais la course est longue de Passy au boulevard Mazas, aussi M. Latouche, malgré l'impatience dont il se sentait animé, n'arriva-t-il que trois quart d'heure plus tard dans la salle du départ, juste au moment où sonnaient les douze coups de minuit.

Aussitôt arrivé, il fit passer sa carte, en l'accompagnant du nom de M. Dubois, au commissaire de surveillance de la gare, qu'il connaissait d'ailleurs de longue date.

Celui-ci, prévoyant une affaire urgente, vint tout de suite, et après quelques mots d'entretien, fit réunir les hommes d'équipe dont le service avait commencé à six heures du soir.

L'ex-inspecteur de police les fit ensuite s'approcher de lui un à un et les interrogea minutieusement, tout en leur donnant le signallement détaillé des pseudo-Delaroche.

Mais aucun de ces employés n'avait vu les gens dont il parlait.

Il désespérait déjà d'apprendre quelque chose, lorsque le dernier de ceux qu'il questionna lui affirma qu'il avait vu partir les particuliers en question.

—Oui, monsieur, précisa-t-il, dans son langage simple, j'ai vu un gros monsieur très laid, avec une dame forte et qui avait l'air sournois, enfin une jeune fille très jolie.

Mais, par exemple, elle était si pâle qu'on aurait dit une poitrinaire.

—Est-ce tout ? demanda vivement M. Latouche, n'avez-vous rien entendu ?

—Si... J'ai entendu aussi la mère de la jeune fille l'appeler Claire... Voilà !

—Plus de doute, ce sont eux, cria Fil-d'Acier avec un accent de triomphe qu'il ne put dissimuler.

—Et dites-moi, mon ami, reprit M. Latouche avec bienveillance, quel train ont pris ces gens-là, vous en souvenez-vous ?

—Oh ! très bien ; l'express de Lyon qui part d'ici à sept heures cinquante.

—Bien, bien, parfait. Merci, je tiens la piste !

En même temps, l'ex-policier, joyeux, glissa une pièce blanche dans la main de l'homme d'équipe en ajoutant :

—Tenez, mon ami, voilà pour continuer à cultiver votre précieuse mémoire.

Puis comme ses compagnons demeuraient sur place, ébahis de la sagacité dont il faisait preuve, aussi bien que de la simplicité des moyens employés, il les entraîna rapidement au dehors, les tenant chacun par un bras, non toutefois sans avoir pris aimablement congé du commissaire.

Dix minutes après, les trois compagnons pénétraient dans une brasserie, à peu près déserte à cette heure tardive, et s'installaient dans un coin peu éclairé.

—Maintenant, dit à voix basse M. Latouche, nous allons esquisser rapidement le plan général de l'action et distribuer les rôles.

Je veux perdre mon nom si dans quinze jours les misérables qui sont peut-être les assassins de Mme de Serlay ne se trouvent pas entre les mains de la justice !

Puis il se pencha vers ses deux camarades et leur parla longuement d'un air mystérieux.

Le vieux limier retrouvait son ardeur d'autrefois.

Et maintenant que le gibier était éventé, la chasse allait commencer, terrible, acharnée.

VI

Suivant les conseils donnés par M. Latouche, Fil-d'Acier et Zanzibar, quelque temps après l'expédition de Passy, avaient repris leur service chez les Marckesy.

Là, ils attendaient les événements, et passaient leurs heures de loisir en interminables conversations, si l'on peut appeler ainsi des colloques où Fil-d'Acier ne cessait pour ainsi dire jamais de parler, et où le bon Zanzibar se contentait de placer, çà et là, les quelques monosyllabes qui formaient le fond de son langage.

N'importe, avec ses bons yeux aimants et son sourire d'enfant, le nègre était un confident précieux pour l'ex-sergent.

Il ne sentait pas ainsi la solitude peser si lourdement sur lui, et se débarrassait de pensées qui autrement eussent bientôt pris le caractère d'une obsession.

Comme on le supposera facilement, il était souvent question de miss Edith dans ces entretiens.

Zanzibar, du premier coup, lui avait voué une admiration sans bornes, subissant dans toute sa force l'ascendant qu'exerce la beauté affinée sur les races inférieures.

Ainsi qu'il avait été convenu, miss Edith avait écrit déjà une fois à Fil-d'Acier, mais sa lettre ne contenait que quelques mots ; elle était dans la période de ses premières recherches, et n'avait pas encore obtenu de résultats appréciables.

Elle terminait, d'ailleurs, en assurant qu'elle était loin pour cela d'être découragée.

Fil-d'Acier avait conservé précieusement sur lui ce billet, et l'avait même montré à Zanzibar qui avait palpé le papier satiné avec des mains tremblantes, comme s'il eût touché à quelque mystérieux fétiche.

Le cirque des Marckesy continuait à faire de bonnes recettes, et une gaieté franche régnait dans le petit campement des saltimbanques.

Comme on approchait de Dijon, dont la foire avait lieu à cette époque, Fil-d'Acier commença à montrer une fébrile impatience.

C'était là, en effet, une des villes qu'il avait indiquées à miss Edith comme points de repère pour leur correspondance. Sitôt qu'il fut arrivé il courut à la poste.

Malgré l'empire qu'il voulait conserver sur lui-même, il se sentait troublé en interrogeant l'employé. Celui-ci, lentement, plongea la main dans un casier, en retira une liasse de lettres, qu'il se mit méthodiquement à compulser.

Il arrivait à la fin et d'un hochement de tête anticipé faisait déjà comprendre à Fil-d'Acier anxieux qu'il n'y avait rien pour lui, quand, parmi les dernières, apparut une enveloppe de bristol teinté, cachetée de cire violette, et discrètement parfumée.

Le sergent tressaillit. Au parfum il avait reconnu ce qu'il attendait, et ce fut d'un geste brûlant d'impatience qu'il prit la lettre des mains du vieil employé méfiant.

Vivement, il la décacheta et lut dans un coin de la salle :

« Cher monsieur,

« Aujourd'hui ce n'est plus comme la dernière fois : j'ai du nouveau à vous apprendre. Je ne vous ferai pas languir, et je vous dirai tout de suite que je suis sur la piste.

« Par exemple, j'ai tâtonné pendant pas mal de temps.

« Me renseignant de droite et de gauche, interrogeant partout, et à tout hasard, je suivais les fêtes de la région où je me trouvais, puis je passais à une autre. C'est ainsi que je suis arrivée jusqu'à Sens.

« Là, j'ai eu à la fois une grande joie et une grande déception.

« Comme je me promenais sur le champ de foire, le matin, je m'arrêtai tout à coup avec un battement de cœur : je venais de reconnaître la roulotte des Rouquin.

— Alors je m'installai prudemment dans une auberge voisine dont les fenêtres donnaient sur la place, et j'attendis, dévorée d'impatience. Je reconnus le père ou le chef, le vieux saltimbanque à tête de brigand des Cévennes ; deux hommes étaient avec lui, deux pauvres hères, sales, dépenaillés, sans doute le personnel de l'établissement. J'attendis, puis je dus me rendre à la triste évidence. Il n'y avait pas d'enfant avec eux.

— Dans le premier moment, je sentis des larmes de dépit me monter aux yeux.

— Puis je réfléchis, et une idée me rendit courage.

— La vieille non plus n'était pas là, celle avec qui j'avais eu mon altercation. Peut-être étaient-ils tous deux restés à quelque distance de là ?

— Je résolus donc de ne pas abandonner la partie, mais, au contraire, de m'obstiner à la piste des Rouquin.

— Pendant deux jours, je les perdais de vue, mais je ne m'inquiétai point.

— J'avais pris des renseignements, j'étais sûre de les retrouver à Montargis. Là, pas encore d'enfant, ni de vieille.

— Enfin la semaine qui suivit, comme je les accompagnais d'étape en étape, un soir dans un petit hameau, sur la route de Troyes, je tressaillis de saisissement tout à coup, en apercevant dans un champ le petit que j'avais vu à Lagny ; il ramassait quelques pommes de terre oubliées.

— Dissimulée derrière un pan de mur je l'observai à distance.

— Oui, monsieur Pierre, c'était bien celui que vous m'aviez dit !

— Ce serait presque une mauvaise action, quand il s'agit de tels sentiments, de vous leurrer d'une fausse espérance, mais je vous le répète, il y a en moi quelque chose qui me crie que c'était bien lui le petit Gaston que vous cherchez.

— Tout doucement, à mi-voix, j'appelai son nom. Vivement, il tourna la tête.

— Je fus sur le point de bondir et de l'emporter, mais j'aperçus la silhouette de la vieille maugrachine qui rôdait aux alentours et je me retins.

— Maintenant je sais où ils vont. Ils seront dans trois ou quatre jours à Châtillon pour la fête, je ne les lâche plus. J'ai un projet en tête que je mettrai coûte que coûte à exécution.

— Ah ! quel dommage de ne point vous avoir près de moi ! Mais le temps manque, et il faut agir rapidement, car on ne sait jamais ce qui peut arriver. Je ferai donc toute seule.

— En tout cas, attendez-vous à une très prochaine lettre, à moins que je ne vienne la porter moi-même, ce qui me plairait davantage.

— Votre amie sincère,

— Edith BALTIMORE.

— Fil-d'Acier lut d'un seul trait cette longue lettre, puis il s'arrêta et demeura les yeux perdus dans le vague, submergé sous un flot de pensées qui lui envahissaient à la fois la tête et le cœur.

Ainsi son pauvre cher petit Gaston serait retrouvé !

Pouvait-il en douter ? Miss Edith parlait sur un ton d'assurance, et puis, dans le premier moment, il n'avait pas la force de soulever des objections. Il aimait mieux se laisser emporter au torrent d'espoirs qui le soulevait :

Gaston retrouvé !...

Et il se sentait des envies de crier de joie.

Peu à peu cette effervescence tomba, il revint à des pensées moins tumultueuses

De retour au campement, il communiqua le contenu de la lettre à Zanzibar qui se livra sur-le-champ à une pantomime délirante que Fil-d'Acier dut, comme toujours, interrompre par une bourrade.

Il essaya de se livrer à ses occupations habituelles, mais sa pensée était ailleurs, il ne put rien faire. Cependant peu à peu une idée s'implantait en lui, et comme il était homme de décision, tendait impérieusement à se réaliser

Enfin il n'y tint plus.

— Zanzibar, dit-il en se tournant vers le nègre occupé à fourbir frénétiquement des lampes de cuivre.

Zanzibar accourut aussitôt.

— Ecoute, je viens de réfléchir, il ne m'est pas possible de rester ainsi dans l'incertitude, je ne puis tenir en place, et si cela devait durer longtemps, je crois que je deviendrais fou.

— Moà aussi... fou !

— Oh ! toi, il y a déjà beau temps... mais il ne s'agit pas de ça, nous allons partir.

— Oui.

— Tu m'accompagnes.

— Entendu.

Voici ce que j'ai imaginé. Suis-moi bien, grande bête, au lieu de faire tes grimaces. D'après ce que dit miss Edith, les Rouquin doivent être en route pour Châtillon. Or, d'ici à Châtillon, il y a trente lieues, tout au plus ; soit deux heures de chemin de fer.

Eh bien ! nous allons sauter dans le premier train ; et une fois arrivés nous verrons ce que nous aurons à faire. Miss Edith est

seule ; je ne sais pas ce qu'elle médite, mais une femme est toujours une femme et ces Rouquin sont d'abominables gredins.

Vois-tu, quelque chose me dit que nous serons utiles là-bas.

— Oui, fit Zanzibar qui acquiesçait toujours avec déférence.

— Et puis, mon vieux cirage, il y aura peut-être de l'ouvrage pour toi. Et Fil-d'Acier esquissa le simulacre d'une boxe sérieuse dans le vide.

— Oh ! quelle chance ! fit le nègre, en se frottant les mains.

— Alors, entendu ; je m'en vais prévenir le patron. Ça tombe bien, puisque nous n'avons rien à faire en ce moment, et dans une heure nous prenons le train. Habille-toi.

Fil-d'Acier éprouvait cette fièvre d'impatience qui allonge indéfiniment les minutes et rend l'attente insupportable.

Une demi-heure plus tard, il était à la gare, suivi de Zanzibar et de Nègre. Comme il l'avait supposé le trajet dura près deux heures, et ils descendirent à Châtillon vers le milieu de l'après-midi.

Là, il s'agissait de s'orienter, mais Fil-d'Acier n'était jamais plus à son aise qu'au milieu de ces aventures.

On eût dit qu'il respirait à son air naturel.

Il avait la rapidité de la décision, la sûreté du coup d'œil, avec ce bonheur dans le choix des partis à prendre que le vulgaire appelle la chance, et qui n'est, le plus souvent, qu'une des formes mystérieuses de l'intuition.

Il y avait deux routes ; la route nationale, la route départementale.

Il choisit la seconde.

De ce côté, en effet, les petits hameaux, les fermes, les villages étaient plus nombreux, et il supposait que les Rouquin, misérables comme ils l'étaient, avaient dû la prendre de préférence, dans l'espoir de récolter quelques sous par des exhibitions improvisées.

Ils se mirent en route, et jamais l'ex-sergent de chasseurs ne s'était senti si dispos.

Il marchait allègrement, s'amusant comme un enfant aux mille incidents de la route, et provoquant à tout propos, chez Zanzibar, de ces énormes rires qui éclataient retentissants, tandis que Nègre, mis en joie, s'y associait par ses plus furieux aboiements.

Ce n'était point qu'au fond de son cœur le brave garçon ne conservât les plus sérieuses pensées, mais il éprouvait le besoin de s'étourdir, précisément pour donner une issue à la fièvre qui le dévorait.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à quatre lieues de Châtillon, au petit village de Danmarie.

Il était environ sept heures.

Ils résolurent donc d'y manger et de se reposer.

A la première ferme rencontrée, ils entrèrent, se firent servir une tranche de lard et un pot de vin.

Et tout en dévorant avec l'appétit que donnent les grandes courses, Fil-d'Acier interrogea la paysanne qui, sans difficulté, répondit à ses questions.

— Pour sûr, dit-elle, que nous avons vu des malandrins traîner par ici. Tenez, pas plus tard que tout à l'heure, il y avait là, sur la route, quatre grands escogriffes avec une vieille femme, autour d'une charrette disloquée, traînée par une bique boiteuse.

Je n'ai jamais vu de gueux avoir si mauvaise mine !

Il y en a deux qui sont entrés pour me demander l'aumône. J'étais seule à la ferme, eh ben ! vrai de vrai, j'ai eu peur, et pourtant...

Alors j'ai appelé mon chien, tenez, le gros que vous voyez là-bas ; il s'est mis tout de suite à gronder en montrant les crocs, et, comme j'avais donné une miche de pain à ces mauvais gas, ils n'ont pas demandé leur reste, ils sont partis aussitôt du village.

Et j'en suis pas fâchée, parce que ça, voyez-vous, c'est des sales gens qui jettent des sorts ; c'est surtout la petite vieille avec ses yeux de chouette qui me faisait peur... eh ! la vilaine bête !

— N'avaient-ils pas d'enfants avec eux ? demanda Fil-d'Acier, subitement ému.

— Non, du moins, je n'en ai pas vu.

— Ah ! fit l'ex-sergent déçu, tandis que son visage s'assombrissait.

Puis il pensa que, peut-être, Gaston était enfermé dans la voiture, car il ne pouvait s'y tromper, les renseignements donnés par la paysanne correspondaient trop bien avec ceux donnés par miss Edith pour que ces gens ne fussent pas les Rouquin.

— Mais, reprit-il, comment se fait-il que nous ne les ayons pas rencontrés s'ils vont à Châtillon, puisque nous en venons ?

— Pardî, c'est qu'ils n'ont pas pris le chemin ordinaire.

Ils ont tourné à gauche, derrière l'église, et ils ont certainement pris un chemin de traverse qui raccourcit en passant par le bois.

— Ah ! il y a un bois ?

— Oui, à trois quarts d'heure d'ici, par le sentier qui passe derrière chez nous.

Fil-d'Acier baissa la tête, réfléchissant.

— Mais, mon brave monsieur, fit tout à coup la fermière, excusez mon indiscrétion : est-ce que vous avez l'intention de suivre ces gas-là ?

Alors Fil-d'Acier la mit au courant en quelques mots.

En entendant parler d'enlèvement d'enfant, la paysanne leva les bras au ciel.

— Grand Dieu, cria-t-elle, les canailles !

Oh ! ils portent bien ça sur leurs figures... Et dire que ma petite Louissette était là, qui jouait sur le chemin, et qu'ils auraient pu me l'emporter !

Cependant Fil-d'Acier s'était replongé dans ses réflexions. Il en sortit brusquement pour recommander à Zanzibar d'examiner son revolver, puis il en fit autant.

— Allons, fit-il ensuite, c'est décidé, en route !

La résolution qu'il venait de prendre relevait encore le caractère mâle de sa physiologie. Ses yeux bruns lançaient des éclairs, il passait et repassait fébrilement ses doigts sur ses fines moustaches avec des frémissements nerveux.

— Vous n'allez pas vous mettre en route maintenant, dit la fermière, il ne fera plus clair dans une heure.

— Qu'importe ! il ne faut pas lâcher le gibier quand on le tient au bout de son fusil.

— Seigneur, mon Dieu vous n'avez donc pas peur de ces brigands... et dans les bois encore !...

— Nous n'avons peur de rien, ma bonne mère.

Allons, versez-nous chacun un bon verre de rhum, si vous en avez.

— Je vous crois, et du fameux, vous allez voir.

Puis elle s'empressa de servir les deux hommes, en remplissant un petit verre pour elle.

Quand ils eurent cordialement trinqué, Fil-d'Acier lui demanda de leur indiquer le sentier dont elle avait parlé.

Alors elle les mena derrière la ferme, leur montra un petit chemin qui filait comme un ruban à travers les champs.

— Suivez tout droit, dit-elle, ça vous mènera à la clairière des Capucins, à l'entrée du bois.

— Merci, merci ! cria Fil-d'Acier déjà en route.

Zanzibar et Négro suivaient en file indienne. Ils marchaient rapidement, n'échangeant que de rares paroles.

Le soleil, au ras de l'horizon, projetait des ombres immenses, tandis qu'à l'Est l'obscurité naissait.

Les derniers travailleurs des champs rentraient.

Au bout de trois quarts d'heure, exactement, ils arrivèrent au bois, et ils n'eurent pas de peine à reconnaître la clairière des Capucins, probablement nommée ainsi parce qu'une masse de châtaigniers, groupés en demi-cercle, donnaient, avec leurs grandes ramures, l'impression de religieux en prière.

Fil-d'Acier jeta un coup d'œil autour de lui, tendit l'oreille. Le silence était profond.

Une route assez large aboutissait au carrefour et se prolongeait dans le bois.

— C'est par là qu'ils viendront, dit-il, qu'il faut avoir l'œil. En attendant reposons-nous.

En disant cela, il s'assit sur un arbre abattu, Zanzibar s'étendit tout de son long sur l'herbe, et Négro se coucha gravement aux pieds de son maître.

— Si je fumais une pipe ? dit Fil-d'Acier qui, en même temps, sortit de la poche de sa vareuse une courte pipe de bruyère et la bourra soigneusement.

Un instant après, il lançait au ciel de larges bouffées de fumée bleuâtre, et s'écriait avec béatitude :

— Mes enfants, il fait délicieux ici !

Revenons maintenant aux Rouquin qui, ainsi que l'avait dit la fermière, avaient abandonné la grand'route pour se diriger vers le bois.

Mais ce n'était pas le désir d'abrégé qui leur avait fait choisir ce chemin ; tout autre était le motif qui les y avait engagés.

Ils marchaient lentement aux côtés de la roulotte lamentable, dont les ais craquaient à chaque tour de roue. A la petite fenêtre pratiquée sur un des côtés de la voiture pendaient des loques sordides ; le harnais de l'âne, raccommodé par places avec des ficelles, avait marbré la pauvre bête de taches et de sillons rougeâtres ; autant de blessures.

Tout cela suait la misère, la paresse, le vice !

En tête, marchait Frank Rouquin, un gourdin ferré à la main, un bruto-gueule aux dents, tout le visage envahi de poils hirsutes, encadré de longs cheveux rouges qui retombaient en mèches grasses sur ses épaules voûtées.

Près de lui, causant ensemble, s'avancait deux gaillards de mine rébarbative, deux sombres compères, hâves loqueteux, et dépenaillés qui proféraient des syllabes étranges d'un argot sinistre.

La vieille, juchée sur le siège branlant, et ramassée sur elle-même, formait avec son nez crochu de chat-huant, ses yeux ronds et percés de nyctalope, ses membres grêles pelotonnés sous un châle à fleurs aux teintes invraisemblables, une de ces figures à la

fois bouffonnes et hideuses que Callot excellait à faire jaillir sous son burin excentrique.

La petite troupe cheminait ainsi par la route étroite, tout embaumée d'une délicieuse odeur de chèvre-feuille.

— Alors tu crois que ta particulière va s'amener ? demanda le Rouquin avec une intonation railleuse, en se tournant vers la vieille.

— J'en suis sûre, tu verras.

— Moi, je crois que tu nous fait faire tout ce *trimage* pour rien. Comment veux-tu que la donzelle accepte de venir à l'heure que tu lui as indiquée, dans un pareil endroit ?

— Je te répète qu'elle a accepté. Je lui ai donné pour raisons que, dans des marchés comme ceux-là, nous autres, pauvres diables, nous devons prendre nos précautions.

Elle a compris, et elle a dit : " Soit, à neuf heures ! "

Donc elle viendra.

— Que le diable t'entende, car nous en avons rudement besoin.

— Oh ! oui, alors ! firent en écho les deux truands dont la conversation avait cessé dès les premiers mots échangés entre la vieille et son fils.

De fait, leurs visages décharnés, leurs yeux caves, disaient assez quelles privations ils enduraient.

— Avec ça, reprit le Rouquin, rien à fricoter dans ce bougre de pays ! Des gens avarés qui vous marchandent une pomme de terre pourrie !

— Pour ce que vous avez à leur montrer, répliqua la vieille d'un ton ironique, ils ne sont pas pressés de sortir leurs gros sous.

Le Rouquin n'aimait pas les plaisanteries de ce genre.

Brusquement il se retourna, et, du fouet qu'il portait, cingla la vieille qui poussa un hurlement.

Les deux hommes ne parurent pas s'en émouvoir ; ils étaient habitués, sans doute, à ces arguments concluants.

La vieille, tout en geignant, tira alors de dessous son châle un jeu de cartes crasseuses et se mit à les interroger.

Bientôt un sourire diabolique dérida ses traits, ses petits yeux s'allumèrent, elle lança vers son fils un regard haineux. Sans doute, le sort lui promettait une prochaine vengeance.

Elle continua, cette fois par cupidité, et les cartes lui furent encore favorables. Mais, tout à coup, son front se rembrunit, toute sa physiologie changea d'expression.

Une carte, la dame de pique, de mauvais présage, s'obstinait à revenir dans son jeu.

A la fin, elle n'y tint plus.

— Rouquin, dit-elle, je ne sais ce que ça veut dire. J'ai consulté les cartes hier, tout marchait bien ; aujourd'hui tout change, il y a quelqu'un contre nous, c'est certain.

— Diable ! fit le Rouquin superstitieux.

Et il s'arrêta brusquement ; ils étaient à deux cents mètres environ du bois.

— Bast ! reprit-il après un moment, il est trop tard pour reculer. Abandonner une affaire pareille au moment de toucher au but, c'est impossible. Allons, en route ! seulement ouvrons l'œil.

— Soit, conclut la vieille, tu ne diras pas que je ne t'ai pas prévenu... C'est vrai que dix mille francs...

Ses yeux flambaient en prononçant ses mots magiques.

Et rapidement, ils franchirent la distance qui les séparait de la clairière des Capucins, où nous avons laissé nos amis.

Quand ils y arrivèrent, elle était absolument déserte.

Rouquin et les deux hommes jetèrent alentour un regard soupçonneux, mais on n'entendait d'autres bruits que quelques aboiements de chiens dans la campagne, ou le cri d'un oiseau qui filait dans le ciel. Ils se rassurèrent.

— L'endroit est bien choisi fit l'un des compères, il ne doit pas passer souvent du monde par ici.

— Je le connaissais, répondit la vieille ; il y a deux ans, j'ai eu l'occasion de venir de ce côté et il m'avait paru tout naturellement installé pour une comédie dans le genre de celle que nous allons jouer tout à l'heure.

Le vieil âne broutait par places des touffes d'herbe maigre et rissolée.

— Vous autres, fit le Rouquin, en s'adressant à ses acolytes, vous allez vous coucher dans l'herbe à droite et à gauche, de façon à surveiller les environs. A la moindre alerte, vous m'avertissez.

Les hommes obéirent aussitôt.

Le Rouquin s'assit sur les marches du petit escalier adapté à la roulotte ; la vieille se mit à chercher des simples qu'elle découvrirait avec une étonnante habileté, et qui avaient des propriétés particulières,

(A suivre.)

Si votre enfant souffre par cause de dentition difficile, donnez-lui le *Menthol Soothing Syrup*. C'est le meilleur sirop calmant recommandable, il empêche les convulsions et soulage instantanément.

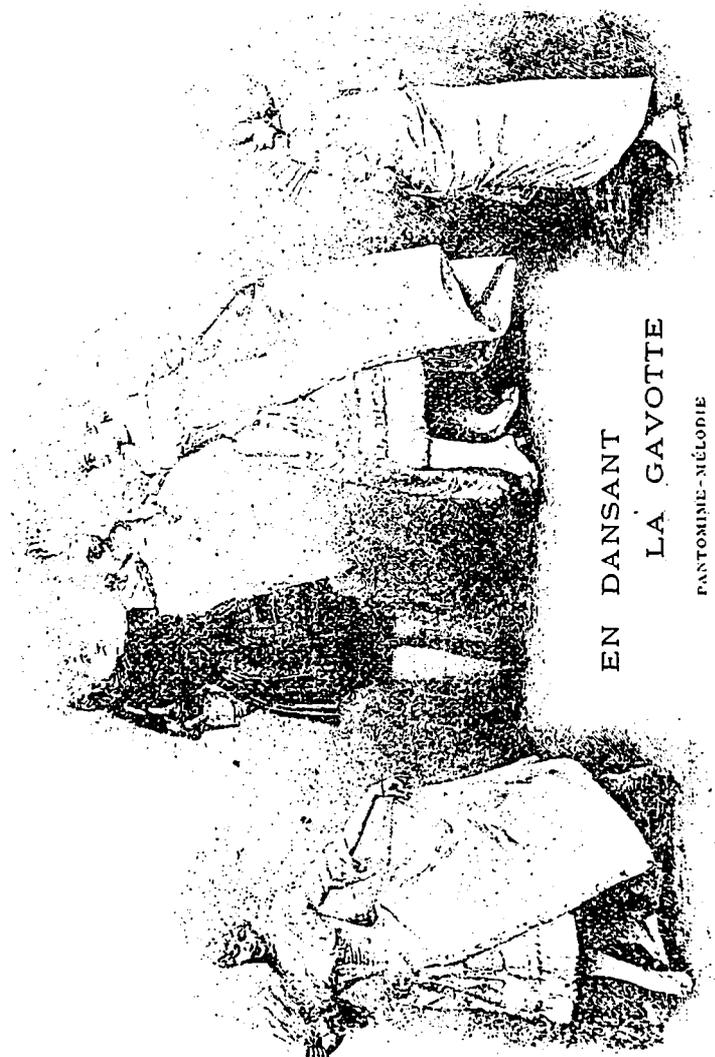
Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

de/ce
D'un man - teau plein de po - é - si - e i je veux vous ha - bil - ler ma
p sost

crusc
mi - et Ju - pe cour - te, rose ou li - las,
crusc

p
Un cor - sage à grands fal - ba - las. Du ve - lours et
pp

de - la den - tel - le, Un ctapeau tout de bro - ca - tel - le.



EN DANSANT
LA GAVOTTE

PANTOMIME-MÉLODIE

Dansé par Mlle CLÉO DE MERODE et chantée par Mlle ANGÈLE LEGAULT

Poésie de
ALEX. DRÉVILLE

Musique de

GASTON LEMAIRE

Mouv! de Gavotte Entrée du MARQUIS et de la MARQUISE Après les salutations
mf *p*

d'usage le Marquis invite la Marquise à écouter le Madrigal qu'il vient de composer en
p

son honneur. Il fait lentement tourner la Marquise et lui chante ce qui suit
pp

cresc.
 Hauts ta - lons, hou - lette à la main, Vous dan - se - rez jus -

rit.

Lent *A tempo, bien rythmé pas de la Gavotte*
dolce
 - qu'à de - main! Len - te - ment mesurez vos pas, Mais surtout ne vous laissez

suivez *pp*

rit, poco
 pas, Car vous êtes vraiment ex - qui - sel Vous dan - sez très bien cet - te

suivez

Lent *Tempo*

rit. *Lent*
 fois, Tout comme on dansait autre - fois La Gavot - te cher la Mar - qui - sel

pp *suivez* *pp*

Tempo 1^{er}
cresc.
 Et quand vien - dront les ma - tins

dolce *p* *sort*

cresc.
 ro - ses, En vous di - sari de douces, cho - ses, A vos le - vres je

cresc.

p
 cueil - le - rai Tant de bai - sers que je vou - drai. A - pres

pp *p*

des ca - res - ses sans nom - bre Nous i - rons re - po - ser à l'om -

(A suivre)

LA CURE DE L'ABBÉ KNEIPP



I
Lui et elle. — Il lui déclare sa flamme ; elle l'écoute ; un méchant drôle assiste à la scène.



II
Dans le feu de sa déclaration, Il a laissé tomber sa canne, heureusement que le jeune garçon est complaisant, il la ramasse et lui présente... la lance d'arrosoir.

LA DERNIÈRE FARCE DE VAGNOL

Chaque année, en septembre, je vais passer quelques jours à Villeroche-sur-Isère... Autrefois, ma première question, en me retrouvant dans ma ville natale, au milieu de mes amis, était toujours celle-ci : " Que devient Vagnol ?... Conte-moi ses nouveaux exploits ".

Or, l'année dernière, le soir même de mon arrivée, je rencontrai, assis sur la terrasse du *Café des Dauphins*, mon camarade Lucien Frandon. Après une chaude poignée de mains et les compliments d'usage, je jetai un regard dans la salle, d'aspect reposant et tranquille, avec ses dorures ternies et ses peintures murales presque effacées par la fumée des innombrables pipes culottées par les bons bourgeois de Villeroche, durant les longues soirées d'hiver.

— Qui cherches-tu ? me demanda enfin Lucien, en face de qui je m'étais assis.

— Vagnol, parbleu !

— Hélas ! tu ne le reverras plus ici.

— On l'a donc expulsé ?

— Non. Il " s'est expulsé " tout seul... Il est mort.

— Mort !... Quel malheur !...

— Dis plutôt : quelle délivrance ! Je connais des gens qu'une fausse honte a seule empêchés d'illuminer le soir de ses funérailles.

Tandis que Lucien achevait sa phrase, la figure pâle et anguleuse du défunt m'apparaissait, avec ses petits yeux dissimulés sous les lunettes, ses lèvres minces, ses courts favoris grisonnants.

En dépit de son physique et de sa tenue soignée et cossue, qui n'auraient jamais laissé soupçonner une telle tendance, Paulin Vagnol était un terrible fumiste. Il n'a manqué à sa gloire qu'un plus vaste théâtre pour éclipser celle de tous les Lemice-Ferrieux de ce siècle.

Il était né fumiste, comme d'autres naissent musiciens ou poètes. Il avait la farce dans le sang, dans les moelles. Désolé de cette vocation dont l'origine atavique lui échappait complètement, son père, honnête négociant, l'avait pourvu, jadis, dans l'espoir de l'assagir, d'une étude d'avoué. Mais, au bout de quelques années, comme l'incorrigible Paulin consacrait la plus grande partie de son temps à mystifier ses collègues et les membres du tribunal, le président l'avait fait appeler, un beau jour, dans son cabinet, et, de sa voix grasseyante, lui avait dit :

— " Maître Vagnol, je regrette d'être obligé de vous donner un tel conseil, mais, croyez-moi, dans l'intérêt de votre propre sécurité, cédez votre charge. Vos confrères sont exaspérés et pourraient se porter, un jour ou l'autre, à de fâcheuses extrémités sur votre personne. Je ne veux pas que votre sang rougisse les dalles du prétoire. Cherchez, au plus vite, un successeur. La magistrature tout entière vous demande, par ma bouche, ce sacrifice ".

Vagnol s'inclina, et, comme son père était mort, qu'il était désormais maître de ses actions et résolu à ne pas se marier, il remit, quelques mois plus tard, son étude. Il put, dès lors, suivre librement sa vocation. Pendant vingt ans, elle s'exerça aux dépens de ses compatriotes. Parmi ses victimes figuraient, en première ligne, les habitués du *Café des Dauphins* ; mais, en vertu d'un serment solennel auquel on l'avait contraint en le menaçant du sort de Fualdès, il leur réservait les farces anodines dont nul ne songeait à se fâcher.

Pourtant, malgré son aplomb, il n'avait jamais osé lancer la moindre plaisanterie à l'adresse de M. Maigrinet, un petit bonhomme à la physionomie grincheuse, au

regard surnois, veuf depuis longtemps, et que personne ne se souvenait d'avoir jamais vu sourire. Vagnol, au bout de dix ans, gardait encore dans l'oreille l'intonation féroce des paroles suivantes :

— La première fois que vous vous permettrez de me faire une blague, je vous couperai les oreilles ; la seconde fois, je vous casserai une patte... celle que vous voudrez ; et la troisième, comme je n'ai pas l'intention de passer mon temps à vous mutiler, je vous brûlerai, purement et simplement, la cervelle... Vous avez bien compris ? Vous savez que je ne plaisante pas, moi !

Vagnol, qui craignait les coups comme Panurge, s'était tenu pour averti. Il avait prudemment écarté Maigrinet du champ de ses opérations. A peine lui adressait-il la parole, dans la crainte de ne pouvoir, à l'occasion, résister à un subit et regrettable entraînement.

Cette exclusion n'avait pas échappé à ses compagnons de soirées. Elle était pour eux un sujet tout indiqué de railleries, quand il

poussait parfois la vantardise jusqu'à prétendre qu'aucun de ses contemporains n'était à l'abri de ses atteintes.

— Et Maigrinet ? criaient on à la fois de tous les côtés, et Maigrinet ?

— M. Maigrinet est à part... je respecte ses cheveux blancs.

— Avez-vous respecté les nôtres ?

— J'ignore leur nuance. Nous êtes tous chauves comme des pommes d'escalier.

Sans le laisser paraître, Vagnol sentait que sa réputation était en jeu, et qu'à ménager ainsi le farouche Maigrinet, il risquait de descendre du piédestal où l'avaient placé, non pas l'admiration, mais les rancunes de la plupart de ses concitoyens. Aussi résolut-il de frapper un grand coup.

Et, un soir, négligemment, il laissa tomber ces mots :

— Si je voulais, je ferais croire à Maigrinet qu'il est aveugle !... Mais je ne veux pas, à cause de ses cheveux blancs.

— Dites donc tout de suite que vous avez peur de lui, répondit un des assistants.

— Eh bien, vous allez voir ça tout à l'heure, quand il arrivera. Mais que la responsabilité du crime auquel vous me poussez retombe sur vos têtes. Comme feu Pilate, je m'en lave les mains... Une recommandation : puisque vous êtes mes complices, vous obéirez aveuglement, c'est le cas de le dire, à mes ordres... Silence, messieurs, voilà notre victime.

Maigrinet, sa canne sous le bras, l'air aussi hargneux que d'habitude, venait de faire son apparition. Comme la température était fraîche, il était enveloppé d'un long pardessus, une antique houppelande grise, qui lui descendait presque jusque sur les talons.

Vagnol s'avança à sa rencontre, la main tendue.

— Comment va ce cher ami ?

— Très bien, répondit Maigrinet, d'un ton sec, en se débarrassant de sa canne et de son pardessus.

Il prit un journal qui traînait sur une table, et vint s'asseoir près du poêle.

Vagnol le suivit.

— A votre âge, fit-il, vous lisez encore sans lunettes ?

— Puisque je vois aussi bien qu'à vingt ans.

— Vous avez de la chance. Ce n'est pas moi qui pourrais en dire autant. Ne fatiguez pas, cependant, votre vue.

— Elle durera bien autant que moi.

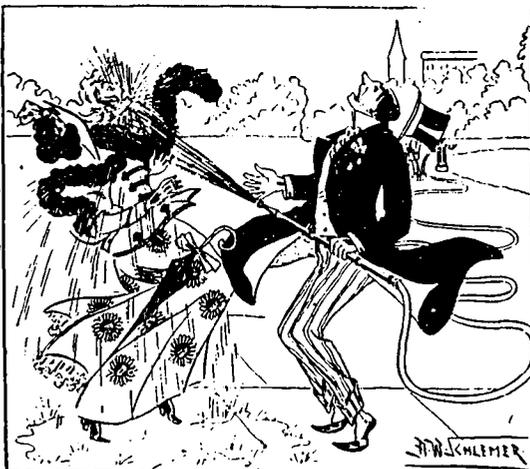
— On croit cela ; et puis, un beau jour, un accident arrive, bonsoir ! la lanterne est éteinte.

Maigrinet, qui venait uniquement pour lire les journaux, eut un geste

LA CURE DE L'ABBÉ KNEIPP — (Fin)



III
Lui. — Oui, mademoiselle, c'est dans le cœur que cela est et rien ne pourra jamais l'en retirer, quand bien même...



IV
A ce moment, une douche imprévue vient calmer l'ardeur des amoureux. Encore une cure qu'aura accomplie le célèbre hydropathe allemand.

CHOSSES ET AUTRES



Grosillon. — Tiens, Binoche ! Où vas-tu donc ?
 Binoche. — Je ne vais nulle part.
 Grosillon. — Tu dois bien pourtant t'en aller quelque part, voyons !
 Binoche. — Pas du tout, j'en reviens.

d'impatience. L'ex-avoué, ne jugeant pas à propos d'insister, s'éloigna et vint prendre place à une table où se tenaient trois de ses amis.

— Faisons nous une manille ?

— Si vous voulez.

On se mit à jouer. Un quart d'heure après, on entendit une espèce de grognement. Un des joueurs, se penchant pour voir sous la table, demanda :

— Est-ce qu'il y a un chien, ici ?

— Non, dit Vagnol, en jetant ses cartes, c'est notre ami Maigrinet qui ronfle... Regardez, le sommeil de l'innocence. J'ai presque envie de l'épargner... Enfin, *alea jacta est* !... Messieurs, je compte sur votre concours ; rabattez les rideaux, éteignez le gaz.

La salle fut plongée dans la plus profonde obscurité.

— Et maintenant, à vos jeux ; surtout, ne trichez pas. Annoncez fort, plus haut que ça... Très bien.

Tout à coup, un cri désespéré, un cri effroyable, qui n'avait presque rien d'humain, les fit sursauter sur leurs sièges

— Oh ! mon Dieu !... Je suis aveugle !

— Aveugle ! s'écria à son tour Vagnol, ce n'est pas possible. On ne perd pas la vue en cinq minutes.

— Quand je vous dis que je n'y vois rien, rien, c'est affreux !

— C'est la fraîcheur de la soirée... ou la clarté du gaz qui aura subitement paralysé votre nerf optique.

— Je vous en prie, allez vite chercher un médecin.

— Malheureux ! vous ne songez donc pas au gaz ? C'est à la lumière du jour seulement qu'on pourra examiner vos yeux. Ne bougez pas, je vais vous mettre moi-même un bandeau.

A tâtons, Vagnol lui appliqua sur les yeux l'épais et large mouchoir qu'il avait apporté en prévision ; puis, tout bas, il ordonna de rallumer le gaz. Maigrinet ne s'aperçut de rien. Il avait la face affreusement contractée. Il ne cessait de gémir.

— C'est féroce, murmura un des assistants ; j'ai envie de lui arracher son bandeau.

Un regard terrible de Vagnol le cloua sur place.

— Allons, je vais vous accompagner. Enfilez votre pardessus ; voilà votre chapeau, votre canne... Ne touchez pas votre bandeau, car vous allez être obligé, peut-être, de garder, pendant quelques jours, la chambre noire.

— J'y resterai six mois, s'il faut, pourvu que je recouvre la vue.

— Espérons que la guérison ne sera pas aussi longue, ajouta l'ex-avoué, en prenant le malheureux par le bras.

Ils sortirent, suivis à distance par quelques habitués du café.

Quant à Vagnol, il accompagna l'aveugle jusqu'à sa chambre à coucher. Il le remit à sa vieille servante, qui se prit à pousser des hauts cris et à parler, elle aussi, d'aller, en toute hâte, chercher un médecin.

— Non, Pélagie, non, M. Vagnol a raison : Il faut attendre le jour...

— Au revoir... Ne découvrez pas vos yeux avant la visite du docteur.

On devine ce que fut le reste de la nuit pour Maigrinet. Il se lamentait d'une voix à fendre l'âme d'un cannibale. Tous les cinq minutes, il appelait la servante :

— Pélagie !

— Monsieur !

— Quelle heure est-il ?

— Je viens de vous le dire : minuit et demi.

— Comme la nuit est longue !... Comme la nuit est longue !... Quelle triste infirmité, ma pauvre Pélagie !... Quand je pense que je me vantais, hier soir, de ma bonne vue, que j'étais fier de ne pas me servir de lunettes à mon âge. Je suis cruellement puni de mon orgueil.

Vers sept heures du matin, Pélagie, avant même d'avoir pris "sa goutte de café", courut chercher le médecin, vieillard à barbe blanche, "très entendu", et qui soignait d'ordinaire son maître. En deux mots, elle le mit au courant de l'accident arrivé la veille à celui-ci.

— Comment ! s'écria le docteur, en s'arrêtant brusquement et en regardant la vieille fille pardessus ses lunettes, pour bien s'assurer qu'elle parlait sérieusement, M. Maigrinet a perdu la vue tout à coup, en plein café ? C'est incroyable !

Dès son entrée dans la chambre, "l'aveugle", affaissé dans un fauteuil, revêtu de sa longue houpelande grise qui lui servait aussi, paraît-il, dans l'intérieur, se mit à geindre plus douloureusement.

Le médecin, qui n'en revenait toujours pas de l'étrangeté du cas, se fit raconter de nouveau l'accident.

— Je me suis endormi près du poêle ; quand je me suis réveillé, je n'y voyais plus, mais plus rien. Si on ne m'avait pas ramené, j'aurais été incapable de retrouver mon chemin.

Pélagie prit son maître par la main et le fit asseoir près de la fenêtre. Elle lui enleva ensuite son bandeau.

Maigrinet cligna une fois ou deux les paupières, puis il poussa un cri, un cri de joie presque aussi retentissant que le cri de désespoir de la veille.

— Docteur, la vue m'est rendue, je vous vois très bien... Je vois même le petit bouton que vous avez sur le nez

Mais, soudain, pâlisant :

— Je comprends tout : c'est une farce de Vagnol.

Et, avec des gestes furieux qui présageaient une terrible vengeance, il narra, dans tous ses détails cette fois, la scène du café.

— Tout le monde était donc complice de ce gredin, ajouta-t-il puisque personne n'a eu pitié de moi et ne m'a averti du piège odieux qu'il me tendait. C'est une abomination, docteur, une véritable abomination !... Je ne remettrai plus les pieds dans cet estaminet... Croyez-vous que cet animal de Vagnol a poussé l'audace jusqu'à me mettre lui-même au lit !

— C'était son devoir, répartit le médecin, qui ne pouvait modérer son hilarité.

— Avant le coucher du soleil, je lui aurai brûlé la cervelle. Il me faut sa peau !... D'ailleurs, il est prévenu depuis longtemps... Mille excuses, docteur, de vous avoir inutilement dérangé.

Quand le médecin se fut retiré, Maigrinet s'écria :

— Pélagie, je t'apporterai la tête de Vagnol ; tu l'accommodera à ta guise.

— Ne faites pas ça, monsieur ; si vous apportez ici un tête de chrétien, je vous quitte tout de suite.

— Ce n'est pas une tête de chrétien, ma fille, c'est une tête de monstre.

Aux tiraillements de son estomac, Pélagie s'aperçut qu'elle avait oublié de prendre "sa goutte de café". Elle regagna sa cuisine, laissant son maître s'emporter tout à son aise et rugir de fureur contre Vagnol.

— Si je tenais le misérable dans mes mains, je le pilerais comme chair à pâté, mais il ne perd rien pour attendre !

* * *

Vers onze heures, après avoir bu un verre d'atsinthe pour se donner du courage — car il en faut pour aller tuer un homme à domicile ! — Maigrinet mit son pistolet, soigneusement chargé, dans sa poche, prit sa canne et sortit.

Il se dirigea à grands pas vers la demeure de Vagnol, laissant échapper à chaque instant des gestes d'impatience.

L'ancien avoué, qui occupait le rez-de-chaussée d'une petite maison située dans un des vieux quartiers de la ville, se disposait à se mettre à

QUESTION INDISCRÈTE



L'engagé. — Dites, patron, est-ce que je puis aller à la pêche, cet après-midi ?

Le patron. — Non, mon garçon, il y a du foin à rentrer et du bois à fendre ; mais si tu travailles bien, la semaine prochaine tu pourras peut-être aller à un enterrement.

L'engagé. — Est-ce au vôtre, patron ?

LA CHARITÉ S.V.P.



Le petit Louis. — Oh, papa, si tu étais bien gentil, bien gentil, tu me donnerais un vingt-cinq centins pour que je puisse faire plaisir à un pauvre boiteux ?
Le papa. — Qu'est-ce donc que ce boiteux-là ?
Le petit Louis. — C'est celui qui vend des billets à la porte du cirque.

table sans le moindre souci des conséquences que pouvait avoir eues sa récente fumisterie. Il était très gai ; il souriait encore au souvenir des protestations d'amitié de Maigrinet qui, pour lui prouver sa reconnaissance, n'avait trouvé rien de mieux que de lui baiser la main.

Quelle ne fut donc pas sa stupeur quand celui-ci — tel le spectre de Banco — apparut sur le seuil de la salle à manger. Il essaya cependant de faire bonne contenance.

— Quelle aimable surprise !... Si je m'attendais au plaisir de votre visite !... Remettez-vous, je vous en prie. Ma femme de ménage est allée faire une commission ; je vais aller chercher un couvert, vous allez déjeuner avec moi.

— Monsieur, je ne viens pas pour déjeuner, mais pour vous tuer.

— Pour me tuer !

— Comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

— C'est une plaisanterie.

— Vous savez que je ne plaisante pas, moi.

— On ne tue pas un homme comme cela.

— Pardon, on tue les chiens enragés, et vous êtes plus dangereux qu'un chien enragé... Votre conduite d'hier soir aurait pu avoir, pour moi, les plus funestes conséquences : j'aurais pu mourir de saisissement, monsieur ; vous ne trouverez donc pas excessif que je vous supprime avec ce petit instrument.

Et, très calme, Maigrinet ouvrit sa redingote et sortit son pistolet.

Vagnol, vivement, s'était réfugié derrière la table, une chaise devant la poitrine, pour se garantir des projectiles.

Il bégayait :

— Rappelez-vous, monsieur Mai... gri... grinet, vous... vous m'avez dit, la première fois l'oreille ; prenez l'o... lo... reille, mais laissez-moi le reste.

— J'ai réfléchi : je prends tout à la fois, c'est plus pratique. De cette façon vous ne recommencerez pas.

— Vous allez vous attirer mille désagréments, peut-être même une condamnation à mort. Je vous vois d'ici, marchant à la guillotine.

— Vous n'aurez pas cette satisfaction. Au surplus, ma conscience ne me reprochera rien. Vous ne pouvez pas en dire autant en ce moment.

— Hélas !

— Ne cherchez pas à vous dérober au fond de ce placard : ma vengeance saura vous y atteindre.

Vagnol repoussa la porte, qu'il avait entrebâillée. Il n'osait pas appeler au secours, dans la peur d'avancer son trépas. Ses yeux s'élargissaient d'épouvante ; la sueur perlait de son front ; ses mains tremblaient. Il connaissait assez Maigrinet pour savoir qu'il n'avait rien à attendre de lui. Néanmoins, revenant à sa première idée, il parvint à articuler ces mots :

— Mon cher Maigrinet, nous allons déjeuner ensemble, et nous nous expliquerons entre la poire et le fromage... Si vous y tenez, je vous ferai des excuses en public.

— Vous me proposeriez de faire trois fois le tour de la ville, en chemise, pieds nus et la corde au cou, avec un cerge de six livres dans la main, qu'à cette satisfaction je préférerais encore celle que je vais m'offrir moi-même.

— Ne me refusez pas au moins cette grâce. J'ai toujours négligé de préparer mon testament : donnez-moi le temps de régler mes affaires... Allez me chercher un notaire.

— Maître Vagnol, vous vous gaussez de moi, il me semble.

— Oh ! ne m'attribuez pas une telle pensée.

Vagnol reprenait peu à peu confiance. Si ce butor était réellement

venu avec des intentions homicides, se disait-il, il les aurait déjà mises à exécution. Il veut m'effrayer, voilà tout : ne soyons pas dupe.

Et avec une soudaine assurance dans la voix, il ajouta :

— Puisque vous ne voulez pas partager mon modeste déjeuner, rompre avec moi le pain de l'amitié, vous prendrez bien l'apéritif... Un doigt d'absinthe, n'est-ce pas ?

— Merci, c'est fait... Et puis, finissons-en. Pélagie doit m'attendre.

Et, reculant d'un pas pour viser mieux à son aise, Maigrinet abaissa son arme.

Vagnol flageola sur ses jambes, ouvrit la bouche toute grande, mais sans avoir la force de pousser un cri. Il resta comme figé en son épouvante.

— Une... deux, fit Maigrinet, et il pressa la détente.

Une détonation retentit. Vagnol roula comme une masse au pied de la table, tandis qu'un nuage de fumée emplissait la pièce.

Sans même jeter un regard sur sa victime, Maigrinet s'était esquivé.

Au bout d'un moment, Vagnol rouvrit les yeux. Il poussa un soupir. Ses bras s'agitèrent. Il chercha à se soulever, à se rappeler ce qui venait de se passer. A part une légère contusion au front qu'il s'était faite en s'abattant, il ne ressentait aucune douleur. Il se palpa dans tous les membres : pas une blessure. Il aperçut alors une balle de liège déchiquetée, et il se laissa retomber sur le parquet. Il avait compris, lui aussi : Maigrinet venait, à son tour, de le mystifier. Ses lèvres se contractèrent dans un rictus amer.

— Je suis déshonoré, murmura-t-il ; toute la ville va rire et s'amuser à mes dépens.

Il se releva, mais ses jambes ne purent le soutenir. Il fut obligé de s'asseoir. Il ne pensait plus à déjeuner.

* *

— Le croiras-tu ? ajouta mon ami Lucien, ce fut sa dernière farce. Du jour au lendemain, une radicale transformation s'opéra dans son caractère. Ce n'était plus le même homme. Maigrinet avait tué en lui l'esprit caustique, la fantaisie, le goût de la charge. Il n'avait plus osé reparaitre au *Café des Dauphins*. Il s'absorbait dans une mélancolie dont rien ne pouvait le distraire. Et il languit ainsi pendant plusieurs mois. Puis, un soir, sans agonie, comme une lampe qui n'a plus une goutte d'huile, il s'éteignit dans les bras de deux ou trois de ses amis qui, pris de compassion, n'avaient pas voulu l'abandonner. Mais il a eu un bel enterrement. Toutes ses victimes l'ont accompagné à sa dernière demeure. C'est ce que dit si l'assistance était nombreuse. Maigrinet tenait lui-même un des cordons du poêle... sans doute pour ne rien perdre de la cérémonie et s'assurer qu'on descendait bien dans la tombe le pauvre Vagnol !...

EUGÈNE DREVETON.

CHANGEMENT D'ATTITUDE

Mr Jeunemarié. — Ah ! que je voudrais donc être encore célibataire pour...

Mme Jeunemarié. — Que ferais-tu, monstre ?

Mr Jeunemarié. — ...me remarier avec toi.

Mme Jeunemarié. — Oh, mon chéri !

UN AVOCAT INTELLIGENT

Rouleau. — J'ai appris que vous aviez été obligé d'aller en cour pour la maison que vous a léguée votre oncle. Avez-vous eu, au moins, un avocat intelligent ?

Bouleau. — Intelligent ! Je le pense bien. Il est à présent propriétaire de la maison.

DEVINETTE



— Voyez-vous cette vieille sorcière qui contemple les étoiles en plein midi ?
 — Où ça, donc ?

MODES PARISIENNES



I

II

I CORSAGE EN TAFFETAS PLISSÉ ET DENTELLE, de forme blouse, plissé à plis accordéon, les devants garnis d'un plastron plissé en travers, prolongé en créneaux sur la jupe et bordé d'un galon de jais, col Médicis doublé de dentelle, ceinture de velours rose, manches froncées en dentelle. Matériaux : 5 verges $\frac{1}{2}$ de soie, $\frac{1}{2}$ verge de velours, $\frac{3}{4}$ verge de dentelle, 3 verges $\frac{1}{2}$ de galon de jais. — II JAQUETTE POUR FILLETTE DE 13 A 14 ANS EN DRAP CHAMOIS. Cette petite jaquette est demi-ajustée, croisée de côté et garnie de revers, pochettes de côté, garniture de piqûres. Matériaux : 1 verge $\frac{3}{4}$ de drap.

VARIÉTÉS

Un sou le dîner.

C'est à Londres, tout au bout de l'East End—le Belleville de l'immense métropole anglaise, —et dans une obscure ruelle qui débouche non loin de l'église de Whitechapel, que se trouve le restaurant le meilleur marché du monde entier.

Tous les jours, de midi à deux heures, un millier de pauvres gens, ouvriers et employés sans travail, camelots, ramasseurs de bouts de cigares, défilent dans cette modeste gargote mal éclairée—car elle est en sous-sol—par un bec de gaz solitaire, et où les convives s'entassent sur des bancs, autour d'une vaste table ronde, au milieu de laquelle se dresse un formidable pâté.

Ce pâté, de cinquante à soixante kilos, est l'unique plat du jour. Il contient une macédoine de légumes, du foie de veau et une sorte de jus ou de sauce qui ressemble à du bouillon très clair.

Chaque convive a devant lui une assiette, une cuiller et un verre rempli d'eau. Pour la modique somme d'un sou, il a le droit de prendre une portion respectable du pâté en question et de boire l'eau—filtrée—contenue dans son verre. Après le repas, il doit nettoyer lui-même, à l'ollice, les ustensiles dont il s'est servi.

* * *

LE TÉLÉPHONE DROLATIQUE

Un Monsieur dont la femme est en proie à une indisposition subite demande à être mis en communication téléphonique avec son médecin.

Le Monsieur.—Ma femme se plaint de douleurs dans les membres et d'un violent mal de tête...

Le Médecin.—C'est sans doute l'influenza.

Le Monsieur.—Que faut-il faire ?

A ce moment, l'employé du bureau central change par erreur la communication, et le monsieur ahuri reçoit la réponse d'un constructeur qui donne une consultation au propriétaire d'une chaudière de machine à vapeur.

Le constructeur.—Laissez-la refroidir pendant vingt-quatre heures ; puis prenez un marteau et frappez-la sur les côtes vigoureusement. Munissez-vous ensuite d'une lance d'arrosage à forte pression et lavez-la à fond.

Le monsieur a décidé de ne jamais revoir ce médecin.

CE QUI L'A FORCÉ

Elle.—Mais, alors, qui a pu te forcer à te marier !

Lui.—Toi !

MONSIEUR VICARI

L'Univers a publié le trait suivant de la vie de Mgr Vicari, archevêque de Fribourg :

Le siège épiscopal de Rottembourg ayant été assez longtemps vacant, avant la consécration de l'évêque actuel, le chapitre de la ville pria un évêque de la province ecclésiastique du Haut-Rhin de venir conférer les ordres aux jeunes lévites

La nouvelle de cette cérémonie attira beaucoup de monde de tous les environs, et la veille du jour de l'ordination un barbier assez modeste vit entrer chez lui un petit prêtre déjà blanchi par les années, qui se présentait pour se faire faire la barbe. Bavard comme tous les savonneurs, le barbier entama le dialogue que voici : "Vous voulez donc, dit-il, assister demain à l'ordination ?"

Le vénérable vieillard, penchant la tête, répliqua : "Certainement.

— Oh ! que je me réjouis de voir cet archevêque de Fribourg ! On en dit tant de bien que ce doit être un saint homme !"

Le bon prêtre, secouant la tête, répliqua :

" Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit de cet archevêque !

— Pourquoi cela ?

— Il y a toujours des gens qui exagèrent singulièrement.

— Mais tout le monde le dit.

— Moi, je ne le crois pas."

Piqué, et presque irrité de cette observation, le barbier se dressa devant le petit vieillard, et le fixant sévèrement, lui dit :

" Est-ce que vous seriez un de ces malheureux prêtres que le bon archevêque a dû punir ? — Non, Monsieur. — Pourquoi donc lui êtes-vous si peu favorable ? — Je n'ai pas d'hostilité contre lui ; je dis seulement que je ne crois pas que ce soit un saint, ni qu'il faille prendre à la lettre tout ce qu'on dit de bon à son sujet."

Le barbier, voyant qu'il perdait son latin, se hâta d'achever son opération. L'inconnu le paya assez largement et s'en alla après avoir salué gracieusement.

Le lendemain, le barbier se trouva de bonne heure à la cathédrale pour avoir une place d'où il put contempler de près cet archevêque, dont il avait entendu dire tant de bien. Quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant dans le prélat le prêtre qu'il avait rasé la veille !

Le bon barbier fit des efforts héroïques pour se contenir et ne pas manquer à la sainteté du lieu pendant l'ordination, tant il était pressé de raconter son aventure.

SIL AVAIT L'ARGENT

Bouleau.—Règle générale, ne vous mariez jamais à une femme à moins qu'elle ne soit consentante, au besoin, à faire avec vous le tour du monde.

Rouleau.—Plus souvent ? Si j'avais l'argent nécessaire pour faire le tour du monde, je ne me marierais sûrement qu'à mon retour.

EST CE LA RAISON

L'inspecteur d'écoles.—Maintenant, mes petits amis, pourriez-vous me dire pourquoi je prends la peine de me déranger, de laisser ma maison pour venir ici vous parler ? Y a-t-il ici un de vous qui puisse me le dire ?

Un petit garçon intelligent.—Peut être, monsieur l'inspecteur, aimez-vous à vous entendre parler ?

DEVINETTE



— Où est donc passé votre frère, le docteur ?
— Vous ne le voyez pas avec son parapluie ?

Pilule Recouverte.

La bonne pilule doit être bien recouverte. La couche de sucre recouvrant la pilule a deux fins : elle garantit la pilule et lui permet de préserver ses propriétés médicinales et de plus, elle est agréable au palais. Il y a des pilules dont la couche de sucre est trop épaisse, cela les empêche de se dissoudre dans l'estomac et les pilules ainsi recouvertes passent dans le système aussi anodines qu'une boulette de pain. Il y a aussi d'autres pilules dont la couche de sucre est trop légère et permet à la pilule de se détériorer. Après avoir été exposées pendant un mois et plus, les Pilules d'Ayer à couche de sucre ont été reconnues aussi efficaces que si elles sortaient du laboratoire. C'est une bonne pilule parfaitement recouverte. Demandez à votre droguiste

Les Pilules Cathartiques d'Ayer.

Pour plus amples informations concernant les Pilules d'Ayer, consultez le "Curebook" d'Ayer, 100 pages. Envoyé gratis. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

Aménité. — Lui (excité) — Et puis, tu sais, je ne puis souffrir les gens ennuyeux.

Elle. — Comment fais-tu, alors pour vivre avec toi-même ?

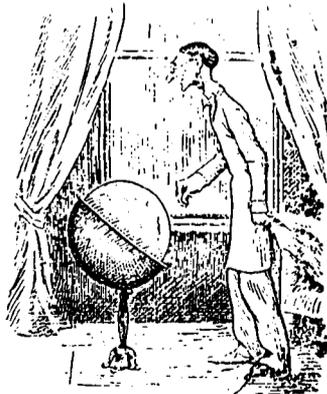
%. . ., en tant que mari, est revenu de bien des illusions.

— Ah ! dame, mon cher, lui dit un confident, le mariage est une loterie.

— A qui le dis-tu ! soupire %. . . Je me suis justement marié à Saint-Honoré... d'Eylean !...

Trois Pilules C. T. C. vous soulageront instantanément du mal de tête. Les Pilules C. T. C. sont en vente partout, 25 cts la boîte.

UN SAVANT GEOGRAPHE



Voici un savant géographe pour lequel le globe terrestre n'a pas de secret. Le Dr Guilbault, 313 rue Amherst, et Mr J. H. Chasles, 513 Avenue Laval, connaissent également à fond l'art de soustraire à l'alcoolisme les malheureux qui en sont victimes. Adressez-vous à eux sans crainte, ils vous guériront sûrement.

DICTONS POPULAIRES

NOVEMBRE

Brouillard dans le croissant
C'est signe de beau temps ;
Brouillard dans le décours,
C'est de la pluie avant trois jours.

A la Sainte-Catherine,
On dit la neige voisine.
A la Sainte-Catherine
Tout bois prend racine.

Une Recette par Semaine

COLD CREAM

Mme N..., Ottawa.

Vous me demandez une recette pour fabriquer soi-même le cold-cream, ce si utile adjuvant de la toilette féminine. Entre plusieurs recettes, je choisis la plus récente qui donne les quantités exactes des ingrédients, composant un excellent cold-cream :

Mélangez ensemble : 7 onces $\frac{1}{2}$ d'huile d'amandes douces, 2 onces de blanc de baleine, 1 once de cire blanche, 2 onces d'eau de roses, $\frac{1}{2}$ once de teinture de benjoin, 1 goutte d'essence de roses.

B. DE S.

Sur la plage des Sables-d'Olonne :
—Tiens, mawaw, le monsieur qui était si aimable hier, il ne nous salue plus !

—Ça ne m'étonne pas... On lui aura, sans doute, donné des renseignements sur nous

Toto a de mauvaises notes en arithmétique. Son père le conduit dans une baraque de chiens savants.

—Vois, Toto, comme ce caniche compte bien. Cela ne te fait-il pas honte ?

—Oui, papa ; mais maintenant interroge-le donc un peu sur la géographie...

Au restaurant.
—Garçon, ce bifteck est détestable.

—J'ose pourtant affirmer à Monsieur qu'il a été bien saisi...

—Oui, autrefois, par la bride...

Toujours les éternels lapsus : D'un grand journal du soir. Histoire de pirates au Tonkin :

"Doi-van reconnaît M. Ngoc qui a combattu contre ses bandes et qu'il a lui-même blessé dans le ventre d'une balle de révolver qui n'a pu être extraite, et dont il a rançonné la fille."

D'un autre :
"Les réverbères, qui n'existaient pas encore, rendaient la nuit plus obscure."

Entre pipelettes :
—Qu'est-ce que c'est, m'ame Chapuzot, cette musique triste qu'on joue aux enterrements ?

—Je vas vous dire, c'est des chants léthargiques.

POUR MALADIES DE POUMONS

Manchester, N. H., 13 jan. 1897.
Roy & Boire Drug Co., Messieurs : — Le remède connu sous le nom de *Menthol Cough Syrup*, est la plus excellente préparation que j'ai jamais employée pour les maladies des poumons, telle que toux opiniâtres et bronchites aiguës et chroniques. C'est avec le plus grand plaisir que je recommande cette préparation.

B. R. LAHAYE, M. D.
Rue Concord.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE.

REINE DE TOUTES LES SPECIALITES POUR LES MALADIES DES FEMMES

Ont Guéri Rosa Vautier, une jeune femme bien connue dans Montréal Ouest

Les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles, font du sang rouge, riche, pur, des joues roses, des yeux luisants. Elles donnent la Santé, la Force, la Vitalité l'Energie, la Vigueur à toutes les femmes.

Aucune spécialité au monde n'est aussi fortement et honnêtement recommandée aux femmes que les Pilules Rouges pour les femmes Pâles et Faibles. Elles sont recommandées aux femmes malades par des femmes bien, qui ont été guéries par cette spécialité sans égales. Mesdames qui souffrez, nous le répétons, c'est une grande erreur de penser que vous ne pouvez vous guérir de ces douloureuses maladies, parce que votre médecin ou d'autres remèdes (qui prétendent guérir tous les maux et n'en guérissent aucun) n'ont pu vous guérir.

Vous n'avez qu'à profiter de l'exemple des autres et vous guérez comme elles. Nous vous prouvons que les Pilules Rouges guérissent tous les jours, nous publions des guérisons merveilleuses opérées, ici dans Montréal, nous publions le témoignage, le portrait, l'adresse complète de ces femmes, vous pouvez les voir, les consulter, toutes elles vous diront : "C'est bien vrai, les Pilules Rouges nous ont guéries, nous vous les recommandons fortement." Pas de médecin à payer, pas d'examen à subir, le médecin de la Compagnie Chimique Franco-Américaine vous donnera des conseils gratuitement, si vous lui écrivez une description de votre maladie, il vous donnera une foule de bons conseils pour vous guérir secrètement chez vous. Ne souffrez plus inutilement. Mesdames, ce mal de tête, d'estomac, ces étourdissements, ce mal dans les côtes, dans les hanches, dans le bas ventre, ces douleurs mensuelles, ces irrégularités, ces pertes blanches, tout cela est inutile avec les Pilules Rouges à votre portée.

MME ROSA VAUTHIER,

19 rue Williams, Montréal, dit :

Je ne crois pas qu'il y ait une seule femme au monde qui ait souffert plus que moi durant

deux ans et demi, j'ai horriblement souffert, trois des meilleurs médecins m'ont soigné sans effet. Mes douleurs étaient partout, mal de tête, d'estomac, cœur toujours sensible, malade, mal de reins, dans tous les membres, puis d'appétit, presque toujours constipée, mal de foin, hémorragies nombreuses, j'ai perdu beaucoup de sang, les médecins me disaient en consommation, je perdais souvent connaissance, j'étais d'une pâleur affreuse, livide, mes parents et mon mari étaient dans la désolation, il n'y avait rien qu'il ne fassent pour moi, tout était inutile. J'étais bien découragée, je pensais souvent à la mort. Les Pilules Rouges étaient tellement recommandées que j'en fis l'essai, elles m'ont complètement guérie ; elles m'ont guérie en trois mois. Aux Pilules Rouges du Dr Coderre seules je dois d'être en vie, non seulement en vie mais heureuse et en santé. J'espère que les dames et demoiselles malades qui liront mon témoignage, suivront mon exemple. Mon témoignage est rendu par moi en toute vérité et reconnaissance.



Mme ROSA VAUTHIER.

Si vous voulez devenir fortes, rouges et joyeuses, ambitieuses et en santé, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre pour les Femmes Pâles et Faibles. Elles ne sont pas un remède patenté, elles sont la prescription du plus grand spécialiste contre les maladies des femmes.

Insistez, exigez de votre marchand pour avoir les Pilules Rouges du Dr Coderre. S'il ne les a pas, nous vous les enverrons par la poste sur réception du montant. 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.00.

Toujours en boîtes de 50 Pilules Rouges, jamais autrement.

Adressez votre lettre comme suit :

Cie Chimique Franco-Américaine,
Département médical,
Boite Postale 2306, MONTREAL, QUEB.

TRIO DE PROVERBES

Prends conseil à l'oreiller.

Qui grandit à la taverne, meurt à l'hôpital.

Le sage se garde aujourd'hui pour demain.

SANCTO PANÇA

Album d'un homme aigri :
"Confier un secret à une femme, c'est cacher un billet de banque sous une plaque de verre."

CERTAINEMENT LE SEUL

Le Baume Rhumal est certainement le seul remède actif, énergique et sûr dans le traitement du rhume, de la grippe et de la toux qui permette, tout en suivant le traitement, de vaquer à ses affaires et se guérir rapidement.

Celebre
Sel de Coleman

Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie.

CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNEE, avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Latour, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,
Editeur Propriétaire.

J. A. CARUEL,
Administrateur.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTINS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 Rue Craig, MONTRÉAL

Action des légumes sur les divers organes :

Les épinards, l'ail et les oignons agissent directement sur les reins et stimulent la circulation.

Les asperges purifient le sang.

Le céleri agit sur le système nerveux et guérit rhumatismes et névralgies.

Les bettraves aiguillonnent l'appétit.

Les laitues et le concombre rafraîchissent l'organisme.

Les olives aident à la conformation du suc gastrique et par suite stimulent la digestion.

Les oignons blancs crus font passer l'insomnie.

—Juliette, si l'horloge sonnait quatorze coups, quelle heure serait-il ?

—Deux heures papa.

—Et toi, Henri.

—Ce serait l'heure de réparer la patraque, papa.

Bredouillot revient harassé de la chasse, suivi de son chien Cain qui, de toute la journée, n'a pas levé le moindre perdreau.

Tout le long du chemin, Bredouillot crie à l'animal, d'un ton farouche :

—Cain, qu'as-tu fait de ton flair ?

POUR BRONCHITE

Manchester, N. H., 15 jan. 1893.

Roy & Boire Drug Co., Messieurs : — Ayant eu plusieurs fois l'occasion d'employer le *Menthol Cough Syrup*, préparé par Roy & Boire Drug Co., de Manchester, N. H., pour différents cas de toux et bronchites aiguës et toujours avec avantage pour les patients, je ne puis faire autrement que de le recommander.

E. C. TREMBLAY, M.D.

1252 Rue Elm.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement
exécutées, caractères
de luxe.

. . . . 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

UNE BONNE LEÇON

De jeunes officiers français se trouvant dans une petite ville d'Allemagne, l'un deux proposa à ses camarades d'aller prendre du punch dans une auberge dont, disait-il, il connaissait le maître.

— Vous allez voir un singulier corps ; je lui dirai les plus grosses sottises sans qu'il se fâche.

On le suit.

— Du punch ! dit-il en entrant.

— Ia, Mein Herr.

— Et bien ! mon cher Heilmann, es-tu toujours aussi bête qu'autrefois ?

— Ia Mein Herr.

— Tous ces enfants-là sont-ils à toi ?

— Ia, Mein Herr.

— Ils sont laids comme des chenilles et paraissent sots comme des paniers.

— Ia, Mein Herr.

— Grosse bête.

— Ia, Mein Herr.

Et tous les officiers de pouffer de rire à toutes ces interpellations. Quand il fut question de payer, notre p'aisant tire de sa poche une pièce de quarante francs.

Manifestations franco-russes :

Le syndicat des célibataires de France aux jeunes filles de Russie :

— Sommes heureux au moment où l'alliance est proclamée de vous envoyer le témoignage de notre profonde sympathie.

— A quand nouvelle alliance ?

* *

Sur la Canebière :

— J'ai vu un pays où les asperges poussaient sur des cerisiers.

— Et moi donc, ze connais uno contrée où les poteaux télégraphiques portent des fruits.

— Farceur ! des pêches télégraphiques, alors !

* *

Entre pères de famille :

Alors vous ne mariez pas votre fille à M. André ?

— Je ne crois pas que les deux jeunes gens sympathisent

— Les avez-vous quelquefois réunis ?

— Oui, cet hiver nous avons échangé plusieurs bals sans résultats.

TOUS COMME ÇA



Le petit Lavalcur. — Vous savez, vous, si vous ne cessez de regarder ma femme insolemment, j'ai vous casser un bras ou deux, espèce de malhonnête !

— Tiens, rends moi trente-cinq francs.

— Ia, Mein Herr.

Et cependant l'hôte avait renfermé la pièce dans son comptoir et ne rendait rien.

— Mais, butor, tu ne comprends donc pas qu'il y a cinq francs de punch, et que tu me dois rendre trente-cinq francs ?

— Non, monsieur, il n'y a rien à rendre, dit enfin l'hôte d'un ton grave et sérieux : cinq francs de punch et trente-cinq francs pour les impertinences que vous débitez depuis un quart d'heure ; cela fait le compte tout juste.

Tous les officiers de rire. — Vous avez raison, monsieur Heilmann, dit le plaisant un peu honteux, la leçon est bonne : elle n'est pas même payée trop cher. — Depuis ce temps, l'officier ne trouva plus son Mein Herr aussi bête.

Le *Menthol Soothing Syrup* est un sirop calmant qui ne fait jamais tort, il soulage toujours et guérit infailliblement les maladies des enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Nos bébés.

— Tu m'aimes bien, maman, dis ?

— Mais oui, mon chéri.

— Pas tant que je t'aime, pourtant.

— Et pourquoi cela ?

— Dame ! avec mes deux petites sœurs cela te fait trois enfants à aimer, tandis que moi je n'ai qu'une seule maman.

* *

Promenade du dimanche.

Monsieur pousse péniblement la voiture de son sixième bébé.

Madame, causante. — Dis donc, on n'a jamais tant parlé de voitures sans chevaux ?

Monsieur, avec un soupir. — Ça n'est pourtant pas nouveau !

* *

Le colonel Ramollot s'indigne que le Bruix ait été obligé de lâcher le président et de revenir à Dunkerque.

— Un piston qui ne veut plus fonctionner, vocifère-t-il, m'étonne pas ! Sont tous pareils dans la musique ! Me serait pas laissé faire, moi ! Aurais remplacé le piston par un trombone !!!

UNE PROVOUATION

Pendant la guerre d'Espagne, sous la Restauration, la discipline la plus exacte et le respect des propriétés avaient été mis à l'ordre du jour, même le respect des basses-cours. Or, un capitaine entendit un jour un bruit guttural, que son oreille exercée reconnut à l'instant pour le dernier soupir d'une poule étranglée par une main expérimentée. Il se retourne vivement, et aperçoit un vieux hussard en train de glisser le corps du délit dans sa sabretache.

— Hussard, s'écrie-t-il, avancez à l'ordre !

— Me voici, mon capitaine ! dit celui-ci, en mettant une main à son colback, et en collant l'autre sur la tête de sa victime.

— Pourquoi avez-vous tordu le cou à cette poule ?

— Mon capitaine, elle m'a provoqué en me regardant d'un air insolent, et quand il s'agit de faire respecter l'unité du régiment... suffit !

Le capitaine se mordit les lèvres pour réprimer un sourire. — Allons, passe pour cette fois, mais n'y revenez plus, hussard.

— Mon capitaine... suffit !

— Désormais, quand vous rencontrez des poules, je vous ordonne de baisser les yeux.

Lorsque vous demandez le meilleur sirop pour la toux ou le rhume, cela veut dire que vous voulez le *Menthol Cough Syrup*.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poursuivi par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 820 Powers' Block, Rochester, N. Y.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTRÉAL

M. Durapiat vient d'entrer en convalescence après une grave maladie.
—Comment, dit-il à son docteur, ai-je pu rester ainsi plusieurs semaines sans manger ?
—C'est que la fièvre nourrit.
—Ah !
Puis, après un moment de réflexion :
—Ne serait-il pas possible de la donner à ma cuisinière et à ma femme de chambre, qui ont un appétit d'enfer ?

Le vrai moyen :
—Quel est le meilleur moyen de garder ses amis ? N'est-ce pas de les traiter avec bonté ?
—Non... c'est de les traiter souvent !
* * *
L'album de Prud'homme fils :
"On dit que la parole est d'or ; c'est sans doute pour cela que la langue est renfermée dans un palais !"

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 102



AVIS.—Ces de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme Albina Piquette, Mlle Ida Allard, Mlle Anna Blondin, Mlle Anna Comel-lier, Mlle C. St. J., C. Bélanger, S. H. Brossseau, E. J. Char- tiez, Georges Chaput jr., J. Demers, Edouard Pondeur, Joseph Leclerc, Edmond Paquet, Charles Paquin, Louis Paradis, A. Payette, O. Prévost, Henry Roy (Montreal), Emery Lafebvre (Beauharnois, Q.), Louis Besette, im- primeur (Farnham, Q.), Mlle Léona Trudel (Hedleyville, Q.), Dominique Leclaire fils (Lachine, Q.), Alfred Bon- charde (Lévis, Q.), Jos. Campeau, A. Dagenais, Z. Roban Lapointe (Mile End, Q.), Mlle Ida Parisseau (Milton East, Q.), Jos. Trudel (Notre Dame de Lévis, Q.), Mlle Brunette, Hector Lambert (Ottawa, Ont.), Mme Michel Guerin, Mlle Gertrude Thomas, W. Deschamps, Jules Dery (Qué- bec, Q.), Mlle Antoinette Nadeau (Stanford, Q.), Maurice Sicotte (St Bruno Station, Q.), Marc de Villers (St Charles, Q.), Mlle Alexandrine Chenette, I. Provost (St Hyacinthe, Q.), Mlle Alice Eva Godmer (St Jérôme, Q.), Mlle Thérèse Fortin (Ste Scholastique, Q.), Mlle O. M. La- monette (Waterloo, Q.), Chas. Desaulniers (Albion, R. I.), Mme Philibert Poulin (Angusta, Me), Jos. Barbin, Ce- saire Beaudet, P. E. Beaudoin, Achille Bouthier (Berlin, N. H.), J. Ouesime Duval, Fernin Gosselin, Cléophas Morin (Berlin Falls, N. H.), Mlle Alice Sirois, Gédéon Bouchard (Berlin Mills, N. H.), Pierre Parenteau (Biddef- ord, Me), Elzear Desrosiers, J. A. Fortin (Brunswick, Me), Mme P. Sauvageau (Central Falls, R. I.), Mlle Rose de Lina Ledoux, Joseph Chosset, Adélard Montminy, Jos. D. Thibault (Fall River, Mass.), Mlle Marie Thérèse Lafore (Farmusville, Mass.), Alphida Bouthier (Howard, R. I.), Pierre Girard, William Picard, Alfred Bencan (Holyoke, Mass.), Mlle Clara Lavoie, Guenon Sicotte, Marie St. Hilaire, Olivier Deschene (Lexington, Me), Mmes J. Couture, Mary LaFontaine, Mlle Bernadette Bé- langer, Olivine Mercier, Claudia Tremblay, Anclia Tremblay, Mathilda Turcotte, Marcel D. Chenevert, Ar-

thur Dionne, Victor Lesage, Charles Liectte jr., Philippe Pagé (Lowell, Mass.), Mme Rodolphe Boucher, D. Des- meule, Henri Gagnon (Manchester, N. H.), Jean Rte Paquette, Pierre Vanasse (New Bedford, Mass.), Mlle Carlotta Bonneau, Bernard Avegnos, Alex. Derbès, Maurice Dutoy, François G. Lecluc, John Mandère, P. A. Puyau (Nouvelle Orléans), Joseph Voyer (Salem, Mass.), Adolard Juras (Salon Falls, N. H.), Achille Gosselin (Somersworth, N. H.), Thomas Bail (Ware, Mass.), Mlle Josephine Lavette (West Manchester, N. H.), Mlle Marie Leclerc (Woonsocket, R. I.), Julien Desnoyers (Waitsfield, Vt.)

Mme J. T. Landriault, Mlle R. H., Mlle M. D. Mugnier, Mlle Anna Poirier (Montreal), W. J. Guillet, Mlle Berthe Laperrière, Misael Thibaudeau (Québec, Q.), Mlle Emma Guay (Sherbrooke Est, Q.), Mlle Euphémie Filion (St Roch de Québec, John Champney (Cambridgeport, Mass.), Philippe Blais (Lowell, Mass.), Mlle Corinne De Gran- mont (Manchester, N. H.), Mlle Marina Lange, Mlle Anita Matou, V. M. (Nouvelle Orléans, La), Mme Honoré Pel- tier (Salem, Mass.)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Edmond Paquet, 420 Centre (Montreal), Dominique Leclair fils (Lachine, Q.), Mme P. Sauvageau (Central Falls, R. I.), Pierre Vanasse, 101 Austin (New Bedford, Mass.), Mlle Carlotta Bonneau (Nouvelle Orléans, La).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou \$3 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt de l'option qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Tel. Bell 784
Dr F. T. DAUBIGNY
Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
à l'Ecurie de première classe 38
378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Dr BERNIER
DENTISTE
Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au
No 60 RUE ST-DENIS
à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PRIX MODÉRÉS

A une distribution de prix au Cir- que de la Touraine.
Un jeune élève s'avance sur l'estrade pour débiter une fable. Il commence d'une voix émue :
Deux coqs vivaient en paix...
Alors, un gros monsieur, que la cha- leur de la salle avait plongé dans une douce somnolence :
—Allons, bon !... encore les affaires de Crète !
* * *
Bon mot d'un étudiant.
—Pourquoi, en parlant du profes- seur %..., l'appellez-vous toujours capi- taine ?
—C'est bien simple : Jo l'appelle capitaine à cause du long cours qu'il m'inflige.

* * *
Un professionnel de la mendicité, tantôt aveugle et tantôt manchot, n'a pas voulu laisser passer l'occasion de spéculer sur la générosité des citoyens pendant ces jours de fêtes. Il s'est installé sur les boulevards, avec une écri- teau très apparent sur lequel on lit :
"Aidez moi les uns les autres".

* * *
Petite scène d'omnibus :
Le jeune Gabriel — six ans — est sur les genoux de sa mère et paraît soucieux, comme si une grave recom- mandation lui avait été faite.
Tout à coup, — le conducteur étant retourné sur la plate forme, après avoir recueilli, à droite et à gauche, le prix des places des voyageurs, — la petite voix flûtée de l'enfant s'éleva, disant :
—Petite mère, quand c'est qu'il fau- dra dire que je n'ai que trois ans et demi !...

* * *
Calino se présente ce matin au bu- reau de location du Théâtre Français et demande une loge, sans spécifier.
—Est-ce pour *Thermidor* ? demande le concierge.
—Non, répond Calino, c'est pour moi !

* * *
A un examen.
—Vous prétendez avoir quelques connaissances en chimie ; où les avez- vous acquises ?
—Chez mon père.
—Votre père est chimiste ?
—Non, il est laitier.

* * *
Aveugle du pont des Arts, et man- chot de la perspective Newsky :
"J'ai vu alliance, je peux mourir. Désormais accepterai avec reconnais- sance les roubles alliés."

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ **SIROP** DU **D^R CODERRE** AUX ENFANTS

POUR **PILULES** GUERISON DE **Noix Longues** CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,
Deuxième partie : **De McGALE**
Maux de tête, Indigestion, Etourdisse- ments, et de toutes les Maladies cau- sées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

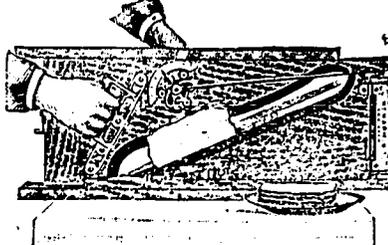
Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSÉES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal

Extrait les Dents sans Douleurs par l'Électrolyté et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

A la pension Machinot, — soixante francs par mois, café compris.
La maîtresse de l'établissement accueille ses pensionnaires avec un bon sourire.
—Je vous ai ménagé une surprise, dit-elle... Vous vous plaignez de ne pou- voir venir à bout du bifteck... J'ai fait repasser les couteaux.

* * *
Entendu dans les environs de l'Ely- sée :
Un peintre en lettres est en train d'exercer ses talents sur l'enseigne d'un marchand de vins qui vient de prendre la suite d'un confrère.
—C'est dommage, fait soudain l'ar- tiste, qu'il y ait pas d'X dans votre nom ?
Pourquoi ?
—J'aurais fait l'X fort.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. - 10 cts



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restau- rants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfac- tion ; le plus bel assortiment de...
COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

**ILS RENFORCENT
LE CORPS . . .**

Les bains turco-russes aux BAINS LAURENTIENS contribuent à donner des forces au corps, en éliminant du système les impuretés et les matières délétères, lesquelles sont toujours une source de dérangements, de maladies et de faiblesse.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES: Le lundi matin et le mercredi après-midi.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

**PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
Médicines Brevetées**

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix . . .

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m.
et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL
2118

Tous les partis sont intolérants: on a plus d'ennemis que d'adversaires.
G. BOISSIER



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 104



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, VUE DE BERGEN.

Adresses, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 18 novembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

Faussez dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Devant le Tribunal correctionnel, l'avocat d'un gros marchand de vin, prévenu de falsification, cherche à établir que le liquide vendu par son client est absolument authentique.
Il brandit triomphalement la facture qui porte, en effet, la mention de "raisin".
— Voilà, s'écrie-t-il, notre acte de naissance.
Le président interrompt:
— Et l'acte de baptême?

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

LES
CIGARES et CIGARETTES
Chamberlain

... SONT ...
FIN DE SIECLE
ESSAYEZ-LES!
DIX Cents

30 pour cent
... DE ...
COMMISSION
Pour la vente des Billets de la
Société . . .
Nationale de
Sculpture . .
à des agents responsables
GROS LOT \$1,500.00
PRIX DU BILLET, 10c
Tirage tous les Mercredis
104 rue St-Laurent.